Zur
Gräfl. vom Hagen'schen
Majorats - Bibliothek

MÖCKERN
gehörig.
№ 1931

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-631455-p0003-3

1931

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-631455-p0004-9

LES

CHEVALIERS
DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

TOME II.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-631455-p0007-5

LES

CHEVALIERS DU CYGNE,

OU

LA COUR DE CHARLEMAGNE.

Conte historique et moral pour servir de suite aux Veillées du château, et dont tous les traits qui peuvent faire allusion à la Révolution Françoise, sont tirés de l'Histoire.

PAR Mme. DE GENLIS,

Auteur du Théâtre d'éducation, d'Adèle et Théodore, des Veillées du château, etc. etc.

„Et coupable un moment on est puni toujours.

Camma, tragédie de THOMAS CORNEILLE.

„Si les adversités qui ne regardent que les biens „de la fortune dont un ami se voit dépouillé, sont „une raison de s'attacher à lui avec plus de zèle „et de faire pour lui de plus grands efforts, la „perte de l'innocence, quand elle ne vient pas d'une „dépravation sans ressource, est un motif bien plus „pressant de voler au secours d'un homme qui „tâche lui-même de se relever de sa chute.

SÉTHOS, livre 8.

TOME II.

A HAMBOURG,
chez PIERRE FRANÇOIS FAUCHE.
1795.

Univ.- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

P 43

LES

CHEVALIERS DU CYGNE,

CONTE

HISTORIQUE ET MORAL.

CHAPITRE I.

HISTOIRE D'OGIER LE DANOIS.

Pianger de' quel che gia sia fatto servo
Di due vaghi occhi e d'una bella treccia;
Sotto cui si nasconda un cor protervo,
Che poco puro abbia con molta feccia
Vorria il miser fugire; et come cervo
Ferito, ovumque va porta la freccia.
Ha di se stesso e del suo amor vergogna
Nè l'osa dire! e in van sanassi agogna.

L'ARIOSTE.

Vous avez été témoin, mon cher Isambard, de quelques-unes de mes folies, mais vous n'en connoissiez que très con-

fusément la cause; et puisque vous voulez savoir les véritables motifs qui m'ont fait abandonner la guerre et le monde, il faut que je vous fasse connoître mon caractère, mes opinions et toutes mes erreurs et que par conséquent je vous conte mon histoire entière.

Je naquis sous le règne du sage Sigefroy; je fus élevé dans un vieux château loin de la cour, et mon père, l'homme le plus savant du Danemark, fut mon seul instituteur. Je montrai dès mon enfance un goût passionné pour la gloire, c'est-à-dire, pour la guerre, car dans le siècle où nous sommes; ces deux idées sont malheureusement inséparables: mais mon père les rectifia en me donnant la définition de la véritable valeur: *c'est*, me disoit-il, *la vertu combattant pour la justice.* (a) J'ai tâché de faire de cette maxime la règle de ma conduite. Sigefroy tira mon père de sa solitude, l'appella près de lui et le fit son ministre. Le

(a) C'est la belle définition que les stoïciens faisoient du courage.

Danemark applaudit à son choix et parut sentir vivement le bonheur si rare d'être gouverné par un bon roi et par un ministre éclairé et vertueux. J'avois alors seize ans; peu de mois après j'entendis parler de la guerre qui s'étoit élevée entre Charlemagne et Didier, roi des lombards. Didier me parut malheureux et opprimé, j'obtins la permission d'aller combattre pour sa cause et je me rendis en Lombardie. (1) Je fis aussi mes premières armes avec le prince Adalgise, qui n'avoit alors que dix-sept ans; vous savez, Isambard, qu'au commencement d'une bataille, j'eus l'audace de défier Charlemagne, qui me demanda mon nom; ce nom, lui répondis-je, est encore inconnu, mais il ne tient qu'à vous, seigneur, de le rendre à jamais célèbre, si vous acceptez mon défi. Eh bien! j'y consens, dit Charlemagne, et il s'avança. Il quitta ses rangs et vint à moi la lance en arrêt. Le combat commença, mais à peine étions nous aux mains, qu'Adalgise suivi de plusieurs soldats vint fondre sur Charlemagne, et lui donnant un coup de lance

dans le côté, le renverse par terre; aussitôt son armée justement indignée s'élance vers lui, mais elle n'auroit pu empêcher que Charlemagne n'eut été fait prisonnier, si j'eusse secondé la trahison d'Adalgise et de ses lâches compagnons: transporté de fureur, je les écarte d'une main avec mon épée tandis que de l'autre je relève Charlemagne; en voyant ce héros debout, ils prennent la fuite et entraînent de force Adalgise, qui n'ayant pu assassiner son ennemi vouloit se faire tuer. (2) Après la bataille que nous perdîmes, Charlemagne qui avoit appris mon âge avec quelque surprise, m'envoya par un hérault d'armes une magnifique armure, que j'ai toujours portée depuis. Cette avanture m'attira la haine d'Adalgise; ce prince d'un naturel farouche, impétueux et vindicatif, a montré souvent un courage téméraire, mais presque toujours souillé par une violence et une férocité, qu'il annonçoit déjà malgré son extrême jeunesse. Cette guerre me fit connoître toutes les grandes qualités de Charlemagne; j'admirai sa valeur héroï-

que, son activité, son génie, et surtout sa générosité; je le vis après chaque victoire offrir constamment la paix, (a) et je le trouvois alors encore plus grand que dans les combats. Didier dominé par la haine, couroit en aveugle à sa perte: tous les ennemis de la France assemblés autour de lui, aigrissoient chaque jour ses ressentimens; leurs pernicieux conseils l'engagèrent à continuer la guerre; il en fut la victime. Je m'enfermai avec lui dans Pavie assiégée par les françois; mais le peuple las d'une guerre sanglante prolongée par le vain désir de la vengance, ouvrit les portes de Pavie à Charlemagne et lui livra le malheureux Didier et cette même Hermengarde dont le divorce avoit causé la guerre; et ce fut ainsi qu'elle revit ce monarque redoutable, autrefois son époux et maintenant son ennemi et son vainqueur! Je fus fait prisonnier avec toute la suite de Didier. Charlemagne m'envoya chercher: aussitôt

(a) Voyez l'histoire de Charlemagne, par Mr. Gaillard, tome 2.

que ce prince m'apperçut, il s'avança vers moi, et m'embrassant: Ogier, me dit-il, en acceptant l'armure que je vous ai envoyé, vous êtes devenu chevalier françois; mais il est bien juste que je respecte la liberté de celui qui m'a si généreusement conservé la mienne; je désire vous fixer dans ma cour, cependant vous êtes le maître de la quitter; mais n'oubliez pas que la France sera toujours pour vous une seconde patrie, et Charlemagne un ami reconnoissant et fidèle. — Quand les rois savent parler ainsi, combien ils étendent et affermissent leur empire!

Ce prince éclairé autant que magnanime, respecta chez les lombards la forme de gouvernement qu'il trouva établie; il ne se permit aucun changement qui ne fut absolument nécessaire, aucune précaution qui ne fut indispensable; il parut se livrer entièrement à la foi des vaincus; il marchoit au milieu d'eux avec une foible garde, il leur laissa leurs biens, leurs loix et leurs coutumes. (a) Utile et belle

(a) Tout ce paragraphe, depuis l'alinéa, est littéralement copié de l'histoire de Charlemagne, par Mr. Gaillard, tome 2. page 123.

leçon pour les conquérans, s'ils savoient profiter des exemples de justice et de modération! Comblé des bontés et des bienfaits de Charlemagne, je quittai Pavie; malgré mes démêlés avec Adalgise, je crus devoir à son malheur et au parti que j'avois soutenu toutes les preuves d'intérêt qu'il étoit en mon pouvoir de lui donner; je découvris le lieu de sa retraite, je m'y rendis, je l'accompagnai dans sa fuite, et je ne me séparai de lui que lorsqu'il n'eut plus besoin de mes soins et de mes services. Je voyageai près d'un an, ensuite je retournai en Danemark. J'y trouvai le célèbre Vitikind, alors chef adoré des saxons, et défenseur intrépide de leur liberté. Il venoit de perdre contre Charlemagne une bataille qui paroissoit décisive; forcé de fuir d'un pays occupé par les ennemis, il s'étoit réfugié à la cour de Sigefroy, qui se montra digne de la confiance de cet illustre fugitif. L'émigration fut prodigieuse en Saxe; ces amis de la liberté furent repoussés et même persécutés dans presque tous les états de l'Europe: les

rois sembloient craindre ces fiers républicains, et cette défiance excita celle de leurs peuples qui supposèrent, qu'une si grande terreur étoit fondée sur l'intime conviction que le gouvernement républicain étoit préférable au régime monarchique. C'est ainsi qu'une politique intolérante et mal-adroite leur apprit à admirer, sans les connoître, des principes qu'ils n'eussent ni goûtés, ni même discutés, si l'on n'eut consulté que la générosité toujours d'accord avec la raison. Enfin la persécution produisit deux effets; elle rendit les opprimés intéressans, et jetta un éclat éblouissant sur leur cause; et de-là ces germes de troubles et de révoltes répandus dans plusieurs royaumes depuis le commencement de cette injuste et funeste guerre. Le Danemark, grace à la droiture et aux lumières d'un bon roi et d'un sage ministre, est à l'abri de ces orages. La douceur et la justice de son gouvernement assurent sa tranquillité. Les émigrés saxons y sont reçus avec humanité, et y vivent en paix. (3) Des réfugiés surtout savent respecter les droits sacrés

de l'hospitalité: l'intérêt et la reconnoissance sont les garans certains de leur bonne conduite. J'ai vu avec plaisir en Danemark même (dans les lieux habités par la cour,) des saxons dans nos réjouissances publiques applaudir à l'amour du peuple pour la famille royale, et mêler à nos chants, leur fameuse hymne *du grand Arminius*, sans causer d'ombrage à notre ministère. (4) Noble et touchante sécurité qui, semble dire à toute la nation: *Je m'occupe trop de votre bonheur pour ne pas compter sur votre gratitude.* En effet les danois s'intéressent au sort de la Saxe, mais n'en chérissent pas moins leur gouvernement monarchique; ce sont les impôts et le despotisme qui font les révolutions; un peuple heureux sera toujours fidèle à son chef. Cependant je cherchai toutes les occasions de voir Vitikind; les entretiens de ce grand homme m'inspirèrent le plus vif intérêt pour sa cause; mon admiration pour Charlemagne ne m'empêcha pas de sentir combien la guerre qu'il faisoit aux saxons étoit injuste; enfin exalté par les

discours de Vitikind, je lui promis de combattre sous ses ordres, s'il pouvoit parvenir, comme il s'en flattoit, à rallier son parti dispersé: En effet, quelques mois après il partit pour la Saxe, je le suivis; bientôt les saxons subjugués se révoltèrent de nouveau; Vitikind se trouva à la tête d'une nombreuse armée et la guerre recommença. Je fis la campagne entière, qui fut heureuse et brillante pour les Saxons, mais souillée à mes yeux par des dévastations et des cruautés qui m'ôtèrent l'enthousiasme que m'avoient inspiré les entretiens de Vitikind. Le courage sans générosité n'est qu'un instinct féroce autant qu'haïssable; le mépris de la mort n'est une vertu que dans une âme compatissante et sensible; mais celui qui trempe ses mains dans le sang d'un ennemi vaincu qui demande grace, celui qui dans sa rage meurtrière ne distingue ni le sexe, ni l'âge, et qui croit que la guerre autorise les massacres et les assassinats; celui-là, quels que soient ses exploits, n'est qu'un monstre sanguinaire, un infâme brigand, l'opprobre et le fléau

de l'humanité. Je vis des villages incendiés, je vis expirer au milieu des flammes, des vieillards et des enfans; enfin je vis les saxons dans le délire honteux de leur fureur, prendre l'exécrable résolution de ne plus recevoir de prisonniers et de les égorger tous!..(5)... Vitikind frémissoit de ses horreurs, mais n'avoi pas le pouvoir d'en arrêter le cours; il parut même suspect en essayant de s'y opposer..... Alors la guerre me devint odieuse; j'étois venu chercher la gloire, et je me trouvois le complice des crimes les plus atroces. On fit une trève, je me retirai et je recommençai de nouveaux voyages. J'entendis parler des loix admirables que Charlemagne donnoit à ses sujets; je voulus voir un spectacle si nouveau; je fus en France. C'est alors que j'eus l'idée de la véritable gloire, en voyant Charlemagne dans ces fameuses assemblées législatives; homme sublime, m'écriai-je, oui, l'équitable postérité te pardonnera d'avoir été un conquérant! oui, dans cette enceinte auguste, tu expie tous tes exploits guerriers!..... Je

m'attachai tellement à ce prince, que je résolus de me fixer en France et de vivre sous ces loix que j'avois entendu discuter et décréter. Mais je n'aimois pas la cour, et je ne voulus point y rester. J'achetai des terres et un vieux château dans cette province, et je vins m'y établir. Pendant plusieurs années, je n'en sortis que pour suivre Charlemagne dans les expéditions guerrières, qui ne me parurent pas contraires à la justice, c'est-à-dire, lorsque ses ennemis l'attaquèrent sans avoir été provoqués; car j'en étois venu à penser que la guerre défensive est la seule légitime; aussi n'a-t-il jamais pu m'engager à prendre les armes contre les saxons. Je passai dans mon château une partie de l'année qui précéda celle où se fit le traité d'alliance de Charlemagne et de Vitikind; sur la fin de l'été, j'étois un soir enfermé dans mon cabinet, lorsqu'on vint me dire qu'une jeune dame inconnue qui s'étoit égarée dans les bois, me faisoit demander l'hospitalité pour cette nuit; on ajouta qu'elle étoit arrivée sur un palefroi, et qu'elle étoit seule. Je

m'empressai d'aller la recevoir, je la trouvai dans mon jardin sous une allée d'ormes; en m'entendant marcher, (car l'obscurité étoit telle qu'on ne pouvoit distinguer les objets,) elle vint à moi et me fit beaucoup d'excuses sur l'importunité qu'elle craignoit de me causer: le son de sa voix me prévint en sa faveur et m'inspira beaucoup de curiosité de la voir. Après les premiers complimens, je lui proposai de la conduire dans son appartement, mais elle loua la fraicheur et la beauté de la nuit, et nous restâmes dans le jardin; elle accepta mon bras, et nous nous mîmes à marcher. J'avois l'intention de la conduire hors de cette allée dans un lieu découvert, où malgré l'obscurité de la nuit j'aurois pu entrevoir un peu sa figure; mais à la moitié de l'allée elle s'approcha d'un banc et s'assit, et je me mis à côté d'elle. Nous causâmes ainsi environ une heure, et je fus aussi surpris qu'enchanté de tout l'esprit qu'elle me montra. Nous nous fîmes beaucoup de questions, elle éluda toutes les miennes; mais les siennes étoient flatteuses

et prouvoient qu'elle me connoissoit de réputation. Enfin il fallut rentrer au château: plus je trouvois de charmes dans son entretien, plus je désirois la voir; cependant je conjecturai qu'elle n'étoit pas jolie, puisqu'elle avoit si peu d'empressement de se montrer, et cette pensée me fut désagréable. Je me levai en lui offrant mon bras, elle soupira et posa sa main sur la mienne; cette main étoit douce et si délicate que je ne doutai pas qu'elle ne fut charmante; mais je m'apperçus qu'elle trembloit; je me sentis ému, je ne concevois rien à cette avanture et le trouble commençoit à se joindre à l'étonnement..... L'inconnue se taisoit et à mesure que nous approchions du château, son agitation sembloit augmenter; ne sachant plus que penser, tout à coup j'imaginai que non-seulement elle étoit laide, mais qu'elle avoit dans sa personne quelque difformité choquante et monstrueuse; cette idée me fit venir les larmes aux yeux. L'inconnue me paroissoit si aimable et si intéressante, que je m'affligeois sincèrement du malheur que

je lui supposois et que je partageois son embarras. A la porte du château quelques domestiques vinrent au devant de nous avec des flambeaux; je jettai en tremblant les yeux sur mon inconnue; mais je ne pus voir son visage, il étoit entièrement caché sous une gaze épaisse, circonstance qui acheva de me confirmer dans mes conjectures. Nous arrivâmes dans l'appartement que je lui avois destiné; au milieu de cette chambre étoit une table couverte de rafraichissemens; les domestiques posèrent les lumières sur la table et sortirent. Quand nous fûmes seuls, l'inconnue se tourna vis-à-vis de moi et parut me regarder fixement et avec beaucoup d'attention, car elle pouvoit voir à travers sa gaze. Pendant cet examen, j'admirois l'élégance et la légèreté de sa taille et la beauté de ses mains; la curiosité, la surprise, l'émotion me rendoient immobile. Après un assez long silence, elle s'écria: *O funeste imprudence!*..... En disant ces mots, elle chancelle, veut s'appuyer sur la table, sa main défaillante ne la peut soutenir,

elle tombe étendue sur le parquet. Mon saisissement fut inexprimable, je me précipitai vers elle, et je vis qu'elle étoit sans connoissance; il falloit nécessairement pour la secourir ôter le voile, qui en lui couvrant le visage devoit gêner sa respiration..... Cependant j'hésitois, je craignois de voir ce visage, que d'ailleurs elle vouloit cacher; quel que fut son motif, je devois le respecter et surtout ne pas profiter de l'état où elle étoit, pour surprendre cette espèce de secret. Mais enfin, comme je ne l'entendois plus respirer et qu'elle ne donnoit aucun signe de vie, l'effroi l'emporta sur la délicatesse; j'arrachai le voile qui couvroit sa tête et une partie de sa taille .....mais quelle fut alors ma surprise en voyant une jeune personne d'une figure ravissante;..... le désordre où l'avoit mis sa chûte, ajoutoit encore à ses charmes, ses beaux et longs cheveux noirs, étoient abattus..... le mouchoir fait pour cacher son sein s'étoit détaché, et laissoit voir entièrement la plus belle gorge du monde..... Si l'esprit et les

graces de cette dangereuse inconnue avoient eu le pouvoir de m'intéresser vivement, avec l'idée que je m'étois formé de sa figure, jugez, mon cher Isambard, de ce que me fit éprouver la scène que je viens de vous dépeindre!..... En contemplant la belle inconnue j'oubliois de la secourir; ses yeux étoient fermés, mais elle avoit tant d'éclat et de fraicheur, qu'elle paroissoit plutôt endormie qu'évanouie. J'étois à genoux près d'elle, soutenant sa tête sur mon bras..... enfin je l'enlevai doucement, je la portai sur un canapé et me remettant à genoux, je lui fis respirer une eau spiritueuse, et au bout de quelques minutes elle ouvrit les yeux. Ce premier regard me fit tressaillir; je tenois sa main, je la baisai avec transport, mais je remarquai dans son maintien tant de confusion et un embarras si naturel et si modeste, que je fus contraint de renfermer au fond de mon âme tout ce que je ressentois si vivement. Cependant j'hazardai quelques questions; je ne pus obtenir de réponses; l'inconnue mit ses deux mains

sur son visage et garda un obstiné silence. Au bout d'une demie-heure elle me conjura d'une voix foible et tremblante de la laisser seule; j'obéis et je me retirai le plus étonné et le plus amoureux de tous les hommes. Je ne fermai pas l'oeil de la nuit; je me levai avec le jour et j'attendis avec une vive impatience le réveil de l'inconnue; enfin à dix heures j'obtins la permission d'entrer chez elle. Je la trouvai mille fois plus jolie encore que la veille, un air d'abattement et de mélancolie donnoit un nouveau charme à sa figure piquante; elle parut embarrassée en m'appercevant, mais après un moment de silence, prenant la parole: Je dois pourtant, seigneur, me dit-elle, vous expliquer, (du moins en partie,) la singularité de ma conduite. J'implore votre indulgence, j'en ai grand besoin..... Ici elle soupira, et sans me laisser le tems de répondre. Je suis née, poursuivit-elle, avec une imagination très vive, une fort grande étourderie, et un coeur beaucoup trop sensible..... Depuis deux ans j'entends continuellement parler de vos

avantures, seigneur, et de vos exploits ..... je trouvois dans le caractère d'Ogier le danois tout ce qui pouvoit exciter mon intérêt et mon admiration, et j'y trouvois encore une originalité qui piquoit vivement ma curiosité..... enfin, seigneur, je brûlois du désir de vous connoître..... vous l'avouerai-je? sachant que vous viviez dans cette solitude, j'ai fait un assez long voyage, uniquement pour vous voir..... j'ai profité de quelques instans de liberté que le hasard m'a donné, car je suis sous la garde austère d'un tuteur farouche qui me tyrannise; mais j'ai pû m'échapper et sous un prétexte plausible je puis rester encore ici trois jours, au bout de ce tems je serai forcée..... Non, non, interrompis-je, en me jettant à ses pieds; si ce que j'entends n'est point une illusion, vous ne quitterez point ces lieux, dont vous êtes la souveraine; vous avez daigné vous intéresser à moi, lorsque vous ne connoissiez de moi que mon nom; et moi, Madame, sans savoir le vôtre, je vous adore, et vous rends l'ar-

bitre de ma destinée..... O! généreux Ogier, reprit-elle en versant quelques larmes, croyez que mon coeur qui vous a prévenu, sait répondre au vôtre, mais un obstacle invincible..... Eh quoi! m'écriai-je avec effroi, ne pouvez vous disposer de votre main?..... Je suis libre, répondit-elle, et je serai maîtresse absolue de mon sort et d'une grande fortune dans huit mois; jusques-là un destin bizarre, l'honneur, des engagemens sacrés et la reconnoissance, m'obligent à vous cacher qui je suis, et à vous quitter dans trois jours: ne m'en demandez pas d'avantage, vous saurez tout avec le tems, mais je serois indigne de votre estime si dans cet instant je vous expliquois ce surprenant mystère. Ah! si vous m'aimez, répliquai-je, que m'importe le reste! — Si je vous aime! après mon imprudente démarche, après l'état où vous m'avez vue, seriez vous assez ingrat pour en douter? — Cependant vous me quitterez dans trois jours!.... — Oui, mais je reviendrai dans huit mois vous consacrer ma vie. — O! n'est-ce point un

songe qui m'abuse; est-il bien vrai..... prenez-vous cet engagement?..... — Oui! j'en jure par l'amour et par la folie qui, en me conduisant ici, m'a mieux guidée que la raison n'auroit pu le faire. Elle prononça ces mots avec autant de sentiment que de grace; cependant cette espèce de serment ne me parut pas assez sérieux pour me rassurer. Je m'en plaignis, et elle me répondit d'une manière si tendre, qu'elle acheva de me tourner entièrement la tête. Mais ce fut en vain que je renouvellai mes questions et que je la conjurai de me parler avec confiance sur sa situation; elle fut inébranlable dans ses refus à cet égard; seulement elle m'avoua, qu'ignorant en arrivant chez moi, si mon esprit et ma personne répondoient à l'idée qu'elle s'en étoit formée, elle avoit ordonné à celui de ses gens qui l'avoit accompagnée jusqu'à deux cent pas du château, de retourner au lieu où elle avoit couché la veille, et de l'y attendre avec le reste de sa suite, en ajoutant que dans le cas où elle n'iroit pas les rejoindre le lendemain matin, il

revint la chercher au bout de quatre jours. Car, poursuivit-elle, si la sympatie n'eut pas fixé notre sort, vous n'auriez jamais connu ma folie; dès le soir même de mon arrivée je vous aurois demandé un guide, et je serois partie le lendemain à la pointe du jour.

J'écoutois mon inconnue, et je la regardois avec une surprise et un ravissement qui devoient me donner l'air stupide; je croyois rêver; ce fut en effet un songe, mais malheureusement il produisit sur mon coeur une impression qui ne s'effacera peut-être jamais. L'inconnue m'assura qu'elle ne pouvoit me dire le nom de sa famille, mais elle me protesta qu'elle s'appelloit AMUNTE, et que personnellement on ne lui avoit jamais donné d'autre nom. A l'embarras qui avoit paru la dominer d'abord, succédèrent une confiance et une gaieté douce qui lui donnèrent de nouveaux agrémens; j'admirois l'inépuisable variété de son esprit, et j'avoue que j'étois un peu effrayé de cette étonnante mobilité de caractère qui la rendoit si piquante, mais qui, malgré

moi, m'inspiroit je ne sais quelle défiance, que toutes ses protestations ne pouvoient dissiper. Cette journée s'écoula avec une inconcevable rapidité. Le soir après souper nous descendîmes dans le jardin; la beauté du clair de lune lui donna l'envie de se promener dans les champs, et je la conduisis sur la pelouse qui environne cette chaumière qui n'existoit pas alors! Nous nous assîmes sur un lit de verdure entouré d'arbres fruitiers, et situé à trente pas de la fontaine où vous m'avez trouvé hier: il étoit près de minuit. Aminte dont la vivacité et la gaieté charmante avoient paru s'augmenter à chaque instant depuis le déclin du jour, tomba subitement dans une langueur touchante..... Tout dort dans ces paisibles lieux, me dit-elle, et les domestiques du château et les habitans du village; il me semble que nous sommes seuls dans l'univers; douce et dangereuse illusion! ..... Le ton ému dont elle prononça ces paroles, porta dans mon imagination et dans mes sens un trouble que je n'avois point encore éprouvé..... Ogier, reprit-elle, rentrons au château..... Eh pourquoi? m'écriai-je

en la saisissant dans mes bras..... Ah! répondit-elle, parce que l'amour ici peut tout oser. Egaré par cette réponse ingénue, j'oubliai que je m'étois promis de respecter et sa jeunesse et sa confiance et les droits si saints de l'hospitalité! ..... Aminte n'opposa nulle résistance à mon heureuse audace ..... sa foiblesse me la rendit plus chère; j'en crus voir la cause et l'excuse dans le sentiment le plus tendre et la passion la plus impétueuse. Aminte suivant sa promesse resta deux jours encore, mais elle partit au commencement du quatrième, malgré l'excès de mon amour et de mon regret; elle s'obstina à me cacher tous ses secrets et je n'obtins d'elle que de touchans adieux et des sermens trompeurs. Je la conduisis moi-même dans une prairie qu'elle m'indiqua, et qui est à deux lieues d'ici; elle exigea ma parole d'honneur que je ne la suivrois point secrettement et qu'en la quittant je retournerois sur le champ dans mon château; je remplis scrupuleusement cet engagement. Ce fut ainsi que nous nous séparâmes.

Huit mois s'écoulèrent, et ensuite quatre autres, sans que j'entendisse parler d'Aminte; je l'aimois avec passion, et je ne renonçai qu'avec une douleur inexprimable à l'espérance de la revoir. Rappellé en Danemarck par mon père, j'y retournai. Sigefroy n'existoit plus; Godefroy venoit de lui succéder, mais je retrouvai la même tranquillité dans le royaume, parce que la politique et les principes de la cour étoient les mêmes. Vitikind par ses agens et par ses lettres, avoit essayé vainement d'engager le sage Godefroy à rompre la neutralité, car les saxons s'étoient encore révoltés; la dernière réponse de Godefroy me parut si belle et je la relus tant de fois, qu'elle s'est pour jamais gravée dans ma mémoire; je suis certain que vous serez charmé de la connoître; la voici:

RÉPONSE DU ROI DE DANEMARCK A VITIKIND.

« Non, Vitikind, je n'ai point ou-
» blié notre ancienne amitié; je n'ai

» changé ni de sentimens ni d'opinions;
» j'ai toujours pensé que la guerre entre-
» prise contre les saxons étoit injuste;
» j'ai blâmé les excès dans lesquels sont
» souvent tombés ces peuples belliqueux.
» Mais doit-on blâmer moins ceux qui
» en voulant attenter à leur liberté, ont
» porté sur leur territoire la flamme et
» le fer, et excité parmi eux tant de
» troubles et de factions? Enfin lassé
» d'une guerre sanglante et révolté des
» crimes que la haine et la vengeance
» ont fait commettre à vos compatriotes,
» vous avez engagé la nation dont vous
» étiez le chef, à ployer sous le joug de
» l'Empereur: cette nation plongée dans
» la plus affreuse barbarie, étoit indé-
» pendante, mais elle manquoit des prin-
» cipes et des lumières qui peuvent fon-
» der une liberté durable; elle n'avoit
» point de loix, le plus grand homme
» de son siècle vous en offroit d'admi-
» rables. Voilà, Vitikind, ce qui vous
» servira d'excuse aux yeux de la posté-
» rité: vous ne pouviez céder qu'à l'ad-
» miration; vous avez cru que la Saxe

» entière partageoit votre enthousiasme
» pour l'Empereur: vous vous êtes trom-
» pé, elle se soulève de nouveau, et la
» guerre que vous vous étiez flatté de
» terminer, recommence avec plus de fu-
» reur que jamais. Vous me pressez de
» rompre la neutralité que j'ai gardée jus-
» qu'ici; je ne le puis, car je vous le ré-
» pète, mes opinions sont les mêmes.
» Vous me dites que maintenant la cause
» de l'Empereur est devenue celle de tous
» les rois, et que si la Saxe triomphe,
» tous les souverains doivent trembler.
» Je pourrois me contenter de vous ré-
» pondre, que je préfère la justice à ma
» couronne: mais j'ajouterai que dans ce
» cas la politique seule me décideroit au
» parti que je prends. Les prodigieuses
» émigrations des saxons, la longue guer-
» re qu'ils ont soutenue, leur résistance
» héroïque, en fixant sur eux les yeux
» de toute l'Europe, ont servi à répan-
» dre dans tous les pays leurs idées d'in-
» dépendance; ainsi ce mal (si c'en est
» un) est irréparable, et la ruine entiè-
» re de la Saxe n'y pourroit remédier.

» (a) Il me semble donc que surtout dans » le siècle où nous sommes, les princes » qui veulent conserver leur autorité, » font une étrange folie de prendre part » à la guerre, et par conséquent de dé- » garnir de troupes leurs états, d'épuiser » leurs finances et d'accabler leurs peu- » ples d'impôts. Est-ce en ruinant sa » nation, en faisant une multitude in- » nombrable de mécontens, en prodi- » guant l'or et le sang de ses sujets, qu'on » peut raisonnablement se flatter de pré- » venir une révolution? Conserver dans » ses états la paix et l'abondance, y » faire fleurir le commerce et les arts, » gouverner avec justice, se montrer hu- » main, généreux, populaire, voilà, » croyez-moi, la véritable politique des » rois; ce sera la mienne jusqu'à mon » dernier soupir. Vous gémissez des cruau- » tés et des crimes qui souillent la cause » du parti que vous combattez; ah! s'il

(a) Ce raisonnement auroit infiniment plus de force, si l'art de l'imprimerie eut été connu dans ce tems.

» est vrai, gardez vous de les imiter; ou » ne les reprochez point à vos ennemis, » ou ne les justifiez point par d'affreuses » représailles!..... Je vous parle avec » franchise, et je soutiendrai cette ré- » ponse avec fermeté. Je ne violerai point » les droits de l'hospitalité en chassant » de mes états des réfugiés qui n'y com- » mettent aucun désordre; je n'ai d'en- » nemis que ceux de mon pays et je ne » prendrai les armes que pour défendre » la patrie; la crainte et les terreurs sont » le partage des tyrans; je suis sans dé- » fiance et sans ombrage, parce que je » hais le despotisme, et que ma con- » duite, mes sentimens et la pureté de » mes intentions me répondent de l'a- » mour et de la fidélité de mes sujets. »

Telle fut la réponse du sage Godefroy à Vitikind. Vous savez qu'en effet sa conduite n'a point démenti ces nobles sentimens, et que le Danemarck conserve toujours une parfaite neutralité. (6) Je ne passai que quelques mois auprès de mon père; l'agitation et l'inquiétude insurmontable que me causoient une

passion aussi insensée que malheureuse, me ramenèrent bientôt en France. Imaginant que je trouverois peut-être mon inconnue à la cour de Charlemagne, je me rendis à Aix-la-Chapelle. J'arrivai le jour même où l'Empereur donnoit une audience publique aux ambassadeurs du Calife Aaron, ce despote célèbre qui, grace aux vertus et aux talens de son grand Visir, l'illustre Barmécide, gouvernoit avec justice et avec gloire; mais qui depuis a terni tout l'éclat de son règne, par le meurtre affreux de ce même Barmécide, dont la mort a plongé tout l'orient dans le deuil et la consternation. (a) Le lendemain de mon arrivée je fus chez la reine Hermengarde, où je savois que toutes les dames de la cour étoient

(a) Barmécide fut en effet le plus grand homme qui ait eu le malheur de servir un despote. Les historiens ont prodigieusement loué le Calife Aaron. On trouvera dans la suite de cet ouvrage une partie de son histoire et son portrait fait d'après ses actions et sa vie, et par conséquent très différent de celui que les historiens nous ont laissé.

assemblées. Jugez de ma surprise et de mon saisissement, lorsqu'au bout de quelques minutes je découvris ma trompeuse Aminte, assise à côté de la belle Célanire. ..... Je changeai tellement de visage, qu'Angilbert qui me parloit dans ce moment, crut que je me trouvois mal..... Je lui montrai la personne qui me causoit une émotion si vive en lui demandant son nom; il me répondit qu'elle s'appelloit Armofléde..... Dans cet endroit de l'histoire d'Ogier, Isambard ne put s'empêcher d'éclater de rire; il pria Ogier de lui pardonner cette interruption et le conjurant de continuer son récit, Ogier le reprit en ces termes. Mes yeux rencontrèrent ceux d'Armofléde qui me fixa sans montrer le moindre trouble; je la vis même demander qui j'étois, comme si ma figure lui eut été totalement inconnue. Je m'approchai d'elle, et saisissant un instant où nous n'étions point observés, je lui demandai tout bas de m'accorder un entretien particulier; elle parut très surprise de cette demande, cependant elle me répondit qu'elle me

recevroit le lendemain chez elle à cinq heures du soir. Cette promesse me réconcilia presque avec elle, quoique je fus se indigné et confondu de l'excès de sa dissimulation; mais mon coeur l'excusoit encore et je me répétois que je ne devois pas la condamner sans l'entendre. Je me retirai, car je ne pouvois supporter son air calme et serein et la froideur de ses regards. Vous croyez bien que je ne passai pas une nuit fort tranquille, et que le lendemain avant cinq heures j'étois à la porte d'Armofléde. On me fit entrer dans un grand cabinet où je la trouvai seule; mon premier mouvement fut de voler vers elle les bras ouverts, mais elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre, avec une expression de surprise et de frayeur qui me pétrifia. Elle s'étoit réfugiée derrière une table et restoit debout en me regardant fixement; l'étonnement me rendoit immobile et muet; enfin rompant le silence: Eh quoi! m'écriai-je, est-ce ainsi qu'Aminte devoit recevoir Ogier!..... Aminte! reprit-elle, en me regardant toujours avec la

plus grande attention; eh bon Dieu! seigneur, que voulez vous dire? Elle prononça ces mots avec une telle naïveté, que j'en fus interdit..... je ne répondis rien, mais voyant qu'elle regardoit la porte et qu'elle avoit le dessein de s'échapper, je m'avançai et je la retins par sa robe; elle pâlit, elle rougit, et tombant dans un fauteuil: O Dieu! dit-elle, sa tête est aliénée, que vais-je devenir! ..... Elle dit ces paroles avec un naturel qui me frappa et me glaça; le plus étrange doute vint s'offrir à mon esprit, et me causa le plus violent battement de coeur que j'aie jamais éprouvé. Aminte, lui dis-je en balbutiant, oseriez-vous soutenir que vous n'êtes point Aminte? Hélas! seigneur, répondit-elle, je suis tout ce que vous voudrez, je ne veux ni vous déplaire ni vous contrarier; mais permettez-moi de sortir un moment. Je vous l'avoue, Isambard, je ne savois plus que penser, je trouvois dans les mouvemens de son visage et dans les inflexions de sa voix une si parfaite vérité qui chaque minute augmentoit mes doutes;

je la considérois d'un air stupide, et soit prévention, soit réalité, (car je suis encore à cet égard dans une sorte d'incertitude,) je remarquois plusieurs différences entre elle et mon Aminte; il me sembloit qu'Armofléde étoit plus grande, avoit un air plus noble, une phisionomie moins piquante et moins spirituelle, et moins de charmes et de vivacité dans les manières. J'avois souvent entendu parler de ressemblances miraculeuses; il ne me paroissoit donc pas impossible qu'Armofléde ne fut pas mon inconnue. Cependant je lui cachai mes doutes, mais j'entrai en explication en rappellant tout ce qui s'étoit passé entre nous. La surprise la plus naïve se peignit sur son visage, et quand j'eus cessé de parler: En vérité, seigneur, me dit-elle, malgré cette inconcevable ressemblance qui a pu vous abuser, j'ose dire que si vous eussiez pris quelques informations sur mon caractère et sur ma conduite, vous n'auriez pu me confondre avec la personne que vous venez de me dépeindre. Cette réponse faite du ton le plus noble et le

plus fier, redoubla mon embarras. Après quelques minutes de silence: au moins, madame, repris-je, daignez songer que pour vous croire, il faut que je démente le témoignage de mes yeux..... J'avoue, seigneur, interrompit Armofléde, que je n'ai jamais cru aux ressemblances parfaites, malgré tous les exemples que l'histoire en rapporte; et je suis persuadée, que si vous m'examiniez sans prévention, vous me trouveriez très différente de votre Aminte. Ah! m'écriai-je, plus je vous regarde et plus je m'attache à mon erreur..... si c'en est une!..... Écoutez, seigneur, reprit-elle, je vois qu'en effet vous êtes de très bonne foi, et alors je dois vous plaindre et vous ôter une illusion aussi pénible pour vous qu'offensante pour moi; l'histoire de ma vie pourra vous désabuser; la voici en deux mots. J'aime avec passion depuis mon enfance, et je suis aimée de même. L'aimable et généreux Olivier a refusé pour moi la main de la princesse Emma; enfin, seigneur, un lien secret m'unit à lui depuis huit mois..... Par égard

pour la princesse, je ne porte pas encore le nom de mon époux; mais cet hymen n'est plus un mystère et tout le monde pourra vous confirmer la vérité de cette confidence. Ce discours fut un coup de foudre pour moi, et dans cet instant me convainquoit entièrement qu'Armofléde n'étoit point Aminte. Je terminai promptement ce cruel entretien, et je me retirai avec autant de confusion que de chagrin. Je pris des informations sur Armofléde: on me conta l'histoire d'Olivier et d'Emma, et l'on m'assura qu'en effet Armofléde étoit l'épouse d'Olivier. Comment croire alors qu'une femme aimée ainsi d'un chevalier, si jeune, si beau, si distingué par les agrémens de son esprit et célèbre par tant d'exploits, eut été infidèle et parjure, et pour un homme qu'elle ne connoissoit pas!..... Malgré tous ces raisonnemens, quand je revis Armofléde je retombai dans l'incertitude. Cependant je dois convenir que plus je l'observois, moins je lui trouvois les manières et le tour d'esprit d'Aminte, mais je retrouvois si parfaitement sa figure,

qu'après l'avoir fixée quelques instans, je ne doutois plus qu'Armofléde ne fut Aminte. Alors j'éclatois, et je faisois beaucoup de scènes ridicules dont plusieurs ont été publiques. Armofléde sans éprouver jamais le moindre embarras, tantôt plaignoit ma folie, et tantôt s'en moquoit; et son maintien, sa sécurité, ses discours m'en imposoient tellement que je finissois toujours par convenir que j'extravaguois. La passion qu'elle montroit pour Olivier, me perçoit l'âme; amoureux à perdre la tête d'une femme, qui prétendoit ne pas me connoître, jaloux jusqu'à la fureur, sans oser le paroître, trahi sans pouvoir me plaindre, je jouois un rôle aussi triste que ridicule, mais un désir secret me retenoit à la cour. On préparoit un tournoi, dont on vouloit donner le spectacle au prince Egbert et j'avois l'intention d'y combattre Olivier. (7) Je ne recueillis dans ce combat, comme vous savez, ni gloire, ni vengeance, je fus vaincu, et prenant enfin mon parti, je fis dans la nuit même tous les préparatifs de mon départ et je

quittai la cour le lendemain, en me promettant bien de n'y revenir jamais. J'entrepris un long voyage, durant lequel je passai dans ce village dont vous m'avez parlé hier; là je vis l'intéressante Zoé et son fidèle Tobie; là, je trouvai la vertu et le bonheur, que j'avois vainement cherché dans les camps, dans les cités et dans les cours; je me passionnai pour la vie champêtre, je revins ici, j'abandonnai mon château, je me fis l'égal des paysans dont j'avois été le seigneur, j'adoptai leurs moeurs et leur genre de vie, je bâtis cette chaumière, sur cette même pelouse où la trompeuse Aminte parut partager mon amour..... Mon écuyer qui n'étoit détrompé ni du monde ni de la gloire me quitta, je ne gardai que mon petit page, que je métamorphosai en pâtre, je me fis berger avec lui, et voulant me fixer dans l'état que je choisissois, je formai le projet de me chercher une compagne parmi les bergères de ce canton. Je trouve dans la fille d'un de mes anciens fermiers, tout ce qui pourroit fixer un coeur libre; innocence,

vertu, graces, beauté, Chloé possède tous ces dons heureux de la nature; mais je ne me sens pas encore digne d'elle, et j'attends pour l'épouser, que le souvenir d'Aminte soit entièrement effacé de ma mémoire.

CHAPITRE II.

UN PHILOSOPHE AMOUREUX.

This devil beauty is compounded strangely
It is a subtil point and hard to know.
Wether 't has in 't more active tempting
Or more passive tempted; so soon it forces
And so soon it yields.

SIR JOHN SUCKLING.

Lorsqu'Ogier eut fini son histoire; Isambard fut chercher Olivier qui étoit levé depuis une heure et qui se promenoit dans le jardin. A quel point le malheur rend souvent injuste! Olivier en passant sous les fenêtres du cabinet d'Ogier avoit entendu rire Isambard, et cet éclat de rire lui avoit donné un mécontentement et une humeur que sa raison ne pouvoit maîtriser; il s'étoit engagé la veille à ne reprendre son voyage qu'après le dîner, mais malgré toutes les instances d'Ogier

il voulut partir sur le champ. Il fut le reste du jour et le lendemain aussi taciturne que sombre et mélancolique, et le généreux Isambard n'osa le presser de continuer sa déplorable histoire. Laissons les poursuivre leur route et retournons à Armoſléde, que nous avons laissée s'évadant de l'hôtellerie où l'impétueux Adalgise avoit troublé son tête à tête avec Isambard. On se rappelle qu'elle étoit à cheval et qu'elle avoit pris un guide. Elle se ressouvint que le château d'Ogier étoit dans ce canton, et qu'il ne lui falloit que deux ou trois journées pour s'y rendre. Craignant mortellement de retomber entre les mains d'Adalgise, elle n'hésita point à s'aller mettre sous la protection du brave chevalier danois. Elle l'avoit vu si crédule, si généreux et si amoureux, qu'elle ne douta pas du succès de cette démarche. Mais l'espèce de goût qu'elle avoit eu pour lui étoit depuis long-tems épuisé; d'ailleurs dans ce moment, l'aimable Isambard occupoit seul son ardente imagination; elle croyoit avoir pour lui la pas-

sion la plus vive, ainsi elle ne voulut point reprendre le rôle d'Aminte, et se décida à ne paroître chez Ogier que sous son véritable nom. Elle arriva au château d'Ogier environ deux heures après le départ des chevaliers du cygne. Elle fut étrangement surprise de trouver le château désert et en ruines. Mais un paysan qu'elle rencontra, lui apprit que la nouvelle demeure d'Ogier étoit à cinq cens pas de-là; elle s'y rendit, elle reconnut la pelouse, et ne vit pas sans quelqu'émotion, à quel point l'amoureux Ogier s'étoit plu à orner ce lieu; son étonnement fut extrême en entrant dans l'élégante chaumière. Ogier n'y étoit pas, Sylvain fut le chercher et il parut au bout de quelques minutes. Il resta pétrifié en appercevant Armofléde, qui de son côté ne fut pas médiocrement surprise de voir Ogier en habit de berger. Ce travestissement lui parut si original et si plaisant qu'elle ne put s'empêcher d'éclater de rire. Ogier indigné l'accabla de reproches; Armofléde rioit toujours. Ogier avec sa pan-

netière et sa houlette lui parlant du ton le plus tragique, lui sembloit si comique et si ridicule, qu'elle oublia totalement le roman qu'elle avoit composé et qu'elle s'étoit promis de débiter; elle ne pouvoit que le considérer, l'écouter et rire de la manière la plus inconsidérée et la plus bruyante. Ogier la prenant brusquement par la main, la conduisit à une fenêtre qui donnoit sur la campagne. O! la plus audacieuse et la plus ingrate des femmes, lui dit-il, jettez les yeux sur cette pelouse, ne la reconnoissez vous pas? Pour toute réponse Armofléde se saisit d'un luth qui se trouvait sur une table auprès d'elle et renonçant à sa première résolution pour se livrer à la gaieté qui l'inspiroit dans ce moment, elle chanta la chanson suivante.

I.

Je m'en souviens confusément,
Oui, c'étoit dans cette prairie
Qu'un soir je te fis le serment
De t'adorer toute ma vie.

2.

Eh! oui, c'étoit sur ce gazon
Que je déclarai ma tendresse:
Mais je n'avois plus ma raison
Devois-tu croire ma promesse?

3.

Pourquoi ce courroux éclatant?
Je n'ai point fait de perfidie:
Ogier, mon voeu fut imprudent,
Mais je t'aimois à la folie.

4.

De réfléchir eus-je le tems?
Mon cher Ogier, qu'il t'en souvienne;
Si je promis étourdiment
Ce fut ta faute et non la mienne.

5.

Tu me pressois si vivement,
Mon coeur me pressoit davantage;
Si j'eusse aimé moins tendrement
Ma réponse eut été plus sage.

6.

Toujours volage, mais charmant
L'amour se plait dans l'inconstance;
Attend-on d'un aveugle enfant
De la raison, de la prudence?

7.

Au serment de toujours s'aimer
Pourquoi faut-il donc se soumettre?
Il faudroit pour ne pas tromper
Tout accorder, ne rien promettre.

Armoſléde avoit une voix charmante et chanta cette chanson avec une grace qui auroit pu tourner une meilleure tête que celle d'Ogier. O! véritable syrêne, s'écria-t-il, séduisante, audacieuse et parjure..... En vérité, seigneur, interrompit Armoſléde, vous sortez absolument du genre pastoral; tous ces grands mouvemens seroient très déplacés dans une églogue ou dans une idylle, et si vous voulez continuer sur ce ton tragique, de grace quittez votre houlette et reprenez votre armure. Non, répondit Ogier, j'ai renoncé sans retour à toutes les erreurs qui m'ont séduit jadis. Et cette belle devise qui vous étoit si chère, dit Armoſléde, *la gloire et l'amour*, y renoncez vous aussi? La gloire, reprit Ogier, n'est plus à mes yeux qu'une chimère, et pour l'amour, il seroit en moi une foiblesse si

méprisable..... mais que dis-je!.... non, je puis sans rougir être amoureux encore, j'ai fait un nouveau choix. — C'est une bergère sans doute? — Précisément, et elle a dixhuit ans, et elle est belle, ingénue et sensible. — Et l'on appelle ce rare objet? — Chloé. — Ce nom vous paroît-il aussi joli que celui d'Aminte? — Aminte est oubliée, je ne me souviens que d'Armofléde: jugez si je suis guéri. Ici Armofléde changea absolument de visage et prit un air stupéfait: Ogier qu'elle fixoit, la regardoit avec étonnement, et après un moment de silence, reprenant la parole: Je crois, dit elle, qu'il y a ici du mal-entendu. J'ai cru d'abord que toute votre colère ne venoit que de ma longue absence, mais il me semble que vous voulez me persuader que vous me prenez pour Armofléde? A ces mots Ogier souriant dédaigneusement: Vous êtes donc Aminte? répliqua-t-il. Oserez vous me soutenir, s'écria impétueusement Armofléde, que vous pensez encore qu'Aminte et Armofléde ne sont pas deux personnes différentes? Et vous même, dit

Ogier, si vous êtes Aminte, comment pouvez vous savoir mes avantures avec Armosléde? Se peut-il donc, reprit elle, que vous ignoriez ce qui a fait tant de bruit? Est-il possible que vous ne sachiez pas, qu'après vous avoir cherché inutilement ici, j'ai été à la cour de Charlemagne: que là tout le monde a vu Aminte et Armosléde ensemble, qu'en effet cette ressemblance est frappante, mais non pas telle cependant qu'un amant puisse être excusable d'avoir pu s'y méprendre. L'indolente, l'insipide Armosléde est beaucoup plus grande que moi, elle a les cheveux moins noirs, un regard et un son de voix tout à fait différens, enfin elle est plus âgée..... Quel conte me faites vous donc là? interrompit Ogier; toute la cour de Charlemagne a été témoin de ce prodige, et je viens de voir les chevaliers du cygne qui ne m'en ont rien dit. Cela est tout simple, reprit Armosléde, ils voyagent depuis huit mois et je suis arrivée à la cour quelques jours après leur départ. Mais vous ne me parlez point d'Angilbert, vous l'avez vu

pourtant depuis cette époque? — Non, je vous jure. — Vous me trompez, car je l'ai vu partir pour se rendre en ce lieu, et certainement il vous a parlé d'Armofléde et d'Aminte. Je ne voulus point le suivre, j'étois outrée que vous eussiez pris Armofléde pour moi..... J'ai voulu vous oublier, je suis venue ici pour vous braver, je vous l'avoue..... Je vous trouve infidelle, je m'y attendois; mais du moins ne joignez pas la mauvaise foi à l'inconstance et ne feignez pas de méconnoître la malheureuse Aminte. En achevant ces paroles elle fondit en larmes..... O! qui peut douter de la sincérité des pleurs de ce qu'on aime!..... Ogier vaincu, subjugué, tombe aux pieds d'Armofléde qui le reçut dans ses bras..... De cet instant elle reprit son ascendant suprême; Ogier heureux et passionné devint d'une crédulité sans bornes et l'artificieuse Armofléde disposa souverainement de lui. Elle étoit venue chez lui avec le projet de ne pas renouer un engagement qui n'avoit plus d'attraits pour elle, mais un instant de folie et de gaieté

lui

lui avoit fait oublier son dessein, ensuite trouvant l'indignation d'Ogier plus forte que sa passion, et entendant parler d'une rivale, elle sentit qu'elle ne pouvoit reprendre tous ses droits sur son esprit et sur son coeur qu'en employant toutes les séductions de l'amour; et elle se détermina à redevenir Aminte. L'écuyer d'Isambard questionné par elle, lui avoit appris qu'Isambard alloit dans le duché de Clèves, se mettre au nombre des défenseurs de Béatrix, et c'est là qu'Armofléde vouloit se rendre. Lorsqu'une idée s'emparoit de son imagination, elle n'en calculoit ni les inconvéniens ni les difficultés; elle désiroit passionnément revoir Isambard et triompher de ses préventions contre elle: ainsi elle ne songea qu'à décider Ogier à la conduire chez la duchesse. Il ne lui fut pas difficile de l'intéresser en faveur de cette princesse et de ranimer en lui l'amour de la gloire. Ce n'est point Iphis, dit-elle, qu'Aminte est venue chercher, c'est un héros qu'elle aimoit; Ogier le danois peut seul justifier son amour

et sa foiblesse. Rendez moi mon amant et pour défendre l'innocence et la beauté reprenez vos brillantes armes; il est juste que celle qui vous engage à voler au secours d'une femme opprimée, ait l'honneur de vous armer chevalier. En parlant ainsi, Armofléde détachoit les armes du trophée suspendu sur le lambris et présentoit à Ogier sa lance et son bouclier. Il consentit à tout, le départ fut fixé pour le lendemain; le jeune Sylvain quitta sans peine ses vêtemens champêtres; Armofléde lui emprunta un habit et s'habilla en page comme lui, car ce fut sous ce déguisement qu'elle voulut suivre Ogier. Le lendemain à la pointe du jour, Ogier accompagné de ses deux jolis pages abandonna sans regret sa paisible retraite, et prit la route du duché de Clèves.

CHAPITRE III.

LA PIÉTÉ.

Quel charme, vainqueur du monde
Vers Dieu m'élève aujourd'hui!
Malheureux l'homme qui fonde
Sur les hommes son appui.
Leur gloire fuit et s'efface
En moins de tems que la trace
Du vaisseau qui fend les mers,
Ou de la flèche rapide
Qui loin de l'oeil qui la guide,
Cherche l'oiseau dans les airs.

RACINE.

Solo e pensoso, i più diserti campi
Vu misurando a passi tardi e lenti
E gli occhi porto per fuggir intenti
Dove vestigio uman la rena stampi.

PÉTRARQUE.

La première journée du voyage d'Ogier se passa très gaiement. Armofléde ne laissa pas languir la conversation et s'occupa beaucoup du jeune Sylvain; elle remarqua qu'il étoit triste et qu'il sou-

piroit souvent; elle apprit qu'il aimoit Chloé; Sylvain étoit beau, vif, ingénu. Armofléde pour charmer l'ennui d'une route longue et pénible forma le projet de le consoler. On comptoit aller coucher dans une petite ville nommée Altendorf, mais arrivés au pied du mont Etrel on apperçut une jolie maison sur le sommet de la montagne. Armofléde étoit très fatiguée; on interrogea un paysan qui passoit, il assura que le maître de cette maison étoit un saint personnage, qui jamais ne refusoit l'hospitalité; et les trois voyageurs se décidèrent à passer la nuit dans ce lieu. On gravit la montagne, on arrive à la porte de la demeure du saint, et l'on voit alors que ce qu'on avoit pris pour l'habitation étoit une belle chapelle, et que la maison située derrière cette chapelle n'étoit qu'un simple hermitage. On frappe à la porte; un enfant de dix ou douze ans vient ouvrir. Il fait entrer les voyageurs dans un joli petit salon, et les quitte en disant qu'il va chercher son maître; on s'attendoit à voir paroître un véné-

rable vieillard avec une longue barbe blanche: quelle fut la surprise d'Armofléde et de ses compagnons, en voyant entrer un beau jeune homme de la figure la plus noble et que sa pâleur et la profonde mélancolie répandue sur tous ses traits, rendoient plus intéressante encore! Ogier se nomma et lui présenta Armofléde sous le nom de Philène comme un de ses pages. Au nom d'Ogier le danois, l'inconnu s'avança vers lui, l'embrassa et parut charmé de recevoir un tel hôte. Après les premiers complimens, on se fit réciproquement quelques questions. Ogier dit qu'il alloit dans le duché de Clèves au secours de la duchesse assiégée par Gérold et les autres princes confédérés. A ces mots le jeune et beau solitaire se troubla et quelques larmes mouillèrent ses paupières, ce qui excita tellement la curiosité d'Ogier, qu'il le conjura de lui apprendre quel intérêt il prenoit à cet événement. Nulle raison, reprit le solitaire, ne m'oblige à cacher et mes malheurs et qui je suis, et si j'en faisois un mystère, je trouve-

rois doux de les confier à un héros aussi célèbre par sa loyauté et ses vertus que par ses exploits. Ainsi, Seigneur, je vous conterai ma triste histoire après le souper frugal que je vais vous offrir; ce récit vous apprendra la véritable cause de la conduite bizarre de Gérold, conduite dont Béatrix elle-même ignore encore le motif, et qui entraîna la guerre où vous allez prendre part. Comme le solitaire prononçoit ces mots, un vénérable ecclésiastique entra dans la chambre, le solitaire le présenta à Ogier en lui disant que ce vieillard l'avoit élevé: c'est le seul ami qui me reste, poursuivit-il; il me tient lieu de tout ce que j'ai perdu..... En parlant ainsi le solitaire eut l'air d'être vivement ému, et après un moment de silence reprenant la parole: Généreux Ogier, dit-il, vous paroissez attendri, cependant je ne suis point à plaindre; des souvenirs douloureux me troublent encore quelquefois, mais mon âme est calme et paisible; la religion et la tendresse paternelle de cet homme vertueux ont enfin

guéri les profondes blessures de mon coeur. Chaque mot que prononçoit le solitaire, augmentoit en sa faveur l'intérêt du bon Ogier et la vive curiosité d'Armofléde. On se mit à table. Le solitaire se plaça entre Ogier et Armofléde qui plus d'une fois fixa son attention par sa charmante figure, son air enfantin et naïf, et la manière pleine de sensibilité dont elle paroissoit l'écouter. Après le souper le solitaire conta l'histoire qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE IV. (8)

HISTOIRE DE MEINRAD.

Injustissimo amor, perchè si raro
Corrispondenti fai nostre desiri?
Onde perfido avvien che t'è si caro
Il discorde voler che in due cor si miri?

Orlando furioso — DE L'ARIOSTE.

Je m'appelle Meinrad; Bertold mon père de la maison des comtes d'Hohenzollern ..... me donna une excellente éducation, et fit tout pour moi à cet égard, en me choisissant pour instituteur Oswald, cet homme respectable que vous voyez ici, et qui partage aujourd'hui ma solitude. Je me liai dès mon enfance de la plus intime amitié avec Gérold comte de Bavière, ce même prince amant et persécuteur de la duchesse de Clèves. Il n'y avoit nulle conformité dans nos

caractères et dans nos principes; mais Gérold malgré ses erreurs et ses fautes, est né avec une âme sensible et généreuse, et je m'attachai passionnément à lui. Pendant toute notre première jeunesse, confident de ses foiblesses et de ses égaremens; je le fus enfin d'un sentiment que la raison approuvoit. Sa passion pour Béatrix étoit sincère et violente; il l'aimoit éperduement, et l'amour en remplissant toute son âme, parut perfectionner son caractère et changea totalement ses moeurs. Pendant qu'il étoit encore à la cour de cette princesse, j'étois pour la première fois dans un château que mon père venoit d'acheter; un jour que je me promenois aux environs, je passai près d'une petite maison isolée, dont l'élégante simplicité me frappa. Comme je la considérois, j'entendis tout à coup les sons d'une voix ravissante; je m'approchai doucement d'une salle basse dont les fenêtres et les rideaux étoient fermés. On chantoit dans cette salle; je distinguai parfaitement alors la voix d'une très jeune personne, qui s'accompagnoit

du théorbe; la légéreté, la beauté incomparable de sa voix et l'expression de son chant, me causèrent une émotion que je n'avois jamais ressentie..... Quand elle eut fini sa romance, je l'entendis soupirer, et après un moment de silence: Hélas! s'écria-t-elle, je ne chanterai plus dans quinze jours, je serai alors trop malheureuse!..... Et pourquoi, reprit une autre femme, avez vous donné votre consentement?..... O! je ne l'ai pas donné, répondit la première voix, mais il faut bien céder à l'autorité, à la violence; j'obéirai..... je mourrai..... et excepté toi, ma bonne Madeleine, personne ne plaindra la pauvre Maria. Ici elles cessèrent de parler, et je n'entendis plus que des soupirs et des sanglots. Dans ce moment on ouvrit une porte avec bruit, et je m'éloignai précipitamment, le coeur et l'esprit uniquement occupés de ce que je venois d'entendre. Je ne pus fermer l'oeil pendant toute la nuit, je ne pensai qu'à cette infortunée Maria. Je conjecturai que ses parens vouloient la forcer d'épouser un homme

qu'elle haïssoit, et qu'elle joignoit à ce malheur celui d'aimer un autre objet. Je pensai que l'autorité de mon père pourroit empêcher une violence si barbare, et je résolus de retourner à la petite maison, afin de prendre à ce sujet des éclaircissemens positifs. En effet, je m'y rendis au déclin du jour; je m'approchai sans bruit de la salle basse, dont les fenêtres et les rideaux étoient fermés comme la veille, et bientôt je reconnus le doux son de voix de Maria, qui s'entretenoit avec sa Madeleine; j'entendis que cette dernière lui disoit: C'est vrai, il est bien vieux et bien laid, et puis avec cela, il est méchant à ce qu'on dit; mais vous serez bien riche; cela console! ..... O! les richesses, interrompit Maria, c'est bon pour ma tante, mais moi je ne m'en soucie pas, tu le sais bien..... Ne pleurez donc pas comme ça, reprit Madeleine, votre tante va venir; songez comme elle vous a grondé hier!..... Si tu veux que je ne pleure pas, dit Maria, enseigne moi donc quelque moyen qui puisse me soustraire à

cette cruelle tyrannie! Comme elle prononçoit ces paroles, j'entr'ouvris le rideau en m'écriant: c'est moi qui vous en donnerai d'infaillibles..... A ces mots, Maria poussa un grand cri et fit un mouvement pour s'enfuir; Madeleine l'arrêta et Maria se retournant en face pour me regarder, elle me sourit ayant encore le visage plein de larmes, et elle resta debout sans parler et les yeux fixés sur moi. Imaginez quelle fut ma surprise, lorsque dans cette intéressante Maria, qui devoit dans quinze jours épouser un vieillard, je vis une enfant de treize ou quatorze ans; mais d'une beauté dont il me seroit impossible de vous donner une idée. L'innocence et l'ingénuité de la première enfance ajoutoient un charme inexprimable à l'éclat de sa brillante figure, et malgré son chagrin, la sérénité de son regard et la douceur de son sourire, donnoient une expression céleste à sa phisionomie; oui, si les anges daignoient revêtir une forme mortelle pour apparoître aux hommes, ce seroit sous les traits de Maria! J'étois si troublé, si étonné, si attendri,

que je ne pouvois parler. Maria après m'avoir examiné un moment, regarda Madeleine, qui étoit une petite fille de dix-sept ans, et ces deux jeunes personnes se mirent à rire de tout leur coeur. Ensuite Maria tourna encore les yeux sur moi; elle remarqua que loin de partager sa gaieté, je faisois de vains efforts pour retenir mes larmes. Alors elle prit un air sérieux et touché, et faisant quelques pas vers moi: Vous avez donc entendu tout ce que j'ai dit? me demanda-t-elle. Pardonnez moi, répondis-je, d'avoir surpris vos secrets, je n'en profiterai que pour vous servir. J'ose vous assurer que vous n'épouserez point l'homme que vous haïssez; mais dites moi, belle Maria, ne désirez vous pas en épouser un autre? je voudrois le savoir afin de vous être encore utile à cet égard. A ces mots, Maria me regarda avec étonnement sans rien dire, et je vis qu'elle ne répondoit pas à ma question parce qu'elle ne la comprenoit pas. Madeleine prenant la parole: Eh mon Dieu! dit-elle, comment voulez vous qu'elle ait déjà

songé à se marier, elle n'a que quatorze ans!..... En effet l'âge de Maria m'avoit bien fait imaginer que son coeur étoit libre; mais j'avois voulu en acquérir l'entière certitude..... Dans ce moment nous entendîmes du bruit; c'est ma tante, dit Maria, allez vous en, car si elle vous voit là, elle grondera peut-être. Afin d'obéir à Maria, je fis un mouvement pour me retirer; mais ayant la tête à la fenêtre, mes cheveux s'accrochèrent aux franges des rideaux; tandis que je faisois d'inutiles efforts pour m'en débarrasser, la tante de Maria entra dans la chambre. Maria rioit aux éclats de mon embarras et de ma ridicule figure entortillée dans les rideaux; mais sa tante en m'appercevant crut découvrir une intrigue, et s'avança avec emportement vers sa nièce; la pauvre Maria qui connoissoit sa violence naturelle, vint se réfugier dans l'embrasure de la fenêtre où j'étois, aussitôt je montai sur la fenêtre et je m'élançai dans la chambre; Gertrude (c'est le nom de la tante de Maria,) ne pouvant se saisir de sa nièce, que je

tenois dans mes bras, me dit un torrent d'injures et finit par me demander qui j'étois. Je suis Meinrad, répondis-je, fils de Bertold votre seigneur, qui ne souffrira pas que cette innocente enfant soit la victime de votre cruauté et de votre avarice. Le hasard m'a fait entendre son histoire, et je vous déclare qu'elle n'épousera pas ce vieillard que vous lui destinez. Cette courte explication calma totalement Gertrude; je vis que mon nom donnoit le plus grand poids à mes discours; elle se confondit en excuses; elle me dit, qu'elle n'avoit nullement l'intention de contraindre Maria, qu'elle aimoit uniquement; mais, seigneur, poursuivit-elle, cette enfant, quoique d'une famille honnête, n'a rien au monde; elle est orpheline, je l'ai recueillie; c'étoit tout ce que je pouvois faire, je n'ai point de fortune et ne puis lui assurer un sort. Un homme riche, et qui n'est point un vieillard comme le dit Maria, car il n'a pas cinquante ans, s'est présenté pour l'épouser; j'ai désiré pour elle que ce mariage put se faire; mais j'ignorois l'excès

de sa répugnance pour cet établissement, et si elle m'eut parlé avec franchise, je n'aurois pris aucun engagement, et je vais m'occuper des moyens de retirer ma parole et de rompre sans éclat. Ce discours ne me persuada pas que la dissimulation et les torts fussent du côté de Maria; mais j'eus l'air d'être satisfait de cette apologie. Maria sauta au cou de sa tante et me remercia avec la naïveté la plus touchante; ensuite elle fut embrasser Madeleine, comme pour recevoir son compliment de ce que son mariage étoit rompu. Je restai encore une demie heure, et en prenant congé de Gertrude, je lui demandai la permission de revenir la voir, et je sortis de cette maison avec un trouble et une agitation qui ne me permirent pas de m'abuser sur le sentiment que j'éprouvois. Je n'avois jamais aimé, et j'aimois éperduement un enfant; cette enfant n'avoit ni fortune, ni naissance; je n'étois que trop certain que mon père ne consentiroit jamais à une telle union: l'idée de profiter de la cupidité de Gertrude et d'a-

buser de l'innocence et de la situation de Maria me faisoit horreur; mais je sentois que ma destinée étoit pour jamais attachée à la sienne. Maria étoit si jeune que je ne pouvois songer à l'épouser avant une ou deux années, et je me flattai que le tems et l'amour sauroient m'inspirer et me donner les moyens ou de fléchir mon père ou de me soustraire sur ce point à son autorité. Le lendemain matin j'envoyai à Maria deux grandes corbeilles de fleurs et de fruits, et le soir je me rendis chez elle; aussitôt qu'elle m'apperçut elle accourut à moi, et me dit avec une joie enfantine, qu'elle étoit bien heureuse, que sa tante étoit bien bonne, car son mariage étoit tout à fait rompu: ensuite elle me remercia de mes fleurs et me montra qu'elle en étoit parée. Après une demie heure de conversation, Maria tout à coup me laissa avec sa tante, sortit en sautant et fut courir dans le jardin. J'engageai Gertrude à l'aller rejoindre, et nous la trouvâmes dans le parterre jouant avec Madeleine. Je me mis de la partie, elle

m'en sut très bon gré, et toute la soirée se passa en courses, en danses et en petits jeux. Pour plaire à Maria, je me conduisis ainsi dans toutes mes visites; quoique cette enfance et cette exessive gaieté ne fussent nullement dans mon caractère; souvent elle me récompensoit de ma complaisance en me chantant une romance; je ne pouvois me lasser d'entendre cette voix ravissante, la plus belle qui soit au monde; elle chantoit avec tant d'expression et de sentiment, qu'alors seulement elle ne me paroissoit plus un enfant; cependant quelquefois je fixois son attention en lui contant quelqu'histoire intéressante, et même dans ses jeux, malgré son enfantillage et sa vivacité, on démêloit toujours en elle, une âme remplie de bonté, d'élévation et de générosité et le plus heureux naturel. Plus je la voyois et plus je m'attachois passionnément à elle. Gertrude avoit facilement pénétré mes sentimens; mon amour flattoit trop son ambition, pour qu'elle ne mit pas tous ses soins à l'augmenter s'il étoit possible. Comme elle paroissoit

adorer Maria, j'avois beaucoup perdu de mes préventions contre elle, et bientôt elle gagna tout à fait ma confiance. Je lui déclarai ma passion pour sa nièce, et je lui dis, que j'étois irrévocablement décidé à l'épouser, si je pouvois me flatter qu'elle partageât mes sentimens, et j'avouai que j'avois beaucoup de craintes à cet égard. Je ne sais, poursuivis-je, si je suis destiné au bonheur d'être aimé de Maria; elle est trop jeune encore pour éprouver une passion semblable à celle qu'elle m'inspire; mais si son coeur devoit s'y livrer un jour, on pourroit déjà le connoître et je ne vois rien en elle qui l'annonce. Elle me témoigne de l'amitié, mais elle est si à son aise avec moi; elle a une si brillante gaieté, une si parfaite égalité d'humeur, que rien au monde ne ressemble moins à l'amour que l'espèce de sentiment qu'elle me témoigne. Je crois bien qu'elle m'épouseroit sans répugnance; mais vous devez concevoir que ce ne seroit pas assez pour son bonheur et pour le mien. Gertrude sourit de mes inquiétudes, s'en moqua avec

art et les affoiblit en me contant plusieurs traits de la sensibilité de Maria pour moi. Gertrude avoit de l'esprit et de l'adresse; j'étois jeune, sans expérience et j'aimois passionnément; il ne lui fut pas difficile de me persuader, la chose du monde que je désirois avec le plus d'ardeur. Elle interprétoit d'une manière si adroite et si flatteuse pour moi, les paroles les plus simples et les moindres actions de Maria, que je me livrois sans défiance à des illusions si chères. Six mois se passèrent de la sorte, au bout desquels mon père fit un voyage, et je fus obligé de quitter Maria pour quelque tems. Environ cinq semaines après mon départ, mon père me déclara qu'il avoit arrangé un mariage pour moi; je connoissois la personne qu'il me destinoit, elle étoit sans fortune, mais elle avoit une très grande naissance, et d'ailleurs elle étoit à tous égards si disgraciée de la nature, qu'avant même d'avoir connu Maria, je n'aurois pu me résoudre à former un tel lien. Je me jettai aux genoux de mon père, pour le conjurer de

ne pas me donner une femme qu'il étoit impossible d'aimer. Il me répéta que c'étoit la plus grande alliance que nous pussions espérer, et fut inflexible. Enfin il ajouta, que sa parole étoit donnée et que je l'épouserois dans six mois. Je me retirai désespéré, maudissant l'inconcevable et frivole vanité, qui faisoit préférer un nom donné par le hasard, à la beauté, aux talens, aux vertus, et qui sacrifioit le bonheur au plus stupide de tous les préjugés. J'aurois dû dans la situation critique où je me trouvois, consulter le sage Oswald, ce digne ami qui m'avoit élevé; il m'auroit donné d'utiles conseils qui m'eussent préservé des maux affreux, que me préparoit ma fatale imprudence. Je manquai de confiance en lui, j'en fus cruellement puni. Je venois de recevoir une lettre du comte de Bavière, qui d'après l'ordre de la duchesse de Clèves, voyageoit depuis quelques mois; il me mandoit qu'il viendroit passer avec moi les derniers mois de son exil; et en effet, il arriva au moment où nous retournions dans le château de mon

père. Gérold me parla de la duchesse avec enthousiasme, il l'adoroit et n'étoit occupé que d'elle: l'amour l'avoit rendu à la vertu et lui faisoit mépriser du fond de l'âme, les égaremens de sa première jeunesse. Je lui confiai mes peines, et je lui contai toute mon histoire: il me montra le plus vif intérêt, me dit, qu'il n'osoit me donner des conseils; mais que je pouvois disposer entièrement de lui. Nous arrivâmes dans le lieu qu'habitoit Maria; elle me reçut avec sensibilité, je la revis avec transport, je la trouvai grandie, embellie, et toujours aussi ingénue et aussi gaie. Je déclarai enfin mon amour, car jusques là, respectant son âge et son innocence, je n'en avois parlé qu'à sa tante; je lui fis part de la rigueur de mon père et de la résolution que j'avois prise de me soustraire à cette tyrannie, de fuir et de l'épouser en secret. Maria m'écouta avec sa sérénité ordinaire, sans surprise et sans émotion; mais elle me répondit avec une douceur enchanteresse, que je pris pour de l'amour; et Gertrude avec son adresse accoutumée,

ne manqua pas de me confirmer dans cette erreur. Je menai le comte de Bavière chez Gertrude; il vit Maria, et la trouva telle que l'amour le plus passionné l'avoit dépeinte. Gérold rempli de grace et de gaieté, se prêta sans effort à l'enfance de Maria; mais je remarquai qu'elle étoit extrêmement réservée avec lui, et qu'elle avoit même une timidité que je ne lui avois jamais vue. Il voulut l'entendre chanter, et je la vis rougir et trembler; Gertrude le lendemain me conta à ce sujet, que Maria lui avoit dit: *J'ai pensé que peut-être cet étranger diroit à Meinrad, que je ne chante pas bien.* En tout, ajouta Gertrude, les manières du prince ne lui plaisent pas, et elle a un peu d'éloignement pour lui; je crois, que sans se l'avouer elle a une sorte de jalousie de l'amitié que vous avez pour lui. Ces discours avidement écoutés m'aveuglèrent totalement sur tout ce qui auroit dû m'éclairer, si j'eusse été sans prévention. Cependant le tems s'écouloit, mon père s'occupoit déjà des préparatifs de mon mariage, il falloit prendre un parti.

Gérold m'offrit un asile dans ses états. Je l'acceptai et il fut décidé que sous six semaines je m'y rendrois avec Maria. Mais tout à coup malgré toutes les précautions que j'avois constamment prises, mon père découvrit mes assiduités chez Maria, il m'en parla; je pensai dans l'instant que si je ne détournois pas ses soupçons, il me feroit épier et qu'il me seroit impossible de fuir avec Maria. En conséquence je lui répondis que je n'y avois été que par curiosité, pour connoître ce qui pouvoit attirer le comte de Bavière aussi souvent dans cette maison. J'ajoutai que d'après ses engagemens avec la duchesse de Clèves, je ne pouvois croire qu'il eût des desseins sur cette jeune personne, mais que cependant mon amitié pour lui me faisoit voir avec peine cette liaison et que je tâchois de l'engager à la rompre. Ce discours persuada pleinement mon père, cependant j'appris qu'il faisoit observer mes démarches, alors mon embarras fut extrême. Le comte songeoit à retourner dans ses états par lesquels (en partant du lieu où nous étions)

étions,) il falloit passer pour aller chez Béatrix. L'année d'exil prescrite par cette princesse touchoit à sa fin et Gérold au comble de ses voeux devoit me quitter dans quelques jours. Après mille réflexions sur ma cruelle situation, j'imaginai de confier Maria à Gérold, et de la confier seule, car sa tante malade depuis quinze jours étoit hors d'état de l'accompagner. Je conjurai donc Gérold de se charger de Maria, de la conduire dans ses états et de l'y laisser en mains sures lorsqu'il se rendroit chez la Duchesse. Quand vous serez parti continuai-je, je dirai à mon père que vous avez enlevé Maria; on cessera de m'observer, et je pourrai sous peu de tems m'échapper et vous aller rejoindre, d'autant mieux que je serai seul et que la fuite alors est toujours facile. Gérold parut très étonné de cette résolution et je dois avouer, qu'il la combattit et me fit beaucoup d'objections raisonnables, mais comme je ne voyois que ce seul moyen qui put m'assurer la possession de Maria, je persistai et Gérold céda à

mes instances. Nous fimes part de ce projet à Maria qui n'y consentit qu'avec une peine extrême, elle pleura beaucoup. Je devois croire que le chagrin de ne pas partir avec moi faisoit couler ses larmes, aussi je fus sensiblement touché de sa douleur!..... Hélas! depuis deux mois je ne doutois plus de sa tendresse, elle étoit totalement changée, elle avoit perdu toute sa gaieté, et j'étois convaincu que ce changement venoit de l'inquiétude que lui causoit l'embarras cruel de notre situation. Il me paroissoit tout simple que chaque jour augmentat sa tristesse, puisque chaque jour écoulé nous rapprochait de celui que mon père avoit fixé pour mon mariage. Enfin Maria partit avec Gérold..... Mon père crut en effet que ce prince l'avoit enlevée; il ne montra aucun soupçon sur moi: je fis en secret tous les préparatifs de ma fuite, et je me décidai à partir le lendemain d'un jour où mon père devoit faire une chasse de sanglier, à laquelle il avoit invité toute la noblesse des environs. Ce jour arrivé je suivis mon père à cette

chasse, vous jugez que j'y portai une extrême distraction: elle duroit depuis six heures, lorsque mon père désirant la terminer voulut suivant sa coutume attaquer et tuer le sanglier. Il descendit de cheval et armé d'un pieu fut à sa rencontre, nous restâmes tous à quarante pas de lui; mon père manqua l'animal qui se jetta sur lui, aussitôt je vole au secours de mon père qui avoit déjà reçu plusieurs blessures; je me précipite sur l'animal, je suis griévement blessé moi-même, mais je lui porte un coup mortel; tous les chasseurs nous environnent, mon père tombe évanoui dans leurs bras, on forme une litière avec des branches d'arbres, et je le fis transporter ainsi au château: nous eumes promptement des secours, on examina ses blessures et l'on me déclara qu'elles étoient mortelles. Ce que cet arrêt me fit éprouver est inexprimable; je frémis en pensant qu'il favorisoit l'intérêt de mon amour et que j'éprouvois un sentiment que la mort de mon père pouvoit seule rendre heureux et légitime. Cette situation me parut

horrible; cependant plus j'examinois mon coeur plus je sentois que j'aurois donné ma vie pour sauver la sienne. J'étois moi-même très blessé, mais je ne voulus point me mettre au lit; je veillai, je soignai mon malheureux père pendant douze jours, il me donna sa bénédiction et il expira dans mes bras!..... Les veilles, la douleur, les blessures que j'avois reçues et qui s'étoient cruellement envenimées, me mirent dans un état qui fit tout craindre pour ma vie..... Aussitôt qu'Oswald eut appris la maladie de mon père, il quitta sa retraite et vint me rejoindre; il me trouva mourant et sans aucune connoissance; je fus ainsi plus de trois semaines; enfin je revins à la vie pour sentir de nouvelles douleurs. En reprenant ma connoissance, je pensai avec un vif chagrin, que Maria partie depuis près de deux mois, devoit être en proie aux plus cruelles inquiétudes. J'ouvris mon coeur à Oswald, et je le conjurai d'écrire de ma part au Comte de Bavière. Il y consentit, et très peu de jours après, je fus en état d'écrire

moi-même à Maria. Je commençois à me lever et ma santé se rétablissoit à vue d'oeil, lorsqu'un matin on m'annonce un courier de Gérold qui me remit une lettre..... O, généreux Ogier, votre âme a surement connu l'amour et l'amitié, jugez donc de ce que j'éprouvai en lisant cette fatale lettre écrite dans le délire du désespoir et des remords; et qui m'apprenoit que Gérold, ayant à la fois trahi et son ami et sa maîtresse, avoit dans un instant d'égarement abusé de l'innocence de l'infortunée Maria..... Il ajoutoit, que rendu à lui-même, il s'étoit retrouvé plus passionné que jamais pour Béatrix, mais que n'ayant plus, disoit-il, que le choix des crimes, il avoit cru devoir sa main à Maria; qu'il avoit écrit à la Duchesse pour lui rendre sa parole et pour rompre sans retour avec elle; qu'ensuite il avoit promis à Maria de l'épouser publiquement sous huit jonrs, et qu'en même tems, il lui avoit déclaré que son coeur n'étoit plus à lui: que Maria baignée de larmes ne lui répondit rien; mais peu de jours après, s'échappa de

son palais en lui laissant un billet qui ne contenoit que ces mots: *Maria ne veut point être un obstacle au bonheur de Gérold; on n'entendra jamais parler d'elle; en quittant Gérold, elle se consacre sans effort à l'éternel oubli qui convient à sa situation.* Gérold terminoit sa lettre en disant qu'il avoit fait inutilement chercher Maria, qu'il ignoroit absolument ce qu'elle étoit devenue. Ces affreux détails firent passer dans mon coeur avec l'amertume de la plus déchirante douleur, tous les transports insensés de la haine et du ressentiment. Gérold malgré l'excès de ses remords, ne me paroissoit que le plus inhumain des hommes; son plus grand crime à mes yeux, étoit d'adorer encore Béatrix, après avoir séduit Maria: l'image de Maria errante et désolée m'inspiroit un tel désir de vengeance, que je voulois partir sans délai, pour aller trouver Gérold et lui percer le coeur..... Mais à peine convalescent, l'horrible agitation de mon âme fit r'ouvrir mes blessures; une fièvre brûlante me força de me remettre au lit, et les passions mêmes qui me replon-

geoient dans cet état, me firent prendre soin de ma vie; je voulois la conserver pour me venger. Un nouvel événement vint changer toutes mes résolutions et produire en moi, ce que tous les conseils et les sages exhortations d'Oswald n'avoient pu faire. Un jour on entre dans ma chambre; on me dit qu'un inconnu qui étoit à cheval a rencontré mon écuyer dans l'avenue de mon château, lui a remis une lettre pour moi, et au même instant s'est éloigné précipitamment; je prends cette lettre avec émotion, mais grand Dieu, que devins-je en reconnoissant l'écriture de Maria! ..... Je l'ai conservée cette précieuse et touchante lettre..... La voici; lisez-la. En disant ces paroles Meinrad présente au chevalier danois ce papier, qui fut tant de fois baigné de larmes. Ogier y lit ce qui suit: «La coupable Maria osera-t-elle «écrire au vertueux Meinrad? ..... Oui, «je le dois. Oui, je connois son coeur; «je veux qu'en apprenant et mon égare«ment et ma fuite, il sache que j'ai «trouvé un asile honorable et sur.....

« Au bout de deux journées et de deux « nuits d'une marche pénible, j'ai été « admise dans une enceinte respectable, « où l'indulgente vertu accueille et reçoit « tous les infortunés, sans s'informer si « leurs malheurs sont une épreuve de la « providence ou le juste châtiment de « leurs fautes..... Après avoir satisfait « par ce détail votre bonté compatis- « sante, je dois vous dire encore que « c'est moi surtout qui suis criminelle, « que c'est mon coeur seul qui m'a per- « due..... L'amitié, la plus tendre re- « connoissance m'attachèrent à vous, et « j'ai cru long-tems que ces sentimens « étoient ce que vous appelliez de l'a- « mour. Hélas! je n'ai connu la manière « dont vous m'aimiez qu'en voyant Gé- « rold!..... Tout ce que vous éprouviez « pour moi, je l'ai senti pour lui. ..... « J'ai voulu mille fois vous avouer que je « l'adorois, ma tante m'en empêcha tou- « jours, en me disant que cet aveu feroit « le malheur éternel de votre vie, et vous « brouilleroit avec un ami qui vous étoit « si cher. Je gardai le silence; mais ma

« profonde tristesse et mes pleurs au-
« roient du vous éclairer..... Sans sa-
« voir hélas! ce que j'avois à craindre, je
« frémis, quand vous me proposâtes de
« partir seule avec Gérold; je m'y op-
« posai vainement..... Je n'ai pu dans
« ce funeste voyage cacher le sentiment
« qui me dominoit..... Gérold feignit
« long-tems de ne pas lire dans mon
« ame, mais je trouvois mille manières de
« lui prouver que je l'aimois..... Enfin
« c'est moi qui l'ai séduit..... Le
« lendemain du jour, où nous arrivâmes
« dans son palais, il me tint ce terrible
« discours. *Je vous dois ma main; elle*
« *est à vous; dans huit jours je vous con-*
« *duirai à l'autel. Mais ne vous flattez*
« *point, Maria, que le criminel Gérold*
« *puisse vous rendre heureuse. Avant de*
« *vous connoître, il adoroit la Duchesse*
« *de Clèves, et il l'aimera jusqu'à son*
« *dernier soupir. Je vous sacrifie mon*
« *bonheur, je vous consacre ma vie; mais*
« *ne me demandez point d'amour.....*
« Je ne répondis que par des pleurs, et
« je pris la fuite au milieu de la nuit.....

«Le ciel est juste; puisque je n'ai pu par-
«tager la tendresse de Meinrad, je devois
«trouver Gérold insensible! ..... J'ai
«perdu l'honneur, le repos et votre es-
«time; j'aime sans espérance, et je n'ai
«que quinze ans! ..... Combien long-
«tems je dois souffrir, si je puis sans
«mourir supporter tant de maux! ..... O,
«n'aggravez point l'horreur de ma des-
«tinée! ..... J'ai perdu tous mes droits
«près de vous, je le sais. ..... Cepen-
«dant, généreux Meinrad, j'ose encore
«vous adresser une prière. ..... Maria
«deshonorée, Maria indigne de votre
«amitié, mais Maria au comble de l'in-
«fortune, vous conjure à genoux d'ab-
«jurer tout désir de vengeance, tout
«ressentiment contre Gérold. ..... Son-
«gez que, malgré ma foiblesse et mon
«égarement, je ne suis point ingrate;
«le souvenir de vos bienfaits sera tou-
«jours présent à ma mémoire, et vos
«plus cruels mépris ne pourroient af-
«foiblir cette vive et pure affection que
«vous m'inspirez, la seule vertu qui me
«reste! ..... O Meinrad, que ne suis-

«je née votre soeur! ..... J'aurois un «ami, je pourrois épancher ma douleur «dans son sein. ..... Ah! si vous étiez «mon frère quelle tendre amitié nous «eut unis! ..... Combien vous auriez «toujours été satisfait de mon coeur!.... «Oui, une de mes plus grandes peines, «c'est de vous savoir malheureux; c'est «d'avoir la certitude (d'après mes pro- «pres sentimens) que vous le serez tou- «jours; car on ne guérit point de l'a- «mour. Hélas! je n'en suis que trop «certaine! ..... Cependant vous n'avez «rien à vous reprocher; votre conduite «fut dans tous les tems aussi pure «que votre âme, j'en bénis le ciel, «vous êtes bien moins à plaindre que «moi! ..... Adieu, ô vous, qui devez «maudire le jour où vous prîtes pitié «de mon sort! Vous, mon généreux «protecteur; puissent mon repentir et «mon malheur appaiser votre juste in- «dignation! ..... Mais quelques soient «vos sentimens, daignez croire que vous «serez toujours l'ami le plus cher de «l'infortunée Maria.»

Cette lettre qui me faisoit si bien connoître l'âme angélique de Maria, ne pouvoit que redoubler l'amertume de mes regrets et mon ressentiment contre Gérold; mais une prière de Maria étoit pour moi l'ordre le plus sacré..... De toutes les peines qui déchiroient mon coeur, une des plus insupportables étoit d'ignorer la retraite de Maria, et par conséquent de ne pouvoir lui répondre; ou pour mieux dire de ne pouvoir voler près d'elle! O, qu'il m'eut été doux de lui promettre de vaincre, ou du moins de taire à jamais un malheureux amour! De l'adopter pour ma soeur; de mériter et d'obtenir sa confiance, d'essuyer ses larmes et de consacrer ma vie entière à la consoler! ..... Comme elle me mandoit, qu'elle s'étoit réfugiée dans un lieu, qui n'étoit qu'à trois ou quatre jours de marche de la résidence de Gérold, je fis faire dans tous ces environs les perquisitions les plus exactes; mais elles furent inutiles; je supposai qu'elle s'étoit retirée dans un monastère, et je le crois encore; mais sans doute, un changement

de nom et quelques autres précautions, ôtent toute possibilité de découvrir son asile. Mon courage se soutint tant que je me flattai de retrouver Maria; mais quand j'eus perdu cet espoir, je tombai dans le découragement et la plus profonde tristesse. Uniquement occupé de Maria, je me persuadai, que son intention étoit de renoncer au monde sans retour, en se consacrant à Dieu. Alors je formai la résolution d'embrasser le même genre de vie; ce n'etoit point un sacrifice, et que pouvois-je regretter dans l'univers entier, quand Maria étoit perdue pour moi! Au moins, me disois-je, nous serons réunis par les sentimens, les occupations et les devoirs; ô Maria, je partagerai la pénitence austère à laquelle tu te condamnes; l'un et l'autre consumés par une passion insurmontable, nous gémirons dans le silence et dans l'obscurité; l'un et l'autre aux pieds des autels nous invoquerons l'être suprême; nous prierons, nous pleurerons ensemble..... Hélas! tu penseras moins à ton malheureux ami qu'à ton barbare

séducteur ..... et moi je ne penserai qu'à toi! ..... Mais un jour tu sauras, que Meinrad en te perdant a tout quitté; tu sauras qu'il n'étoit attaché qu'à toi, et tu diras, *il méritoit d'être aimé!*..... Je fis part de mon projet à Oswald, qui le combattit vainement. Cependant il obtint de moi, qu'avant de m'enfermer dans un monastère, je passerois un an dans une solitude. Il ajouta qu'il m'y suivroit, et que si au bout de ce tems je persistois dans ma résolution, il partageroit mon sort et se fixeroit à jamais dans le couvent que je choisirois. Je ne pouvois refuser ce délai à l'ami fidèle et généreux, qui s'associoit ainsi à ma triste destinée. Nous voyageames; ce lieu sauvage et retiré nous plut; j'y fis bâtir la chapelle et l'hermitage, et nous y sommes depuis cinq mois. La religion et les entretiens du sage Oswald ont insensiblement calmé la violence de la passion, qui me consumoit. Maria me sera toujours chère; mais son image intéressante toujours présente à mes yeux, ne porte plus dans mon coeur l'agitation et

le désespoir, son souvenir m'attendrit sans me troubler..... Enfin chaque jour m'affermit dans le dessein, de me consacrer entièrement à Dieu; l'amour seul me le fit former, mais c'est la religion qui m'y confirme, et qui saura me le faire accomplir.

CHAPITRE V.

LE VICE HUMILIÉ.

L'hipocrisie est un hommage, que le vice rend à la vertu.

Maximes de la ROCHEFOUCAULT.

Pendant tout le tems que Meinrad conta son histoire, Armofléde les yeux attachés sur lui, parut l'écouter avec tant d'intérêt et d'attendrissement, qu'elle causa plus d'une distraction à Meinrad, qui fut vivement touché de sa sensibilité. Lorsqu'on se mit à table, il fit placer à côté de lui ce joli petit page qui montroit un si bon coeur et tant d'ingénuité. Vers le milieu du souper, Ogier qui depuis deux heures se plaignoit d'un grand mal de tête, fut saisi tout à coup d'un violent frisson; on lui tâta le pouls, on

lui trouva beaucoup de fièvre, et on le conduisit sur le champ, dans la petite chambre qu'on lui avoit destinée. Il étoit si souffrant et si accablé, qu'il désira rester seul avec Sylvain et se coucher sur le champ. Meinrad emmenant Armofléde sortit avec elle; Oswald prit le chemin de sa cellule et fut se coucher, et Meinrad conduisit Armofléde dans sa chambre, en lui disant, que cette subite incommodité d'Ogier le dérangeoit un peu; parce qu'il avoit compté qu'il coucheroit avec ses deux pages dans le lit qu'on lui avoit préparé. (a) Je n'ai point d'autre lit vacant, continua Meinrad, mais je vous donnerai la moitié du mien, qui est encore moins petit que celui d'Oswald. A ces mots Armofléde sourit, et refusa cette offre, en assurant qu'elle dormiroit à merveille sur une chaise. Non, non, reprit Meinrad, je veux absolument que

(a) On sait que jadis et même encore dans le siècle dernier, on avoit de très grands lits, et qu'il étoit fort d'usage, de faire coucher deux ou trois et souvent quatre ou cinq personnes dans un seul lit.

vous couchiez avec moi, et je vous assure sans compliment, que cela ne me gênera point du tout. En parlant ainsi, Meinrad ferme la porte de sa cellule; ensuite il commence à se déshabiller et il invite Armofléde à en faire autant. En vérité, seigneur, dit Armofléde, je ne puis m'y résoudre..... et je vous assure que si Ogier n'eut pas été malade, je n'aurois point partagé son lit; j'aurois mille fois mieux aimé passer la nuit sur le plancher. Armofléde ne disoit pas ceci sans dessein, car elle combinoit déjà un projet de séduction. Meinrad avoit vingt-deux ans; il étoit beau, sensible; sa passion malheureuse et sa piété rendoient aux yeux d'Armofléde sa conquête plus piquante. Elle croyoit tout possible à ses charmes et à ses artifices. D'ailleurs l'impression du moment pouvoit tout sur elle; et dans le court espace d'une nuit, rendre infidèle un amant si passionné, et pervertir un saint, lui paroissoit un projet sublime, et le véritable chef-d'oeuvre de la coquetterie. Cependant Meinrad se deshabilloit toujours, et demanda à ce

petit page si timide et si respectueux quel âge il avoit. Armofléde qui pouvoit facilement sous son déguisement, se rajeunir de sept ou huit ans, répondit qu'elle avoit quinze ans. Hélas! ajouta-t-elle, c'est l'âge qu'avoit l'ingrate Maria, quand elle vous quitta. O! ne l'appellez point ingrate, reprit Meinrad; je fus aveugle, mais elle fut sincère autant que sensible; je ne dois me plaindre que de moi-même!..... Ah! seigneur, interrompit Armofléde, je ne concevrai jamais, que celle que vous aimiez ait pu vous abandonner pour un autre; et pour un vil séducteur! Comment se peut-il que vous ne lui ayez pas fait adorer la vertu?..... Ah! s'écria Meinrad, avec un coeur si tendre et tant d'innocence, la vertu même peut s'égarer; Maria en est la preuve. Croyez, Philène, qu'il n'existe pas sur la terre une âme plus pure que celle de Maria!..... En disant ces paroles, Meinrad se mit au lit et appellant Armofléde, j'exige positivement, lui dit-il, que vous veniez vous coucher. Je ne souffrirai point que vous passiez la nuit

sur une chaise. Allons, finissons tous ces complimens, deshabillez vous et venez. Armofléde résiste encore en balbutiant d'un air confus, quelques mots que Meinrad n'entendit pas. Meinrad impatienté insiste d'un ton impératif; l'hipocrite Armofléde paroit obéir par respect et par crainte, elle se met à genoux, fait une longue prière avec l'air et le maintien de la plus grande ferveur: ensuite se deshabille en soupirant et se couche enfin à côté de Meinrad, en se mettant avec affectation, le plus loin de lui qu'il est possible et absolument sur le bord du lit. Meinrad ne s'endormit que fort tard; Armofléde l'entendit soupirer doucement; mais enfin le sommeil paisible d'une conscience pure, vint suspendre ses peines. Cependant l'image de l'infortunée Maria toujours trop présente à son souvenir, le poursuivoit jusques dans ses songes. Il prononça deux fois d'une voix plaintive ce nom chéri. Armofléde sourit, en pensant que le pieux Meinrad n'étoit pas aussi bien guéri de l'amour, qu'il le prétendoit.

Au point du jour, Meinrad se sentant un poids assez pesant sur la poitrine se réveilla; il connut alors que c'étoit le petit page, dont la respiration annonçoit le plus profond sommeil, qui en dormant, avoit passé son bras autour de son cou et posé sa tête sur son sein. Respectant le sommeil de cet aimable enfant, Meinrad ne voulut pas le déranger et essaya de se rendormir dans cette situation; mais ne pouvant en venir à bout, il ouvrit les yeux et ses regards tombèrent d'abord sur un joli bras nu et une main charmante exactement semblable à celle de Maria; Meinrad tressaillit et jettant les yeux sur Armofléde, qu'on se représente sa surprise, lorsqu'une chemise entr'ouverte, lui fit découvrir la plus belle gorge du monde!..... Confondu, troublé peut-être, son premier mouvement ne fut pas de s'arracher des bras d'Armofléde, l'étonnement sans doute, le rendoit immobile; mais enfin le vertueux et pénitent Meinrad, considéroit fixement cet objet séducteur; en se rappellant sa résistance pour se mettre au lit, il se rappelloit aussi

sa dévotion, sa naïveté et surtout sa sensibilité, enfin, son extrême jeunesse; la parfaite innocence qu'il lui supposoit, (car il ne doutoit pas qu'Ogier n'ignorat son séxe,) tout disposoit son âme à l'attendrissement le plus dangereux. La piété est si confiante et si crédule!..... et comment un saint oseroit-il former des jugemens téméraires? Meinrad devoit donc penser que cette jeune beauté étoit aussi ingénue, aussi pure, qu'elle lui paroissoit charmante. Au milieu de ces idées, Meinrad apperçut sur le sein d'Armofléde, une chaîne d'or très légère, au bout de laquelle étoit attaché un petit médaillon. Il regarde avec curiosité et il voit que ce médaillon contient des cheveux, avec ces deux mots tracés en lettres d'or sur la tresse de cheveux: AMOUR ET VOLUPTÉ..... Armofléde, profondément artificieuse, avoit un grand inconvénient pour une personne de son caractère; elle étoit distraite et étourdie au suprême degré, et en préparant la scène qu'on vient de lire, et un roman sublime qu'elle devoit conter à son réveil, elle avoit

totalement oublié ce médaillon, dont la chaîne à la vérité étoit rivée à son cou, de sorte qu'elle ne l'ôtoit jamais; cependant, on croit bien, que si elle y eut pensé, elle n'eut pas manqué de briser cette petite chaîne d'or en se mettant au lit, et de soustraire l'indiscret médaillon; mais la chaîne étoit si fine et si légère, qu'elle s'étoit cachée dans les plis de sa chemise, de manière qu'en s'établissant sur le sein de Meinrad, elle ne l'avoit pas apperçue. Heureusement Meinrad la découvrit. Les deux mots qu'il venoit de lire, ne laissoient aucun doute sur le caractère et sur les moeurs de celle qui avoit choisi une telle devise. L'indignation et le plus froid mépris, rendirent aussitôt Meinrad à lui-même; il se débarrasse des bras d'Armofléde, jette un manteau sur ses épaules et se précipite hors du lit. Armofléde ignorant la découverte du médaillon, paroît se réveiller, elle joue tout à la fois, la surprise, l'effroi, la pudeur; elle pleure et tombe aux pieds de Meinrad: elle alloit débiter son roman, mais Meinrad la repoussant avec dédain. Cessez,

lui dit-il, de prolonger une imposture inutile; je vous connois, c'est vous dire que vous avez perdu tout le charme qui pouvoit vous rendre dangereuse. Si votre coeur n'est pas corrompu sans retour, hâtez vous de sortir de cette profonde abjection où le vice vous a plongée; l'orgueil insensé qui vous égare, doit servir à vous en retirer: car vos succès passagers, ne sont l'ouvrage que du mensonge et de l'erreur; songez que vous ne pouriez séduire l'homme le plus dépravé, s'il vous voyoit sans illusion, et telle que vous êtes; songez enfin, qu'en persévérant dans cet honteux déréglement, après avoir été l'opprobre de votre sexe, vous deviendrez dans peu d'années, l'horreur et le rebut du nôtre.

CHAPITRE VI.

FUNESTE ERREUR.

J'ai tout fait, tout osé pour t'aimer pour te plaire,
J'ai trahi mon pays, et mon père, et mon roi,
Cependant, vois le prix, ingrat, que j'en reçoi!

Ariane de THOMAS CORNEILLE.

Le pieux Meinrad ne convertit pas Armofléde; mais il lui causa la plus cruelle humiliation qu'elle eut jamais éprouvé; la vertu de Meinrad donnoit un air de prophétie à son discours, qui troubla et intimida l'effrontée Armofléde; elle perdit un moment toute son audace et pour la première fois de sa vie, un sentiment qui ressembloit à la pudeur, la força de baisser les yeux et la fit rougir. Elle se hâta de sortir de cette chambre où la vérité sévère venoit de lui donner une si terrible leçon; elle trouva

Ogier réveillé et sans fièvre; elle le pressa de partir sans délai. Ils prirent congé de Meinrad et se remirent en route. Laissons les continuer leur voyage et retournons aux chevaliers du cygne. Olivier, comme nous l'avons vu, avoit beaucoup d'humeur en quittant la chaumière d'Ogier; mais la douceur et la tendresse d'Isambard avoient enfin dissipé ce nuage, et voyant le désir extrême qu'éprouvoit Isambard, d'entendre la fin de son histoire, il en reprit ainsi la suite.

Isambard, ô mon frère!..... quelle preuve d'amitié je vais te donner aujourd'hui, en continuant ce déchirant récit! ..... Me voici arrivé à l'époque fatale, depuis laquelle ma vie n'est plus qu'une longue et pénible agonie!..... Tu connois mon supplice; mais tu me plaindras davantage encore, en connoissant le crime qui le cause!.....

Tu as vu sous quels affreux auspices je reçus la main de Célanire; hélas! tous les événemens qui suivirent ne s'accordèrent que trop avec ces sinistres présages!..... Cette union dont je m'étois

formé une si ravissante idée, fut pour moi la source intarissable des peines les plus cruelles. Célanire sensible et passionnée, ne put me rendre heureux; je voulois avant tout son bonheur, et je la voyois dévorée de remords, qu'elle s'efforçoit vainement de me cacher. Une caresse de son père suffisoit pour en redoubler l'amertume avec une violence qui souvent altéroit sa raison. Naturellement superstitieuse, tout étoit devenu pour elle sujet de craintes et de terreurs. Son extrême délicatesse et son imagination troublée, lui exagéroient tellement sa faute et sa foiblesse, qu'elle ne pensoit pas qu'il existât une personne plus coupable qu'elle; si dans la conversation on parloit de vertu, de piété filiale, d'amour pour la patrie, de fidélité à sa parole; elle rougissoit, pâlissoit, et croyoit entendre sa propre condamnation. Les éloges donnés à son caractère lui causoient encore plus de peine. Je me rappelle qu'Angilbert ayant fait des vers pour Amalberge, dans lesquels pour louer sa conduite et sa vertu, il la comparoit à Célanire,

cette dernière ne put les entendre lire, sans répandre des larmes. Jamais avec moi une plainte réflechie ne sortit de sa bouche, et c'étoit pour nous deux un tourment de plus; la douce confiance étoit bannie de nos entretiens; je lui cachois à quel excès elle me rendoit malheureux; elle vouloit me dérober ses peines; mais incapable de feindre, elle se trahissoit sans cesse par des mots échappés malgré elle, et des réponses naïves faites de premier mouvement qui me perçoient le coeur..... Jamais son malheureux époux ne la pressa dans ses bras sans la voir craintive et tremblante; jamais elle ne s'endormit sur son sein sans être agitée de songes effrayans..... Souvent dans l'obscurité de la nuit, je sentis ses pleurs mouiller mon visage!..... J'osai une seule fois m'écrier: O! si tu sais aimer, de quoi peux tu gémir en ce moment? De n'être plus digne de toi, répondit elle, et c'est ainsi que l'amour même loin d'adoucir ses regrets les aigrissoit encore. Cependant on n'avoit pas le moindre soupçon de notre union se-

crète; toute la cour me croyoit l'époux d'Armofléde, et cette dernière confirmoit tout le monde dans cette erreur par ses discours et sa conduite. Elle ne trouvoit rien de pénible dans un rôle qui flattoit sa vanité; c'étoit pour elle un triomphe aussi doux que flatteur, que l'on crut universellement qu'elle eut été préférée à la princesse Emma qu'elle haissoit; l'emporter sur la fille de Charlemagne, fixer les voeux d'un homme que l'Empereur honoroit d'une faveur particulière, étoient à ses yeux des titres de gloire préférables à tout le bonheur que l'amour même peut procurer. Elle attiroit l'attention publique; les sacrifices éclatans dont on la croyoit l'objet lui donnoient une grande célébrité; c'en étoit assez sinon, pour satisfaire son orgueil insatiable, du moins pour la consoler de la passion réelle qu'elle me connoissoit. D'ailleurs, l'admiration sincère que m'inspiroit sa fausse générosité, étoit encore une jouissance pour elle; enfin ne sachant notre secret qu'à moitié, ne connoissant que notre amour, et ignorant absolument notre

union, elle avoit beaucoup d'espérances pour l'avenir. Malgré son esprit et sa finesse, il étoit impossible qu'elle put pénétrer le mystère que nous voulions lui cacher; elle nous voyoit si tristes et si malheureux l'un et l'autre, que toutes ses observations la confirmoient dans l'idée que nous avions renoncé nous-mêmes à tout espoir. Plusieurs mois se passèrent ainsi, au bout desquels Vitikind annonça à sa fille qu'Albion mourant des suites de ses blessures, alloit arriver pour consulter les médecins de France sur son état; Vitikind ajouta, qu'Albion n'avoit nulle espérance de guérir et qu'il venoit surtout afin de mourir auprès de son ami. En effet Albion arriva peu de jours après sa lettre; les médecins consultés jugèrent son état mortel, et sans aucune ressource. Le lendemain du jour où cet arrêt fut prononcé, je vis Vitikind et me trouvant seul avec lui, il me parla du malheureux Albion; O mon cher Olivier, ajouta-t-il, vous seul auriez pu me consoler d'une telle perte; mais si j'en crois le bruit public, il n'est plus en

votre pouvoir de rendre un fils à Vitikind..... Il prononça ces mots avec un air de doute et un ton d'interrogation qui demandoient une réponse; mais le mélange confus de mille sentimens contraires, le saisissement, la reconnoissance, la confusion, le remord me ravissoient entièrement la faculté de répondre; les yeux remplis de larmes, je bégayai d'une voix tremblante quelques mots entrecoupés. Vitikind prit mon trouble pour l'aveu de mon mariage secret avec Armofléde; Je vous entends, me dit-il, mon malheur est accompli! En prononçant ces paroles, il leva les yeux au ciel en soupirant et me quitta. Ton coeur généreux, mon cher Isambard, peut concevoir tout ce que cette amitié si touchante de Vitikind, dut faire éprouver au séducteur de Célanire! O! combien j'étois vil à mes propres yeux, durant cet entretien qui m'assuroit cependant du bonheur de ma vie! Mais comment goûter le bonheur quand on a perdu sa propre estime! Comment jouir du plus grand des bienfaits lorsqu'on

s'en reconnoit indigne ? L'infortunée Célanire ne fut que trop pénétrée de ces cruelles réflexions; Hélas! s'écria-t-elle, dans l'amertume de ses regrets, la providence et la tendresse paternelle me réservoient une félicité qui n'auroit dû être que le prix de la vertu!..... O! que deviendrai-je, quand le meilleur des pères me présentant l'amant pour lequel je l'ai trahi, me dira: afin de récompenser ta piété filiale, je te donne Olivier pour époux!..... De tels discours me déchiroient le coeur; en vain je répétois à Célanire, que j'étois seul coupable; Ah! répondoit-elle, si je pouvois me faire une semblable illusion en serois-je moins à plaindre!

Cependant Armofléde voyoit avec une extrême inquiétude Albion sur le bord de la tombe, certaine qu'après sa mort j'épouserois Célanire du consentement de Vitikind et de l'Empereur. Elle prévoyoit avec un dépit mortel, le triomphe d'Emma en découvrant que son ennemie n'avoit jamais été sa rivale; Armofléde ne pouvoit se résoudre à perdre

sa célébrité et le fruit de ses artifices; la mort d'Albion non-seulement alloit désabuser d'une erreur qui flattoit sa vanité, mais en même tems, elle renversoit tous les projets formés par son ambition. D'ailleurs s'étant persuadée (malgré le déréglement de sa vie) qu'elle avoit une grande passion pour moi, elle croyoit tout permis à tant de sentimens réunis, et se disposa à tout oser et tout risquer pour l'intérêt de sa réputation, de sa fortune et de son amour. Un hasard funeste ne seconda que trop ses sinistres complots! Un jour que Célanire partant pour sa maison de campagne, avoit refusé de m'y recevoir la nuit même, quoique son père n'y dût pas aller, Armofléde me fit demander un entretien particulier, je me rendis chez elle. Là, après un long préambule elle me tint cet affreux discours. Célanire vous trompe, elle est infidèle et vous trahit pour un nouvel amant. J'ai la preuve certaine de sa perfidie. Elle a donné un rendez-vous cette nuit même à celui qu'elle vous préfère. Je vous offre de vous

conduire ce soir dans sa maison. J'ai une clef de son jardin, je vous ferai entrer, et vous verrez de vos propres yeux la vérité du fait incroyable, que mon amitié vous dénonce; mais j'exige votre parole d'honneur, que quelque chose que vous puissiez voir, vous ne ferez nul éclat; le mépris doit vous préserver de la colère; ainsi il faut que vous me fassiez le serment, de vous retirer sans bruit avec moi, quand vous aurez eu la preuve de la trahison de Célanire. L'exécrable Armofléde auroit pu parler beaucoup plus long-tems sans être interrompue. Pénétré de la plus violente indignation contre elle et pétrifié d'étonnement, je ne trouvois nulle expression qui put rendre l'horreur qu'elle m'inspiroit; son discours n'avoit pas élevé dans mon esprit le plus léger soupçon contre l'angélique créature, qu'elle osoit noircir avec tant d'audace; ma première idée fut de lui répondre, que son atroce calomnie faisoit si peu d'impression sur moi, que je me contenterois d'en instruire Célanire par un billet, et que je

n'irois point chez elle..... O que ne suivis-je ce premier mouvement!..... Mais poussé par les furies, entraîné par ma noire destinée, je rejettai ce dessein; je ne voulus pas laisser à la perfide Armofléde le droit affreux, de soutenir par la suite son horrible calomnie; je voulus la confondre, et je consentis à me laisser conduire par elle chez Célanire; car ne voulant pas lui dire que j'avois une clef du jardin de Vitikind, il falloit bien me résoudre à m'y rendre avec elle. Je ne lui cachai pas le profond mépris que m'inspiroit son infame dénonciation: elle en parut peu surprise et répondit qu'elle s'étoit attendue à me trouver toute l'incrédulité que je lui montrois; mes sentimens pour vous, ajouta-t-elle, me font braver jusqu'à votre injustice; mais je vous le répéte, je ne consens à vous introduire ce soir dans la maison de Célanire, que sous la condition expresse, qu'aussitôt que vous serez éclairé sur sa conduite, vous sortirez sans chercher à vous venger, sans attaquer votre rival, et sans faire de

scène, et j'exige à cet égard votre parole d'honneur. Je vous la donne, répondis-je, et je vous promêts de plus, que désormais vous serez le seul objet, non de ma colère, vous n'êtes même pas digne de l'exciter, mais de mon mépris le plus profond et le mieux fondé. Nous nous quittâmes ainsi, et trois heures après, lorsque la nuit fut tout à fait tombée, nous partîmes ensemble. Durant ce funeste voyage je ne proférai pas une seule parole; elle essaya plusieurs fois de me parler, mais je ne daignai pas lui répondre. Pendant toute la route je conservai la même disposition d'esprit, la même certitude de la parfaite innocence de Célanire. Seulement je cherchois à deviner par quelle espèce de fourberie, Armosléde prétendoit m'abuser. J'en imaginai plusieurs, entr'autres je supposai qu'elle me feroit peut-être voir une femme déguisée en homme, artifice si grossier, et dont même au premier coup d'oeil il est impossible d'être la dupe; ou peut-être je verrois véritablement un homme introduit secrétement

par elle dans la maison et qui en ma présence sortiroit du pavillon de Célanire. Je tâchois par ces réflexions de me préparer d'avance à la conduite, que je devois tenir pour démasquer entièrement Armofléde, sans faire un éclat dangereux. Quand nous fûmes près de la maison, je ne sais quelle terreur me saisit tout à coup, je frissonnai, je me troublai, et je me rappellai avec un affreux serrement de coeur, que Célanire n'avoit pas voulu me recevoir cette nuit même!..... Cependant après avoir cotoyé le mur du jardin, Armofléde s'arrête devant la porte fatale et se tournant vers moi; Enfin, dit-elle, vous allez voir si c'est moi qui vous trompe, dans quelques minutes je ne serai que trop vengée de vos cruels dédains; mais alors je ne saurai que vous plaindre et vous rendrez justice au coeur d'Armofléde. Le ton assuré dont elle prononça ces paroles me glaça; le froid mépris qu'elle m'avoit inspiré jusqu'à ce moment se changea subitement en fureur..... Armofléde troublant ma sécurité m'étoit mille

fois plus odieuse, que lorsque je n'avois vu dans ses discours que les plus absurdes calomnies..... O! la plus présomptueuse de toutes les créatures, m'écriai-je, pensez vous que si Célanire étoit coupable vous pussiez me consoler! Non, non perdez cette illusion d'un orgueil insensé, vous ne seriez alors pour moi qu'un objet d'horreur; vous ne pouvez m'inspirer désormais que le mépris ou la haine. Elle ne répondit rien, mais elle ouvrit brusquement la porte, ce bruit me fit tressaillir..... Avant d'entrer je me recueillis un moment, je voulus rappeler ma raison égarée; vains efforts!..... Déjà l'enfer étoit dans mon coeur! Armofléde passa devant moi, je la suivis!..... La nuit..... cette nuit effroyable! étoit assez claire..... Je passai derrière un banc entouré de fleurs, sur lequel je m'étois assis mille fois avec Célanire et à cette même heure de la nuit! l'odeur du jasmin et des roses retraça à mon souvenir ces entretiens si chers et la présence de Célanire; je me représentai si parfaitement sa figure cé-

leste, que je sentis en un instant mes funestes craintes se dissiper, et mes noirs pressentimens s'évanouir; je m'enivrois du parfum de ces fleurs, je croyois respirer la douce haleine de Célanire!..... Hélas! c'est la dernière sensation agréable que j'aie éprouvé!..... Guidé par la détestable Armofléde, j'approche du pavillon et je frissonne en découvrant que la salle basse est éclairée; il étoit minuit!..... J'avance..... Je me cache derrière des arbustes à quarante pas de la salle dont les deux portes vitrées étoient ouvertes..... Maintenant, me dit tout bas Armofléde, souvenez vous de vos promesses et regardez..... A ces mots j'écarte en frémissant les branches qui me déroboient la vue du pavillon..... O mon ami, représente toi s'il est possible l'horreur, le désespoir dont je fus saisi, en voyant distinctement un jeune homme d'une très grande taille assis à côté de Célanire éplorée, et tenant ses deux mains dans les siennes!..... O! perfide, m'écriai-je..... En disant ces paroles, je veux m'élancer vers le pavillon,

Armofléde me retient..... Célanire épouvantée qui avoit reconnu ma voix, fait évader le jeune homme par un cabinet voisin..... et pour elle au lieu de fuir, elle entre dans le jardin. Cependant je m'échappe impétueusement des mains d'Armofléde; j'avois mis l'épée à la main; entraîné par la fureur je n'entendois, ni ne voyois, un nuage affreux couvroit mes yeux, je courois du côté du pavillon..... Célanire vient à ma rencontre; je me précipite vers elle..... ce bras forcené lui plonge une épée dans le sein..... Elle jette un cri lamentable!..... Je la vois étendue à mes pieds ..... J'appuye sur la terre le fer teint de son sang, je crois en poser la pointe sur mon coeur, et pensant me frapper d'un coup mortel, je tombe évanoui à côté de l'infortunée victime de ma rage.....

En achevant ces mots le malheureux Olivier, pâle et tremblant, l'oeil fixe et le front inondé d'une sueur glaçée, cacha son visage sur la poitrine de son ami!..... Isambard le pressoit dans

ses bras et fondoit en larmes.....
Olivier n'étoit pas en état de continuer ce tragique récit; mais il le reprit le lendemain, comme on le verra dans le prochain chapitre.

CHAPITRE VII.

LES OFFRANDES.

O vous, à ma douleur objet terrible et tendre !
Mort de Pompée DE PIERRE CORNEILLE.

O mémory! thou soul of joy and pain!
Thou actor of our passion's o'er again!
Why dost thou aggravate the wreth's woe?
Why add continuous smart to ev'ry blow?

SAVAGE.

Je fus comme tu le sais transporté chez moi, et je ne repris ma connoissance que le troisième jour. Alors j'arrachai l'appareil qu'on avoit mis sur ma blessure, mais voyant qu'on se disposoit à user de violence pour m'empêcher d'attenter à mes jours, et que l'on vouloit me lier les mains, je feignis de me calmer; j'attribuai ma fureur au délire causé par la fiévre, je rassurai entièrement

ceux qui me gardoient, bien décidé à profiter du premier moment où je ne serois pas observé, pour m'ôter une vie détestée et souillée par le plus horrible forfait. Cependant je ne connoissois pas encore toute l'étendue de mon crime, je croyois toujours Célanire infidèle. Le soir de ce même jour un inconnu demande à me parler en secret, disant qu'il a des choses de la plus grande importance à me remettre. Zemni qui m'avoit veillé trois nuits étoit couché dans ce moment; mes domestiques refusent de faire entrer l'inconnu dans ma chambre; il insiste d'une manière si pressante, qu'on vient me consulter. Dans l'instant même j'eus l'idée, que cet homme étoit peut-être chargé de quelque message de la part de l'infortunée Célanire; car on m'avoit dit qu'elle existoit encore..... J'ordonne qu'on introduise cet inconnu et qu'on me laisse seul avec lui. On obéit, il entre. Il étoit vêtu de deuil, il tenoit une cassette et une lettre. Il s'avança lentement et s'arrêta au pied de mon lit. En jettant les yeux sur lui, un

souvenir confus me rappella sa figure, et tout à coup le reconnoissant, infame suborneur! m'écriai-je..... et je voulus me précipiter sur lui; mais l'excès de ma foiblesse me fit retomber sur mon lit..... Il avoit jusques là gardé le silence, en me considérant d'un air sombre et sinistre; enfin prenant la parole et me parlant en saxon: Barbare! me dit-il, je suis vengé ainsi qu'elle, car dans cette lettre que je t'apporte, elle t'ordonne de vivre!..... Maintenant connois toute l'horreur de ton crime; je suis son frère, et elle vient d'expirer! ..... A ces paroles foudroyantes je sentis tout mon sang se glacer dans mes veines..... Mes yeux se couvrirent d'un voile épais, je me crus environné des ombres du trépas, et je m'abandonnai tout entier à cet espoir. N'ayant plus l'usage de la parole, je pensois toujours, je jouissois de ma défaillance et de l'abandon total de mes forces et de mes facultés; occupé de l'idée consolante que j'allois être délivré d'une existence abhorrée, je savourois la mort,

et dans l'instant qui précéda celui où je perdis tout-à-fait la connoissance, ce coeur déchiré eut encore une palpitation de joie, je crus rendre le dernier soupir!..... Ce fut ainsi que je tombai dans une profonde léthargie, qui dura plusieurs jours. Des soins inhumains me rappellèrent à la vie. Zemni avoit ignoré mon mariage, et ne pouvoit savoir mon crime, mais il connoissoit mes sentimens. Ayant trouvé sur mon lit la lettre de la plus vertueuse et de la plus infortunée de toutes les femmes, il avoit reconnu son écriture..... En reprenant ma connoissance, je me vis seul avec lui; il étoit à genoux au chevet de mon lit, le visage inondé de pleurs et tenant la lettre..... Vous ne pouvez, me dit-il, renoncer à la vie, avant de connoître ses dernières volontés; vous n'avez point ouvert cette lettre, vous devez la lire. ..... En achevant ces mots, Zemni me la donna..... Depuis l'instant où je l'ai lue, elle a toujours été fixée sur mon coeur; je ne puis que pour vous seul l'en détacher un instant, la voici.....

En disant ces paroles, Olivier tira de son sein la lettre de Célanire mourante; Isambard la lut, en la baignant de ses larmes; elle étoit conçue en ces termes:

DERNIÈRE LETTRE DE CÉLANIRE.

« Je n'existois que pour vous !.....
« et je veux vous consacrer mes derniers
« momens!..... Hélas!..... aurois-je
« pu prévoir que sur le bord de la
« tombe, je serois forcée de me justi-
« fier à vos yeux!..... Qu'il seroit né-
« cessaire de vous prouver, que Célanire
« n'aima jamais que vous !..... O! quelle
« punition de ma foiblesse! Olivier a
« pu me croire un instant, vile, parjure,
« infidèle!..... Il m'a vue sacrifier à
« l'amour mon devoir et la vertu, et il
« a pensé que la coupable fille de Viti-
« kind, pouvoit être une épouse crimi-
« nelle!..... Ah! combien cette pensée
« accablante aggrave l'horreur de mon
« repentir!..... Mais il est juste que
« l'amour cause de mes égaremens, le
« soit enfin de mes remords!..... Non
« cruel, non, je ne t'ai point donné le
« droit affreux de me mépriser.....

« As tu donc oublié, que même dans « tes bras je regrettois la vertu?..... « Je la regrettois et je croyois avoir « conservé ton estime!..... As tu donc « oublié cet inconcevable sentiment, qui « m'attachoit à toi? Est-il un nom qui « puisse l'exprimer? L'amour le plus « passionné n'en formoit qu'une partie; « l'indéfinissable sympathie, la pure et « sainte amitié, l'admiration portée jus- « qu'à l'enthousiasme; voilà tous les liens « qui m'enchaînoient! Eh! qu'avois-je « besoin pour ne m'occuper que de toi, « pour ne voir que toi dans l'univers, « que mon amour fut consacré par un « serment solemnel!..... Je t'aimois « comme on aime la vie; c'étoit en moi « un sentiment si naturel, si profond, « que rien ne pouvoit l'arracher de mon « coeur; qu'il devoit survivre à tous les « autres, et me dominer encore dans les « bras mêmes de la mort!..... N'avons « nous pas souvent pensé que si le ciel « nous eut donné le même sexe, l'ar- « dente amitié qui nous auroit unis, « nous eut préservé d'une grande passion?

« ..... J'étois formée pour t'aimer,
« pour n'aimer passionnément que toi!
« ..... Et cependant tu as pu penser
« un moment, tu as pu te dire: *Célanire*
« *me trahit!*..... Répondras tu que les
« apparences ont dû t'abuser?..... Eh
« quoi!..... tu as jugé ton amie, ton
« amante, ton épouse sur des appa-
« rences!..... O! ne devois tu pas les
« croire trompeuses, puisqu'elles dépo-
« soient contre moi? Étoit-il donc plus
« difficile de pénétrer, de deviner la vé-
« rité, que de me croire un monstre?
« Si la raison t'abandonna dans ce mo-
« ment affreux, l'amour seul ne suffisoit-
« il pas pour t'éclairer?..... Tu le sais,
« j'ai placé mon orgueil et ma gloire
« dans ta seule opinion..... Et si dans
« ce délire d'une aveugle fureur, l'un ou
« l'autre eut péri sous le fer meurtrier?
« ..... Idée terrible, mille fois plus
« cruelle que la mort!..... O crime de
« l'amour, en effet alors irréparable!....
« Tu mourois en me méprisant, ou j'em-
« portois ma justification dans la tombe!
« ..... Mais le tems m'est trop cher

« pour

« pour le consumer en plaintes super-
« flues!..... Cet inconnu, ce malheu-
« reux objet d'une fatale erreur, est
« DIAULAS, (9) est mon frère! Vous sa-
« vez que Vitikind eut un fils qu'il ché-
« rissoit, et qu'il croit avoir perdu dans
« l'un des derniers combats livrés aux
« françois..... Mon frère en effet resta
« blessé et sans connoissance sur le champ
« de bataille et fut ensuite dépouillé.....
« Un chevalier françois, le généreux
« Angilbert, trouvant en lui quelques
« signes de vie le fit enlever, en prit soin
« et mon frère recouvra la santé; mais
« il cacha sa naissance et son nom à
« son libérateur. Ayant obtenu la liberté,
« il se rendit en Saxe; avant d'arriver
« dans la maison paternelle, il apprit que
« nous pleurions sa mort, et que Viti-
« kind traitoit avec Charlemagne.....
« Mon frère aimoit avec enthousiasme
« la liberté; décidé à ne jamais ployer
« sous le joug de l'Empereur, et à se
« joindre aux mécontens, l'infortuné prit
« la résolution de renoncer à sa famille,
« et de laisser pour toujours mon père

« dans son erreur, afin d'éviter la malé-
« diction paternelle, si redoutable et si
« terrible parmi nous..... Je fus seule
« confidente de ce funeste dessein que
« je combattis vainement..... Je m'en-
« gageai par le plus saint des sermens à
« garder fidélement ses secrets, et vous
« savez que j'ai tenu cette promesse.....
« Mon frère changea de nom et prit tou-
« tes les précautions nécessaires pour que
« mon père n'entendit jamais parler de
« lui. Depuis mon départ de la Saxe,
« j'ignorois sa destinée..... Un soir un
« saxon inconnu demanda à me parler
« et me remit un billet de l'écriture de
« mon frère; ce billet contenoit ces mots:
« *J'ai des choses importantes à vous dire,*
« *si vous voulez me voir, laissez-vous*
« *guider par celui qui vous donnera cet*
« *écrit*..... Je sortis à l'instant même.
« ..... On me conduisit à un quart de
« lieue de la ville dans la maison d'An-
« gilbert, qui l'avoit prêtée à mon frère,
« qu'il ne connoissoit toujours que sous
« son nom supposé..... On me mène
« dans un cabinet où je trouve mon

« frère; aussitôt que nous fûmes seuls
« je me jettai dans ses bras..... Dans
« ce moment, j'entendis un grand bruit;
« je distinguai que les domestiques ne
« vouloient pas laisser entrer une femme
« dans le lieu où nous étions..... Tout
« à coup la porte s'ouvre et je vois
« entrer Armofléde..... Elle fut aussi
« surprise que moi, le hasard seul l'a-
« menoit, ou pour mieux dire son in-
« quiétude sur la conduite d'Angilbert,
« car cet incident me fit connoître leur
« passion mutuelle..... sanctifiée sans
« doute par une union secrète.....
« Tandis qu'immobile d'étonnement elle
« me considéroit en silence, je parlois
« en saxon à mon frère, (langue qu'elle
« n'entend pas.) Je lui disois que cette
« personne étoit mon amie la plus chère,
« que je répondois de sa discrétion, et
« qu'il étoit impossible de lui cacher la
« vérité, sans me deshonorer à ses yeux.
« ..... Mon frère s'opposa fortement à
« cette confidence, j'insistai positivement,
« il céda, mais sous la condition ex-
« presse que je donnerois ma parole la

« plus sacrée, de ne révéler d'ailleurs ce
« secret à qui que ce fut au monde.....
« Je la donnai..... ensuite j'instruisis
« de tout Armofléde..... Après ces ex-
« plications il fallut nous séparer, l'heure
« nous y forçoit..... Mon frère me de-
« manda un dernier rendez-vous, il de-
« voit partir le surlendemain.....
« Armofléde nous conseilla de le rece-
« voir la nuit dans ma propre maison;
« j'y consentis..... Dans cette funeste
« entrevue, il m'apprit qu'étant retour-
« né dans le lieu qui nous a vu naître,
« il y avoit trouvé le vertueux Topal à
« la fin de sa carrière..... Ce respec-
« table vieillard lui confia une cassette
« fermée, en lui disant qu'elle contenoit
« les choses les plus précieuses pour
« moi, et en lui faisant promettre de la
« remettre lui même entre mes mains;
« car mon frère ne lui cacha pas qu'il
« désiroit me voir encore une fois, et
« me consulter sur sa situation.....
« Cette cassette renferme la chaîne d'or
« et la tresse de cheveux dont j'ornai
« l'arbre consacré *au libérateur de mon*

» *père*!..... à celui que j'aimai avant
« même que j'eusse entendu prononcer
« son nom..... Reçois ces offrandes
« de la reconnoissance et de l'amour,
« elles t'appartiennent..... Je sais que
« les médecins répondent de tes jours.
« ..... Mais je connois ton coeur!.....
« Je sais trop que désormais la vie ne
« sera pour toi qu'un insupportable far-
« deau..... Et cependant je te conjure,
« je t'ordonne de vivre!..... Si je n'a-
« vois pas embrassé sincèrement la re-
« ligion de ton pays, si je pouvois ne
« pas croire au Dieu d'Olivier, je te
« dirois: *hâte toi de me suivre*..... Mais
« puis-je braver la crainte d'une éter-
« nité malheureuse, quand je l'envisage
« pour toi?..... Il te reste un ami, tu
« ne seras pas seul dans l'univers.....
« J'ai tout prévu!..... Je joins à cette
« lettre la copie fidèle de la déclaration
« publique, que je fis en reprenant l'u-
« sage de mes sens..... Je croyois n'a-
« voir que peu d'instans à vivre.....
« On m'avoit reportée dans la maison; je
« dictai cette déclaration en présence de

« tous mes domestiques rassemblés; elle « étoit écrite quand mon père arriva..... « C'est un devoir sacré pour toi de ne « jamais la démentir, tu ne peux sans « mon aveu disposer de mon secret. Je « te permets de le confier à l'amitié; mais « je veux qu'il soit ignoré toujours de « mon père et du public..... Je sens « que je m'affoiblis..... O! combien « je remercie le ciel, de m'avoir permis « d'achever cette lettre, commencée de- « puis trois jours et si souvent interrom- « pue..... Adieu, mon Olivier..... « Dans peu d'instans tout sera fini pour « moi!..... Je gémis sur ton existence « et je pleure ma mort, qui te coûtera « tant de larmes!..... Adieu, cher « époux!..... Vis pour la vertu et pour « expier nos fautes; ce sera vivre encore « pour moi..... »

CHAPITRE VIII.

LE CHATIMENT.

. . . . . *Thy wife*
That never slept a quiet hour with thee
Now fills thy sleep with perturbations!
King Richard 3. SHAKESPEARE.

Oui malgré le forfait qu'avec toi je déplore,
Je dois me haïr moins, quand tu m'aimes encore,
Quand tu daignes mêler avec tant de pitié,
Aux larmes du remords, les pleurs de l'amitié.
Barnevelt de Mr. DE LA HARPE.

Après la lecture de cette lettre les deux amis furent près d'une heure, à ne pouvoir exprimer que par des larmes ce qu'ils ressentoient l'un et l'autre; mais enfin Olivier reprenant la parole, le conçois tu, dit-il, que j'aie pu lire cet écrit sans mourir?..... Le ciel voulut prolonger mes jours afin d'offrir en moi, l'exemple terrible du sort le plus déplorable qui fut jamais!..... Durant le

cours de cette horrible journée, de fréquens évanouissemens me donnèrent souvent l'espérance, de voir enfin terminer cette affreuse agonie; la mort que j'invoquois trompant toujours mon attente, ne se montroit à moi, que pour me faire mieux sentir l'horreur de mon existence! ..... Chaque fois que r'ouvrant les yeux en reprenant ma connoissance, je revoyois la lumière, j'éprouvois un mouvement de désespoir et de fureur qui remplissoit d'épouvante tous ceux qui m'entouroient. Cependant respectant l'ordre sacré que j'avois reçu, je n'eus jamais un instant la pensée de me délivrer de la vie..... Je vis approcher la nuit avec une sorte de terreur dont je ne pouvois me rendre raison; en même tems je sentis le désir et le besoin d'être absolument seul; je voulois me plaindre sans contrainte et me livrer sans aucune distraction à mon désespoir. Je consentis à prendre un élixir qui ranima mes forces physiques d'une manière miraculeuse; alors je déclarai que je voulois passer seul toute la nuit; Zemni effrayé de cette

résolution refusoit d'obéir, mais je dissipai ses craintes en faisant tous les sermens qu'il exigea, et surtout en l'instruisant de la dernière volonté de l'infortunée Célanire..... Je ne détaillerai point ce que j'éprouvai en me trouvant livré à moi même; on peut rendre compte des impressions d'une douleur ordinaire; mais le plus affreux délire ne laisse qu'un souvenir vague et confus. Cependant, pouras-tu le croire? cette horrible soirée ne fut pas celle où j'ai le plus souffert!..... J'étois dangereusement malade, il me paroissoit absolument impossible de pouvoir dans un tel état résister à des maux semblables, et l'idée que la mort m'en délivreroit bientôt, en tempéroit la violence..... D'ailleurs la foiblesse de ma tête ne me permettoit pas, de me livrer sans relâche à mon désespoir; je tombois de tems en tems dans une sorte d'anéantissement, qui sans suspendre ma douleur, m'ôtoit du moins la faculté de m'y appliquer, et de réfléchir. J'étois dans un de ces momens de stupeur, lorsque j'entendis ouvrir une

porte..... Les rideaux de mon lit étoient fermés..... Une seule lampe prête à s'éteindre ne répandoit dans ma chambre qu'une lueur vacillante et douteuse..... Cependant on marche..... On approche lentement..... On s'arrête au pied de mon lit..... et tout à coup une voix impossible à méconnoître prononce distinctement mon nom..... O laisse moi me reposer!..... sur cette impression terrible et ravissante..... sur cet instant de douleur et d'extase où mon oreille fut frappée de ce son enchanteur, qu'elle ne pouvoit plus entendre sans un prodige!..... J'éprouvai dans ce moment tout ce que le coeur et l'esprit humain peuvent ressentir et concevoir de mouvemens passionnés, déchirans et délicieux, et d'idées sublimes! ..... Cette voix adorée inspiroit tout, dévoiloit tout..... Elle me montroit l'éternité!..... Elle redoubloit l'horreur de mes remords. Interprête de l'être suprême, elle réveilloit en moi tous les sentimens religieux les plus exaltés; elle pénétroit mon âme de crainte, de terreur,

de joie et d'espérance; elle y confondoit l'adoration due à l'éternel avec les regrets dévorans et les transports de l'amour..... Je voulus me prosterner, mais une force invincible et surnaturelle sembloit me fixer à ma place, et m'y rendre immobile..... Dans ce moment la voix redoutable et chérie prononça ces paroles terribles: *Je suis condamnée par la justice éternelle à te poursuivre et t'obséder en tous lieux..... Désormais ta résignation et ta vertu, peuvent seules abréger ton châtiment et le mien..... Adore et soumets toi.* A ces mots mon rideau s'ouvre, et je vois à travers un nuage lumineux et bleuâtre un spectre affreux et sanglant, qui s'élance sur mon lit, et se place à côté de moi..... Je n'eus ni la pensée, ni le désir de fuir, occupé de cette seule idée: elle souffre et j'en suis la cause! c'étoit là mon véritable supplice; l'horreur de la vision n'y pouvoit rien ajouter, surtout dans ces premiers instans, et quoiqu'en effet cet effroyable spectacle ait depuis agi sur mes sens, et que chaque nuit semble

ajouter à la terreur qu'il m'inspire; j'atteste le ciel que si j'en avois la possibilité, je ne voudrois pas me soustraire au châtiment qu'elle partage. Si je fuis les lieux qui me retracent des images déchirantes, si je cherche à me distraire, c'est afin de conserver ma raison, que j'ai senti souvent prête à s'égarer. Eh quoi! si je perdois le sentiment de mes maux elle souffriroit seule! elle souffriroit et j'existerois sans remords!..... Je ne puis supporter cette idée, non, je veux et je dois gémir jusqu'au dernier instant de mon affreuse existence..... Hélas! les regrets et la douleur sont les seuls noeuds qui nous unissent..... Tu crois sans doute que j'ai terminé le récit de mes tourmens; eh bien! il me reste encore à te peindre une scène déchirante qui ne s'effacera jamais de mon souvenir et de mon coeur..... Par le plus inconcevable des prodiges, au bout de trente-deux jours mes playes se fermèrent et la fièvre me quitta..... Ayant formé le projet de voyager, je voulus partir aussitôt qu'il me fut possible de me lever.....

Ce matin même à peine étois je habillé, que tout à coup je vois entrer Vitikind dans ma chambre!..... Je pousse un cri perçant et je tombe dans un fauteuil en me cachant le visage avec mes deux mains. Il se précipita vers moi, et me serrant dans ses bras; O mon fils, me dit-il, je viens de recevoir le dernier soupir d'Albion! je devois être préparé à cette perte; je n'ignorois pas que son état étoit mortel; mais je n'ai plus d'enfans!..... On dit que tu veux partir; eh quoi! m'abandonneras tu, toi généreux défenseur de mon infortunée fille? ..... A ces mots, je frémis, je me levai d'un air égaré..... Je me trouvois avec horreur dans ses bras!..... Représente-toi ce malheureux père pressant contre son sein le meurtrier de sa fille, et lui prodiguant les témoignages de la plus vive reconnoissance, et juge de ce qui devoit se passer dans mon coeur..... Mais les réflexions que je fis après cette entrevue mirent le comble à mes maux. Albion n'étoit plus!..... et je savois que Vitikind dès l'instant où l'on avoit dé-

sespéré de sa vie, m'avoit au fond de son coeur destiné à Célanire!..... Ainsi donc, si n'écoutant que la raison, j'eusse à jamais caché une passion condamnable; si après avoir vu Célanire, j'eusse quitté sans délai les lieux qu'elle habitoit, elle m'eut aimé, mais sans manquer à ses devoirs..... La mort d'Albion l'eut dégagée, son père alors m'eut rappellé, et je revenois digne d'elle et du bonheur qui m'étoit réservé! O quelle seroit aujourd'hui ma félicité, si j'avois eu plus d'empire sur moi-même!..... Hélas! ce n'est qu'au fond de l'abyme effroyable où les passions m'ont précipité, que j'ai su connoître enfin, que la vertu toujours utile autant que belle, est le meilleur de tous les guides; que les sacrifices qu'elle exige, sont aussi nécessaires à notre repos, qu'avantageux à notre gloire; qu'il n'est point de bonheur sans elle; et qu'il n'existe point avec elle de revers et d'infortune, sans espérance ou sans consolation.

CHAPITRE IX.

LE VOILE.

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter.

Tancrède de VOLTAIRE.

La tragique histoire du malheureux Olivier étant terminée, les deux amis poursuivirent rapidement leur voyage; ils n'étoient plus qu'à deux journées du duché de Clèves, lorsqu'ils se trouvèrent un matin sur les terres d'un chevalier nommé Rotbold, (10) et ils furent très étonnés de voir dans ce lieu, tous les préparatifs d'un tournoi. Ils apperçurent sur une vaste pelouze une multitude de personnes qui se promenoient; parmi cette foule ils distinguèrent plusieurs chevaliers de leur connoissance, et tout à coup Isambard fit une exclamation de

joie en reconnoissant Giaffar, ce chevalier auquel ils avoient sauvé la vie, en se précipitant dans un lac pour aller à son secours. Giaffar accourut vers eux et après les avoir embrassés; Vous arrivez à-propos, leur dit-il, pour être témoins d'un spectacle intéressant; Rotbold le seigneur de ce lieu se marie tout à l'heure; il épouse une étrangère qui est, dit-on, d'une beauté ravissante; on conte beaucoup de choses extraordinaires sur cet hymen; on prétend que cette belle étrangère n'a consenti à s'unir à Rotbold, qu'à condition qu'il assembleroit toute la noblesse des environs, qu'il inviteroit à un tournoi, afin que ses noces fussent célébrées avec autant d'éclat que de publicité; on fait là-dessus beaucoup de raisonnemens et de suppositions..... Mais, continua Giaffar, j'entens les cymbales et les trompettes; ce signal nous annonce que Rotbold et sa future épouse sortent du château; ils vont venir ici, ils traverseront cette pelouze pour se rendre à l'église paroissiale; nous suivrons leur cortège et nous tâcherons

d'entrer dans l'église qui est très vaste, et là nous verrons la nouvelle épouse qui, suivant l'usage de son pays, est couverte d'un voile qu'elle n'ôtera qu'à l'autel. Giaffar parloit encore, lorsqu'on apperçut de loin le seigneur du château avec sa nombreuse suite. Les chevaliers s'avancèrent pour les voir passer de près; Rotbold magnifiquement vêtu tenoit par la main sa future épouse, dont on ne pouvoit distinguer les traits, car elle étoit entièrement cachée sous un grand voile blanc, orné de franges d'or; mais tout le monde admira la noblesse de sa démarche et de sa taille. Quatre femmes placées derrière elle, portoient d'élégantes corbeilles contenant les riches présens destinés à la mariée, et qui suivant l'usage de ce tems, devoient être bénis à l'église; ensuite venoient les écuyers et les pages de Rotbold, et la marche étoit fermée par les domestiques et par une troupe de musiciens. Olivier qui n'étoit plus susceptible de la moindre curiosité, n'avoit nul désir de suivre ce cortége; mais ils parvinrent à se placer assez

près de l'autel où devoit se faire la cérémonie. Olivier afin de donner à son ami la meilleure place, se mit derrière un pilier qui lui cachoit absolument les nouveaux mariés, et plongé dans une sombre rêverie, il étoit hors d'état de prêter la plus légère attention à ce qui se passoit autour de lui. Cependant tous les chevaliers invités pour la fête remplissent l'église, et tous les yeux se fixent sur l'étrangère, que Rotbold conduit au pied de l'autel; là, il l'invita à se débarrasser de son voile; alors elle se retourna en face des spectateurs et détachant son voile, on voit enfin une jeune personne de la beauté la plus éblouissante. Il s'éleva un murmure d'admiration, et au même instant la belle inconnue faisant quelques pas en avant; Chevaliers, dit-elle, je n'ai désiré vous rassembler ici, qu'afin de trouver parmi vous un défenseur..... A ces mots, Rotbold furieux veut s'élancer vers l'étrangère; mais Isambard et Giaffar se jettent sur lui et le retiennent, et tous les spectateurs sécrient à la fois que la belle

inconnue doit achever de s'expliquer. Eh bien! reprit-elle, apprenez donc que ce barbare qui m'a conduite ici, sait que je suis mariée, et qu'il retient depuis un an dans le fond d'un cachot mon malheureux époux. A ces mots tous les chevaliers entourent l'inconnue et jurent de la délivrer et de la venger. Tout ce mouvement avoit tiré Olivier de sa rêverie; il s'avançoit comme les autres auprès de l'inconnue; mais à peine eut-il jetté les yeux sur son visage qu'il fit un cri perçant. Grand Dieu! que vois-je, s'écria-t-il, Ordalie!..... C'étoit elle en effet, et elle témoigna la plus vive joie en reconnoissant le généreux Olivier. La gloire de vous défendre, lui dit-il, m'appartient, j'ose la réclamer. Oui, seigneur, répondit Ordalie, je vous accepte pour mon chevalier, et ces braves guerriers m'approuveront, en apprenant que dans une autre occasion vous m'avez déjà sauvé et l'honneur et la vie. Je vais me rendre sur la place, interrompit Olivier, Rotbold, je vous accuse et vous défie; suivez moi. En disant ces paroles,

Olivier jette son gant aux pieds de Rotbold, et sort aussitôt de l'église. Rotbold que la rage et l'étonnement avoient rendu muet, ramassa le gant avec fureur et se précipite sur les pas de son adversaire. Tout le monde le suivit sur la grande place, où l'on avoit posé des barrières et dressé des échaffauds pour les jeux. Suivant l'usage Olivier avant de combattre, reçut des mains de celle qu'il alloit défendre, son casque, son épée et sa lance. La belle Ordalie déchirant son voile, en entrelaça les franges d'or sur la cotte d'armes de son chevalier; et elle lui donna ces mots pour cri de guerre: LA VERTU, LA VENGEANCE. (11) Allez, seigneur, lui dit-elle, allez venger l'innocence opprimée, c'est là le plus noble emploi de la force et de la valeur; vous n'aurez pas de peine, à triompher d'un ennemi si peu digne de vous, et qui sera vaincu par vous pour la seconde fois, car il faut que vous sachiez que ce même Rotbold, est celui que vous mîtes en fuite, lorsque vous vintes au secours d'Albion attaqué par trois hommes.....

Eh quoi donc! interrompit Olivier, est-il possible que Rotbold, que j'ai vu combattre vaillamment dans les champs de la gloire sous les ordres de Charlemagne, ait été capable d'une telle lâcheté ?..... Viens, s'écria Rotbold, et tu verras que ce bras si funeste aux saxons, ne sera pas moins redoutable pour toi. Pour toute réponse, Olivier s'élança dans l'arène et le combat commença. Il fut long et terrible, et fit plus d'une fois frémir Isambard; tous les spectateurs partageoient le pressant intérêt qu'il prenoit à son frère d'armes. Olivier affoibli par la langueur que lui causoit une douleur habituelle et déchirante, n'avoit ni la force ni la vigueur de Rotbold; mais il conservoit tant de présence d'esprit, et tant d'adresse et de souplesse, qu'il sut éviter tous les coups que cherchoit à lui porter son adversaire; pendant plus d'une heure, il ne s'occupa que du soin de se défendre, laissant son ennemi consumer toutes ses forces, par des attaques infructueuses et d'autant plus pénibles, qu'elles étoient faites avec toute l'impé-

tuosité de la colère et de la fureur; enfin lorsqu'il vit Rotbold épuisé de fatigue et forcé de se ralentir, il prit le parti de l'attaquer à son tour avec une activité, qui décida bientôt la victoire; Rotbold étonné, hors d'haleine, chancelle, recule; Olivier se précipite sur lui et dans le même instant, le blesse, le terrasse et lui arrache son épée. Un cri de joie de toutes les voix réunies de tous les spectateurs, et un applaudissement universel, proclament aussitôt le triomphe d'Olivier. Ce dernier tenant toujours son ennemi renversé sur la poussière; Indigne chevalier, lui dit-il, toi qui deshonores la valeur, puisque tu prouves qu'elle peut s'allier avec la cruauté et la lâcheté, je te condamne à ne jamais porter les armes; j'exige de plus que tu consentes à me rendre le maître absolu de ton château pendant deux jours entiers; à ces conditions je t'accorde la vie..... A ces mots, Rotbold éperdu fit en frémissant de rage le serment qu'éxigeoit son vainqueur; alors Olivier le laissa sur le champ de bataille. Isambard, Giaffar et

les autres chevaliers viennent entourer et féliciter le vainqueur, et le conduisent en triomphe dans la tente, où s'étoit retirée la belle Ordalie pendant le combat. Ordalie ne put d'abord exprimer sa joie et sa reconnoissance que par ses larmes; ensuite pressant affectueusement les mains d'Olivier dans les siennes, Ah! seigneur, lui dit-elle, il faut que ces mains victorieuses qui viennent de me délivrer d'un odieux persécuteur, me rendent un époux adoré; maître du château de Rotbold, vous pouvez en faire ouvrir les cachots; je connois celui qui renferme mon époux, daignez me suivre, puis-je mieux vous payer de vos bienfaits, qu'en vous offrant les moyens de faire encore une action vertueuse? On juge qu'Olivier ne s'étoit fait remettre les clefs du château de Rotbold, qu'afin de délivrer les victimes de ce tyran. Suivi d'Isambard et de Giaffar, il conduisit sur le champ Ordalie au château; après avoir traversé une longue suite de vastes appartemens, Ordalie fit ouvrir une porte de fer qui découvrit un vestibule voûté, à l'extré-

mité duquel se trouvoit un escalier; là, quoiqu'il fit jour, on se munit de flambeaux, et après avoir descendu plus de deux cents marches, on arriva dans un immense souterrain. Ordalie une clef à la main se précipite vers une grille, l'ouvre et s'élance dans un cachot, où les trois chevaliers qui la suivent, la voyent au moment même dans les bras d'un prisonnier chargé de fers..... O! mon généreux libérateur, s'écria Ordalie, c'est vous qui devez briser ses chaînes!..... Olivier tenant un flambeau s'approche du prisonnier..... Il le regarde et frémit..... Un souvenir terrible, ineffaçable lui rappelle à l'instant ses traits....., Isambard voit son ami pâlir, il s'avance vers lui et le malheureux Olivier tombe évanoui dans ses bras. On attribue cet accident à la fatigue du combat jointe à la privation d'air; on emporte Olivier; mais Isambard qui entrevoit la vérité, reste un moment après lui afin de s'éclaircir; et bientôt il apprend que l'époux d'Ordalie est Diaulas le fils de Vitikind et le frère de l'infortunée Célanire.

Diaulas

Diaulas n'ayant vu Olivier que dans son lit et mourant n'avoit pu le reconnoître: Ordalie n'avoit connu Olivier en Saxe, que sous un nom supposé, elle n'avoit pas eu le tems d'apprendre encore son véritable nom, ne l'ayant pas demandé puisqu'elle croyoit le savoir; de sorte que les deux époux ignoroient totalement qu'Olivier fut leur libérateur. Isambard qui dans ces premiers momens de trouble n'avoit vu que Diaulas, remarqua avec surprise un enfant de neuf ou dix ans d'une figure charmante, qui partageoit sa captivité, mais il n'avoit point de chaînes; il paroissoit transporté de joie du bonheur de Diaulas et d'Ordalie, et il leur prodiguoit en pleurant les plus tendres caresses. La jeunesse des deux époux ne permettoit pas de penser que cet enfant fût leur fils; Isambard hazardant une question à cet égard; Seigneur, répondit Ordalie, cette aimable et intéressante créature est notre enfant d'adoption et quand vous saurez mon histoire, vous verrez combien nous devons le chérir. Isambard après cette explication,

conduisit les deux époux et l'enfant dans un appartement du château, en leur promettant qu'ils verroient le lendemain matin le brave et généreux chevalier qui leur rendoit la liberté et le bonheur. Giaffar passa la soirée entière dans la salle où l'on avoit préparé pour tous les chevaliers un magnifique festin, et Isambard fut retrouver son malheureux ami. La vue de Diaulas avoit rendu à cet infortuné toute l'horreur des premiers momens de son malheur et de son crime. Isambard fut épouvanté de l'égarement de ses discours et de la véhémence de son désespoir; mais quand ses premiers transports furent un peu calmés, Isambard sut insensiblement prouver à son ami que les événemens de cette journée devoient diminuer le poids accablant de ses remords, et qu'il ne pouvoit être insensible au bonheur d'avoir conservé un fils à Vitikind et d'avoir rendu une épouse à Diaulas. Ah! reprit Olivier, rien ne peut affoiblir les remords de l'assassin de Célanire, rien ne peut expier un semblable forfait!..... Cependant,

certain que Vitikind n'a jamais cessé de regretter son fils, certain que s'il le retrouvoit il pourroit encore être heureux, ce seroit sans doute un adoucissement à mes maux de le lui rendre; mais Diaulas consentira-t-il à ce que je désire à cet égard?..... Ordalie, répondit Isambard, m'a promis de me conter demain son histoire; je l'écouterai et je t'en rendrai compte; ce récit nous fera connoître les vrais sentimens de Diaulas, et je me flatte qu'ils seront conformes à mes espérances. En effet le lendemain matin, Isambard se rendit dans l'appartement des deux époux, il leur dit, que son ami encore malade ne pouvoit quitter son lit que le soir; en même tems Isambard les conjura de l'instruire des événemens qui les avoient mis au pouvoir du féroce Rotbold; les deux époux après avoir exprimé le plus vif regret que leur bienfaiteur ne fut pas en état d'entendre lui-même ce récit, consentirent à satisfaire la curiosité d'Isambard; et la belle Ordalie prenant la parole conta l'histoire qu'on trouvera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE X.

HISTOIRE D'ORDALIE.

L'histoire d'une femme est toujours un roman.

LA CHAUSSÉE.

. . . . . *World, world, o world*
But that thy strange mutations make us hate thee.

King Lear. SHAKESPEARE.

Les jours de mon enfance et ceux de ma première jeunesse furent les plus heureux de ma vie; ma famille étroitement liée avec celle de Vitikind me destina Diaulas pour époux, et nos parens prirent solemnellement un engagement qui s'accordoit avec les plus chers désirs de nos coeurs. Diaulas ardent défenseur de la patrie et de la liberté, suivoit son père à la guerre et s'associoit à ses dangers et à sa gloire; dans le dernier combat que Vitikind livra aux

françois, Diaulas blessé dangereusement resta sur le champ de bataille; on le crut mort; et la douleur me conduisit moi-même aux portes du tombeau. Cependant Vitikind séduit par Charlemagne, écouta ses propositions et bientôt traita publiquement avec lui; ce traité fut en effet ratifié par la plus grande partie de la nation; mais Iliska mon père, refusa d'y souscrire: il s'échappa, parcourut secrétement la Saxe, ranima partout l'horreur de la servitude, se fit un parti, peu nombreux d'abord, mais qui devint formidable avec le tems. Tandis que mon père rassembloit ainsi les amis de la liberté, j'étois restée mourante dans le lieu qu'il avoit abandonné; Diaulas vint me rendre à la vie. Voulant ne vivre désormais que pour son pays et pour moi, il laissa croire à Vitikind qu'il n'existoit plus, et sous un nom supposé il se joignit au parti de mon père. Notre hymen fut long-tems différé par la guerre qui se ralluma avec plus de violence que jamais, et par les troubles intérieurs. Ici Diaulas interrompant Ordalie: Souf-

frez, lui dit-il, que je fasse en peu de mots la triste peinture de la situation où je me trouvai; nous devons l'entière vérité à l'ami, au frère d'armes de notre libérateur, et malgré le respect que vous conservez pour la mémoire de votre malheureux père, je ne puis dissimuler que c'est lui qui nous a perdus tous. Ce ne fut pas sans une vive douleur, poursuivit Diaulas, que je me décidai à renoncer à une famille que je chérissois, mais Ordalie et l'intérêt de mon pays obtinrent de moi ce douloureux sacrifice. D'ailleurs j'avois la plus haute idée du patriotisme et des principes d'Iliska; il n'étoit distingué ni par ses talens militaires ni par son éloquence, et il ne devoit l'ascendant qu'il avoit pris sur le peuple qu'à sa réputation de vertu et d'intégrité. (12) Mais lorsqu'il vit sa popularité bien établie, il se livra sans contrainte à toute la violence de son caractère. Il poursuivit avec acharnement tous les partisans de mon père et tous ses ennemis personnels. Je voulus en vain m'opposer à ces excès, rien n'en

put arrêter le cours; on ne pouvoit éviter la mort qu'en partageant toutes ses opinions et ses fureurs; il falloit devenir son complice ou sa victime. Je pris le parti de m'éloigner, et pour la seconde fois de me cacher; j'errai dans la Saxe sous un nouveau nom supposé; je vis partout les agens d'Iliska se conduire avec la même cruauté; ces chefs insensés et sanguinaires, en opprimant le peuple lui prodiguoient les plus basses adulations, tandis qu'ils affectoient des manières ridiculement populaires; ils agissoient en tyrans et tandis que dans leurs discours ils exaltoient les charmes de la liberté ils multiplioient les actes révoltans du plus affreux despotisme. (13) Ce fut alors que je désespérai du salut de la patrie. Une révolution intérieure pouvoit seule la sauver; il falloit qu'un heureux système de justice, d'humanité et de clémence vint promptement réparer tant d'horreurs; mais nulle autorité ne balança celle d'Iliska; la Saxe entière ploya sous le joug de Charlemagne; et ce fut ainsi que la cause la plus

noble et la plus juste fut deshonorée et perdue. Cependant les troupes de Charlemagne faisant une nouvelle invasion en Saxe, je m'engageai dans nos armées comme simple volontaire; je n'avois pas la crainte de rencontrer mon père dans les combats; je savois qu'il avoit refusé le commandement de l'armée françoise, et quand j'aurois ignoré cette circonstance, je connoissois assez la grande âme de Vitikind, pour être certain que rien au monde ne pourroit le déterminer à prendre les armes contre son pays. Je me trouvai à la mémorable et funeste bataille du torrent qui décida du sort de la Saxe; (14) obligé de fuir avec les tristes débris de notre armée vaincue, j'appris bientôt qu'un autre corps de troupes françoises avoit pénétré dans le canton occupé par Iliska; que ce dernier craignant d'être livré aux généraux françois, s'étoit retiré avec sa fille dans la forteresse d'Eresbourg. J'oubliai les crimes d'Iliska pour ne m'occuper que du danger où se trouvoit Ordalie, et voulant la défendre ou périr avec elle,

je pris sans délai la route d'Eresbourg. Je trouvai la place environnée des troupes françoises commandées par Rotbold; cependant à force de stratagèmes, je parvins à y entrer. Iliska livré à la sombre défiance et aux sinistres soupçons, tourmens inévitables des tyrans, comptoit peu sur la garnison d'Eresbourg, et prévoyoit le sort funeste que le ciel lui réservoit. Il me reçut avec embarras; cependant mon amour pour sa fille lui répondant de ma fidélité, il partagea avec moi le commandement de la forteresse; nos soldats soutinrent avec vigueur plusieurs assauts; mais le péril et le malheur ne pouvant adoucir le caractère vindicatif d'Iliska, il commit encore de nouvelles violences qui excitèrent enfin une affreuse sédition. Iliska attaqué dans sa propre maison par une multitude furieuse, s'échappa avec Ordalie et fut se réfugier dans le temple d'Irminsul. Secondé seulement par une trentaine de soldats, je favorisai la fuite d'Iliska en combattant les séditieux; mais bientôt accablés sous le nombre, je vis tuer

autour de moi presque tous mes malheureux compagnons, et blessé moi-même j'allois succomber, lorsque tout à coup un bruit confus et terrible mêlé de cris de victoire, nous apprit que la place étoit forcée et que les ennemis triomphans venoient d'y entrer. L'effroi dispersa au moment même la troupe qui m'attaquoit; alors je me traînai vers le temple d'Irminsul, voulant du moins mourir auprès d'Ordalie; je trouvai le temple fermé; mais malgré la foiblesse que me causoit ma blessure et la perte de mon sang, je parvins à me faire entendre et l'on m'ouvrit aussitôt les portes. Après avoir traversé un long vestibule, j'entrai dans le temple et je reculai d'horreur en appercevant le spectacle affreux qui s'offrit à mes regards!..... Le jour venoit de finir, tous les rideaux du temple étoient fermés et toutes les lampes allumées. Ordalie voilée gémissoit aux pieds de la statue d'Irminsul, tandis qu'Iliska suprême pontife et les autres prêtres vêtus de longs habits de deuil, entouroient un autel sur lequel

on avoit attaché un jeune enfant de neuf ou dix ans qu'on alloit sacrifier. (a) J'avois toujours détesté ces sacrifices abominables, et le ciel, qui sans doute m'inspira dans ce moment, me rendant toutes mes forces, arrêtez inhumains, m'écriai-je, pensez-vous par ce sacrifice impie désarmer la colère céleste? Non, votre heure fatale est arrivée; l'ennemi triomphant est dans nos murs, nous périrons tous; mais du moins cet enfant innocent sera sauvé. En disant ces paroles, je m'élance vers l'autel, j'écarte les prêtres avec mon épée et je détache l'enfant qui se prosterne à mes pieds. C'est ce même enfant que vous avez vu près de moi dans ma prison..... La surprise et l'effroi de la nouvelle que je venois d'apporter rendirent Iliska et les autres pontifes immobiles. Ordalie relevant son voile, accourt se jetter dans mes bras; mais elle pousse un cri douloureux en

(a) On a déjà vu, que ces horribles sacrifices étoient en effet prescrits par la religion de ces peuples barbares.

me voyant couvert de sang, et elle déchire son voile pour l'appliquer sur ma blessure; je me retourne vers son père, Iliska, lui dis-je, tu m'as promis depuis long-tems la main de ta fille; tes cruels soupçons ont toujours retardé l'effet d'un engagement si solemnel; mais sa foi m'appartient, je la réclame; un vainqueur barbare, le farouche Rotbold souillé par tant de cruautés va nous égorger tous; je veux mourir l'époux d'Ordalie; songes Iliska que c'est toi qui nous as perdus; pour prix de tout ce que j'ai fait pour toi, donnes-moi ta fille et qu'un instant de gloire et de bonheur précède encore mon dernier soupir. J'y consens, répondit Iliska, dans l'espoir de laisser un vengeur en toi si tu me survis. En prononçant ces mots, il prit ma main ensanglantée qu'il joignit à celle de sa fille, et il reçut le serment sacré qui nous unissoit pour jamais l'un à l'autre. Je me prosternai devant l'autel et levant les mains vers le ciel: Créateur de l'univers, m'écriai-je, dans ce temple si souvent profané par la superstition cruelle, re-

çois l'hommage d'un coeur pur. O! n'ai-je pas le droit d'attendre le bonheur, d'une union formée sur cet autel où je viens de sauver l'innocence? Le glaive de la mort est suspendu sur ma tête, mais tu peux le détourner; si tu permets que je vive pour Ordalie, je jure d'adopter cet enfant et de consacrer ma vie à la vertu ainsi qu'à l'amour. En parlant ainsi, j'avois posé sur l'autel l'enfant que je pressois avec délices contre mon coeur; il frémit en se retrouvant sur cet autel où l'on avoit fait briller à ses yeux le funeste couteau. Il me serroit fortement dans ses bras; Ordalie le prit dans les siens et répéta le serment que je venois de faire. Dans cet instant le bruit des armes, des trompettes et des tambours nous annonça l'approche de l'ennemi, qui après avoir cherché vainement Iliska dans la citadelle, venoit enfin au temple; les portes de fer de cet édifice étoient fermées, on ne pouvoit les forcer, et nous nous décidâmes à ne point les ouvrir. Nous entendîmes beaucoup de bruit et d'agitation autour du

temple, mais on ne paroissoit faire aucun effort pour y entrer; nous ignorions les projets de l'ennemi et nous passâmes près de deux heures dans cette incertitude, lorsque tout à coup, nous vîmes des flammes s'échapper de la charpente qui entouroit le grand autel d'Irminsul; au même instant le feu faisant les progrès les plus rapides, un mur s'écroula et forma une brèche assez considérable; aussitôt une troupe de soldats françois s'élança dans le temple. A cette vue, Iliska perdant tout espoir tira un poignard qu'il portoit toujours à sa ceinture, et s'en frappa d'un coup mortel; je mets l'épée à la main et avec toute l'intrépidité que peuvent donner l'amour et le désespoir, je me précipite vers les soldats, qui s'avançoient vers Ordalie pour l'enlever. Le désir de mourir glorieusement à ses yeux, m'élevant au dessus de moi-même, quoique blessé, je soutins seul avec avantage pendant quelques minutes un combat contre plus de trente hommes; mais Ordalie éperdue et l'enfant que j'avois sauvé me voyant prêt de suc-

comber sous le nombre, vinrent se jetter au milieu des soldats. A cette vue toutes mes forces m'abandonnèrent et je tombai sans connoissance aux pieds d'Ordalie. Maintenant, poursuivit Diaulas, c'est à vous, ma chère Ordalie, de continuer ce récit, car vous seule avez été témoin de la plus grande partie des événemens qui ont suivi ce que je viens de conter. A ces mots Ordalie essuyant les larmes que lui faisoit répandre le souvenir de la mort de son père, prit la parole en soupirant et poursuivit son histoire, comme on le verra dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XI.

SUITE DE L'HISTOIRE D'ORDALIE.

Je ne vois que des tours que la cendre a couvertes,
Un fleuve teint de sang, des campagnes désertes!

Andromaque de RACINE.

Non, je ne serai point complice de ses crimes;
Qu'il nous prenne, s'il veut, pour dernières victimes.

même pièce.

Figurez-vous, seigneur, dit Ordalie, l'horreur de ma situation!..... mon malheureux père s'étoit poignardé dans mes bras! tous mes vêtemens étoient teints de son sang; je voyois mon époux expirant au pied de l'autel où je venois de recevoir sa foi; l'enfant que nous avions adopté, étendu sur son corps faisoit retentir les voûtes du temple de cris lamentables, et moi entourée de

farouches soldats, je ne pouvois ni secourir Diaulas, ni me donner la mort. Notre culte détruit, la profanation du temple, son embrasement, les statues de nos Dieux renversées et brisées, le bruit affreux des armes triomphantes des destructeurs de mon pays, le jour éclatant et terrible que répandoient de toutes parts les flammes dévorantes qui nous environnoient; tout sembloit se réunir pour exalter dans mon imagination et dans mon âme, la terreur, l'épouvante et le désespoir. On avoit ouvert les portes du temple, et je résistois aux efforts des soldats qui vouloient m'entraîner de ce côté où l'incendie ne s'étendoit pas encore; lorsque Rotbold entra dans le temple, et s'avança précipitamment vers moi; mais que devins-je, en reconnoissant dans ce général des troupes françoises, l'homme lâche et cruel qui m'avoit enlevée quelques mois auparavant, et que votre généreux frère d'armes mit en fuite!..... L'audacieux Rotbold s'approchant de moi, venez, madame, me dit-il, daignez me suivre

et calmez votre effroi..... En disant ces paroles, il osa porter sur moi ses mains impies; je reculai en frémissant, mais soutenue, inspirée par l'amour, je sus renfermer au fond de mon coeur mon ressentiment et ma haine!..... Seigneur, répondis-je, regardez les objets qui m'entourent, voilà mon père, il n'existe plus..... et ce jeune homme évanoui et cet enfant sont mes frères; si vous voulez que je vive, prenez soin de leurs jours et ne nous séparez point. Je m'y engage, reprit Rotbold, soyez sans inquiétude pour eux; mes sentimens pour vous, doivent vous répondre de ma générosité à leur égard: à ces mots il donna des ordres pour qu'on les transportat dans son camp, et m'offrant son bras, je fus forcé de m'appuyer sur ce bras cruel qui venoit de consommer la ruine entière de ma religion, de ma famille et de mon pays. Le jour ne paroissoit pas encore, mais lorsque nous fûmes sortis d'Eresbourg, l'horrible incendie du temple d'Irminsul, et bientôt celui de la forteresse entière livrée aux

flammes, suffisoient pour éclairer notre marche et les champs déserts que nous traversions. En arrivant au camp, Rotbold prévint mes désirs en me disant, que je pouvois passer dans la tente où l'on avoit conduit mes deux frères; Diaulas avoit repris sa connoissance, j'eus le tems de le prévenir de mon artifice; il ne vouloit pas s'y prêter, mais enfin il y consentit quoiqu'avec une extrême répugnance. Rotbold qui se flattoit de me séduire me traita avec toutes les apparences d'une extrême générosité. Il fit rendre les plus grands soins à Diaulas, et ne quitta le camp que lorsqu'il fut en état d'être transporté sans danger; nous partîmes tous alors; Rotbold n'emmenant de captifs que Diaulas, notre enfant adoptif et moi, tous les chefs de notre parti ayant été tués en combattant ou massacrés après la victoire. Rotbold emportant avec lui l'or et les richesses ravies à mes infortunés compatriotes, et nous traînant à sa suite, nous fit traverser pour arriver ici une grande partie de notre malheureux pays; je repassai

dans les lieux chéris où je reçus le jour; là, je naquis au milieu d'un peuple florissant et libre, et je n'y vis plus traces d'habitations; les maisons, les hommes, les arbres, tout avoit disparu! je n'apercevois que des déserts, quelques fugitifs ou des esclaves, et je m'y retrouvois moi-même captive et sous le joug d'un vainqueur abhorré..... La faulx meurtrière du despotisme plus active et plus terrible dans ses ravages que celle du tems même, avoit tout moissonné, tout détruit dans le court espace de quelques mois!..... Enfin nous arrivâmes dans ce château, et peu de jours après, Rotbold me parla sans contrainte de ses odieux sentimens. Dès ce premier entretien je lui répondis de manière à lui ôter toute espérance; alors il fut trouver Diaulas afin de l'engager à le servir auprès de moi; mais il n'étoit pas possible lorsque notre tyran annonçoit ses desseins sur moi, que Diaulas s'abbaissât plus long-tems à feindre; Diaulas n'hésita pas et découvrit sur le champ à Rotbold l'entière vérité. La colère de

Rotbold fut extrême, et ses menaces terribles. Il vint me retrouver; Vous m'avez trompé, me dit-il, et maintenant j'ignore si l'aveu de cet hymen n'est pas une nouvelle imposture; mais fussiez-vous l'épouse de Valamir, (c'est le nom qu'avoit pris Diaulas,) je ne reconnois point la légitimité d'un mariage célébré sur les autels de l'erreur, que j'ai renversés sans retour; vos sermens se sont adressés à de faux Dieux, ils sont nuls. Vous êtes sous ma puissance, je vous aime, je vous offre un rang, une fortune digne de vous; pouvez-vous balancer entre le vainqueur d'Eresbourg et son esclave? Pensez-y, Madame, si vous consentez à recevoir ma main, je traiterai Valamir comme le frère de mon épouse, il sera libre, et je lui donnerai tous les trésors de votre père; mais si vous persistez dans vos refus, je ne verrai plus en lui qu'un rival odieux, et vous connoîtrez alors que je sais me venger. A cet horrible langage toute ma prudence m'abandonna, et je me livrai sans ménagement à mon indignation; je portai au comble

la fureur de Rotbold, il m'annonça qu'il alloit faire traîner mon époux dans un cachot; et en effet Diaulas y fut enfermé le jour même; on amena dans mon appartement le jeune Mirva, notre enfant d'adoption, car nous avions toujours soutenu qu'il étoit mon frère, afin qu'on ne m'en séparât pas. Cet aimable enfant, joint à son extrême sensibilité un courage et un esprit au dessus de son âge; son attachement et sa reconnoissance passionnée pour Diaulas auroient suffi pour me le rendre cher; il me pria d'obtenir qu'il lui fut permis de partager la prison de Diaulas; Rotbold qui le crut chargé de quelque message de ma part, me refusa; mais Mirva ne se rebuta point, il parla lui-même à Rotbold, se jetta à ses pieds, et le conjura avec des instances si touchantes de lui accorder cette grace, que Rotbold craignant apparemment de se montrer trop barbare devant moi, consentit à ce qu'il désiroit si ardemment, et à l'instant même, Mirva vola dans le cachot de son bienfaiteur. Depuis ce jour, persécutée sans relâche,

je fus livrée à tous les genres de tourmens et de craintes; mon cruel oppresseur me menaçoit sans cesse d'immoler Diaulas à son ressentiment; cependant certain qu'alors je saurois bien moi-même me délivrer de la vie, il n'osa pas attenter sur ses jours; mais voulant essayer tous les moyens qu'il imagina pouvoir lasser ma constance, il me retira du somptueux appartement qu'il m'avoit donné, et je fus conduite dans une des prisons de ce château, et dans le même souterrain où gémissoit mon malheureux époux. Je ne pensai pas sans attendrissement que la même enceinte nous renfermoit, et que peut-être son cachot étoit voisin du mien; cette idée me fit examiner l'intérieur de ma prison avec le plus grand soin; elle étoit très vaste, et je remarquai à son extrémité, que le mur dans cet endroit étoit rempli de crevasses. J'appliquai l'oreille contre ces ouvertures et je n'entendis rien d'abord; mais au bout de quelques jours, je distinguai quelque bruit. Alors je frappai contre le mur, et l'on me répondit par

le même signal. L'espérance et l'amour me rendant ingénieuse, je formai un projet qui paroissoit impraticable, et que j'eus cependant le bonheur d'exécuter. Un grand clou de fer étoit tombé de la porte, je le ramassai et le cachai. Traitée un peu moins rigoureusement que les autres victimes de Rotbold, j'avois dans ma prison un grand lit avec des rideaux, et l'on me laissoit de la lumière la nuit. Sur un prétexte que j'imaginai, j'engageai mon geolier à placer mon lit contre le vieux mur dont j'ai parlé, et aussitôt que la nuit fut venue, je commençai mon travail en tâchant avec mon clou d'élargir une des crevasses de la muraille. Les rideaux de mon lit cachant mon ouvrage et prenant encore à cet égard d'autres précautions, mon geolier ne soupçonna jamais mon entreprise; pour moi n'ayant pas d'autre occupation, j'avançois d'une manière surprenante; le huitième jour je m'apperçus qu'on me secondoit de l'autre côté du mur, et qu'on faisoit un travail à peu près semblable. Je ne doutai plus alors que ce cachot

cachot dont je n'étois séparée que par cette épaisse muraille, ne fut en effet celui de mon époux; mon courage en redoubla et au bout de trois semaines la crevasse fut assez élargie, pour qu'il me fut possible d'y passer mon bras tout entier, ce que je fis en appellant Diaulas; je ne voyois rien à travers la fente, parce qu'il n'y avoit de la lumière dans cette prison qu'aux heures où l'on apportoit à manger: mais je distinguai qu'on s'approchoit du mur et bientôt j'entendis le mouvement d'un bras qui cherchoit le mien; enfin je sentis une main, je la saisis avec transport, et la trouvant extrêmement petite, je soupirai en pensant que c'étoit seulement celle du jeune Mirva; ensuite j'imaginai que Diaulas qui ne s'approchoit pas de ce mur étoit sans doute enchaîné, et peut-être mourant et je versai un déluge de larmes; cependant on tenoit toujours ma main, on la serroit avec une tendre expression; je demandai des nouvelles de Diaulas, je conjurai de me répondre, on garda le silence; je ne recueillis que des gémissemens

entrecoupés, enfin on quitta ma main et je n'entendis plus rien. Je tombai dans le plus affreux désespoir; je me figurai que Diaulas n'existoit plus; rien ne peut exprimer ce que j'éprouvois en songeant qu'il venoit peut-être d'expirer dans l'instant même et si près de moi, sans que j'eusse eu la funeste douceur de recevoir ses adieux et son dernier soupir. Cependant n'ayant pas la certitude de mon malheur, je continuai mon travail, et il se trouva terminé bien plus promptement que je ne l'espérois, car vers le milieu de la nuit suivante, tandis que je travaillois, des morceaux énormes de plâtre et des grosses pierres se détachant avec fracas, laissèrent une large ouverture par laquelle il m'étoit très facile de passer. (15) Mon premier mouvement ne fut pas de m'élancer dans la prison; retenue par la crainte la plus déchirante, je restois immobile et glacée sur la brèche du mur, à peine osois-je écouter!..... J'entendis soupirer et gémir sourdement..... Alors je me levai, je pris une lampe et j'entrai dans le cachot: j'avançois en frémissant.....

Après avoir fait quelques pas, je tressaille en entendant une voix inconnue qui me dit ces mots: Venez ange consolateur!..... J'approche..... et je vois étendue sur de la paille une jeune personne qui paroissoit mourante; elle me tendoit les bras, je m'y jettai et nos pleurs se confondirent ensemble!..... O liens touchans et sacrés du malheur! Cette inconnue que je pressois contre mon sein, avoit acquis déjà sur mon coeur tous les droits de la plus tendre amitié; ses gémissemens pénétroient jusqu'au fond de mon âme; privée depuis si long-tems de toute consolation, l'espoir de lui en offrir en étoit une si puissante pour moi qu'elle suspendoit le sentiment de mes propres douleurs. O! chère compagne d'infortune, m'écriai-je, ranime ton courage, le ciel s'adoucit pour nous puisqu'il unit nos destinées. Hélas! reprit-elle, il est trop tard, je sens que la mienne va finir et quand vous en connoîtrez l'horreur, vous ne gémirez pas de la voir terminer. Les momens me sont chers, poursuivit-elle, je veux pro-

fiter du peu de force qui me reste pour épancher dans votre sein mes dernières douleurs, afin que vous puissiez un jour justifier ma mémoire. A ces mots elle essuya ses pleurs, et après un instant de silence reprenant la parole: Je m'appelle Azoline, dit-elle, ma naissance est obscure et mon père n'avoit qu'une fortune très médiocre..... Avant que l'opprobre et le désespoir eussent flétri mes traits, on me trouvoit belle, et mon père naturellement ambitieux fondant de grandes espérances sur cette beauté fragile, me fit élever avec soin. J'étois sensible, j'aimai, je fus aimée!..... Un jeune chevalier françois nommé Roger fut l'objet de cette passion malheureuse, il demanda ma main, mais il étoit sans fortune, mon père lui ôta toute espérance; Roger s'éloigna, je ne l'ai plus revu..... Mon malheur attira dans notre province le féroce Rotbold, il me vit, parut s'enflammer pour moi..... il m'écrivit d'abord en secret et tenta de me séduire; je le traitai avec le mépris qu'il m'inspiroit; alors il me demanda en mariage,

et mon père malgré mes pleurs et ma résistance lui donna sa parole; mais Rotbold dit à mon père que de grands intérêts de famille l'obligeoient à cacher son mariage pendant quelque tems, et il fut convenu que mon père se rendroit avec moi dans son château, que là, il m'épouseroit en secret et qu'en attendant que son mariage fut déclaré, je resterois chez lui sous le titre de sa pupille. On me trama ici; Rotbold annonça que la cérémonie nuptiale se feroit dans la chapelle de son château à l'insçu de ses domestiques, et que le prêtre seroit son chapelain. Tout s'exécuta de la sorte!.... Mon père partit le lendemain..... Pour moi, victime de son ambition, je n'avois pas même la consolation de me reposer sur mon innocence, car mon antipathie pour Rotbold me causoit les plus cuisans remords. Je demandai le prêtre qui m'avoit mariée pour lui confier mes scrupules et mes douleurs: je le vis plusieurs fois, je lui répetois toujours que j'avois pour Rotbold une invincible aversion, et que je ne pouvois arracher de mon coeur

l'amour criminel dont je brûlois pour un autre. Il y avoit trois semaines que j'étois la plus infortunée de toutes les créatures, lorsqu'un jour Rotbold revenant de la chasse entra dans ma chambre suivi d'un écuyer que je n'avois jamais vu à sa suite; mais frappée de la figure de cet homme et le regardant avec attention, imaginez quelle fut ma surprise, en reconnoissant en lui le prêtre qui m'avoit mariée et qui chaque jour recevoit mes confidences!..... C'étoit en effet un imposteur, l'écuyer et le complice des forfaits de Rotbold; ce dernier sachant par ce scélérat à quel point je le haïssois, loin de rougir de son crime en fit gloire à mes yeux, ainsi que Triphon, (c'est ainsi qu'on appelle le digne écuyer du plus lâche et du plus méchant de tous les hommes.) Rotbold me dit qu'il auroit fini par m'épouser véritablement si je l'avois aimé, mais que connoissant mes sentimens il se décidoit à ne jamais me revoir. Que cependant il m'offroit une dot considérable si je voulois m'unir à Triphon, et partir avec lui pour une

province éloignée. Je répondis tout ce que la haine et la plus juste indignation peuvent inspirer; alors Rotbold me déclara que si je n'acceptois pas ses offres, il me plongeroit dans un cachot pour le reste de mes jours, et qu'il répandroit le bruit que je m'étois sauvée avec un de ses pages. Eh! que m'importe l'honneur, m'écriai-je, ne l'ai-je pas perdu quand ma noire destinée me conduisit dans cette demeure impie? Je suis deshonorée, mais je suis innocente!..... Tyran, tu peux disposer de ma réputation et de ma vie; la vertu me reste, c'est un bien qu'il n'est pas en ton pouvoir de me ravir; ton exécrable imposture me couvre d'opprobre, mais du moins je puis désormais te haïr sans remords! ..... Pour toute réponse, le monstre avec l'aide de Triphon m'entraîna dans ce souterrain qui va devenir mon tombeau!..... Ici la malheureuse Azoline s'arrêta: ses larmes lui coupèrent la parole et ses forces étoient tellement épuisées, que je ne connus que trop qu'elle touchoit à ses derniers momens. J'étois

à genoux près d'elle, et je la tenois dans mes bras; elle pressoit doucement mes mains dans les siennes et laissant tomber sa tête sur ma poitrine; si le cruel Rotbold, dit-elle, comme il m'en a menacée, a répandu sur ma conduite des bruits injurieux, daignez rendre témoignage à la vérité que je dépose dans votre sein. ..... Que Roger surtout connoisse un jour mon innocence..... Oui, m'écriai-je, oui, j'en atteste Irminsul et tous nos dieux; si je dois revoir la lumière, Azoline sera justifiée, et s'il faut que nous périssions l'une et l'autre dans cet horrible cachot, songeons du moins qu'après la mort, transportées dans le séjour brillant du bonheur, nous y jouirons d'une vengeance immortelle..... Que dis-tu, reprit Azoline, faut-il que j'aie encore à déplorer tes erreurs! Ta religion promet une vengeance éternelle? Ainsi donc, elle condamne l'innocence opprimée au tourment affreux de haïr toujours!....., Non, non, quand le juste sera dégagé des chaînes de la vie, la bonté céleste l'affranchira pour jamais de la haine et

du ressentiment, et son coeur fait alors pour jouir de la félicité suprême, ne pourra plus goûter que les transports délicieux inspirés par la reconnoissance, l'admiration et l'amour. O! mon dieu, poursuivit-elle, en joignant les mains, cette infortunée oublie son propre sort pour ne s'occuper que du mien, elle adoucit l'horreur de mes derniers momens; daignez récompenser sa bonté compatissante, daignez l'éclairer et la rendre au bonheur..... En achevant ces mots, Azoline retomba dans mes bras, ses yeux se fermèrent, mais elle respiroit encore..... J'invoquai pour elle Vanadis, la Déesse puissante et consolatrice de l'amour et de l'espérance; (16) mais hélas! ce fut en vain..... Elle me serra doucement la main, r'ouvrit encore une fois les yeux, les attacha sur moi, et bientôt les referma pour jamais..... Je baignai de pleurs son visage glacé..... Ensuite je la couvris de mon voile et pénétrée d'attendrissement et de terreur, je retournai dans mon cachot. Cependant en réfléchissant à cette touchante et funeste

aventure, je conçus l'idée de la faire servir à me tirer des fers de mon cruel persécuteur. Dans le dessein que je méditois, il fallait m'abaisser à feindre; mais je pensai que l'horreur de ma situation pouvoit justifier cet artifice. Je fis demander Rotbold; il vint sur le champ, j'avois ouvert les rideaux de mon lit et placé ma lampe sur la brèche du mur. A cet aspect inattendu, Rotbold malgré son audace et sa férocité recula en frémissant..... Je l'instruisis de tout ce que j'avois fait et je ne lui cachai point, que la malheureuse Azoline avant d'expirer m'avoit conté son histoire. Rotbold qui m'avoit écouté sans m'interrompre, prit la parole quand j'eus cessé de parler, et tâcha de se justifier en calomniant l'infortunée victime de sa scélératesse: je ne réfutai point ces odieux mensonges, et après un moment de silence; je veux d'autant mieux vous croire, lui dis-je, qu'avant cette fatale aventure j'étois presque décidée à vous donner ma main. A ces mots, Rotbold se jetta à mes pieds: Écoutez seigneur, lui dis-je, mon

coeur est plus ambitieux que sensible; je ne puis supporter l'esclavage plus long-tems; je vous sacrifie mon devoir et l'amour; mais je veux être votre épouse, je veux régner où j'ai porté des fers; l'exemple d'Azoline m'inspire une juste défiance, et vous n'obtiendrez ma foi qu'en célébrant notre hymen avec un éclat et une publicité qui puissent m'affranchir de toute espèce de crainte et de soupçons. Alors je lui détaillai, que j'exigeois qu'il fit proclamer un tournoi, et qu'ainsi toute la noblesse des environs fût témoin de la cérémonie. Il consentit à tout; je lui déclarai que j'acceptois les premières offres qu'il m'avoit faites pour Diaulas, mais que je ne voulois lui annoncer son sort que lorsque je serois solemnellement engagée, et que je reviendrois du temple; que jusques-là je désirois qu'il ignorât totalement ma résolution. Rotbold souscrivit à toutes mes volontés; il me tira au moment même de ma prison; je ne la quittai pas sans verser encore quelques larmes sur la

destinée de la malheureuse Azoline; mais du moins j'emportai l'espoir que bientôt nous serions vengées. Rotbold fit aussitôt publier un tournoi, et je vis enfin arriver l'heureux jour de ma délivrance et du juste châtiment de ce monstre.

CHAPITRE XII.

UNE PREMIÈRE CONSOLATION.

Qu'un ami véritable est une douce chose!

LA FONTAINE.

Aussitôt que la belle Ordalie eut fini son récit, Isambard dit à Diaulas qu'il avoit un secret à lui confier et il l'emmena dans un cabinet voisin; après en avoir fermé la porte, vous ignorez, lui dit-il, le vrai nom de votre libérateur, je vais vous l'apprendre, c'est un des chevaliers du cygne, c'est Olivier..... A ces mots, Diaulas fit un mouvement d'horreur et de surprise..... Oui, reprit Isambard, c'est le meurtrier de votre soeur, mais c'est aussi le chevalier généreux qui sauva jadis les jours de votre père, c'est lui qui sut arracher Ordalie mourante des mains de son ravisseur;

elle lui dut alors et l'honneur et la vie; c'est encore lui qui vous rend aujourd'hui une épouse et la liberté..... Pensez-vous qu'un crime commis dans le premier mouvement d'une aveugle fureur, un crime fondé sur une erreur, dont vous futes la cause funeste, un crime enfin expié par les plus déchirans remords, puisse vous dispenser de la reconnoissance due à tant de bienfaits? Non sans doute, reprit Diaulas, mais que puis-je faire?.... Tout, répondit Isambard, il est impossible de le consoler et de tarir la source de ses larmes; mais vous pouvez seul adoucir l'horreur de son sort. Parlez, interrompit Diaulas, ma vie est a lui, qu'il en dispose..... Eh bien! généreux Diaulas, reprit Isambard, rendez un fils à Vitikind. J'ai vu par votre récit qu'au fond de l'ame vous méprisez un culte impie souillé par les plus abominables superstitions, faites-vous instruire de nos dogmes..... Je les connois, répliqua Diaulas en tirant un livre de son sein; Célanire mourante me remit ce livre qui les contient tous; ce livre sacré pour

vous, et devenu si précieux pour moi, afin d'exécuter les derniers ordres de mon infortunée soeur, je l'ai lu et avec d'autant plus de fruit qu'il est écrit dans ma langue. (a) La sublimité de sa morale a pénétré mon coeur et convaincu ma raison; je l'ai médité dans les fers, au fond d'un cachot, seul avec ma conscience et je me suis promis d'embrasser une religion qui peut donner toutes les vertus et toutes les consolations..... Eh bien! interrompit Isambard, vous devez donc voler dans les bras d'un père malheureux qui vous a toujours regretté! qui vous pardonnera et vous recevra avec transport!..... Mais, reprit Diaulas, vivre sous les loix de Charlemagne!..... Je ne vous le proposerois pas, dit Isambard, s'il existoit encore en Saxe un parti pour la liberté, quelque foible qu'il put être; mais vous n'avez plus de patrie, tout est vaincu, tout est soumis, il faut bien vous décider à chercher un

(a) Charlemagne avoit fait traduire l'évangile en saxon.

azile dans une terre étrangère. Choisissez donc celle où vous trouverez les loix les plus sages, et où vous pourrez consoler votre infortuné père. Voilà le voeu le plus cher du malheureux Olivier; voilà, Diaulas, la seule preuve de reconnoissance que vous puissiez lui donner. Allez, seigneur, répondit Diaulas; allez lui annoncer que je partirai dans une heure pour la cour de Charlemagne. A ces paroles, Isambard embrassa Diaulas avec autant d'attendrissement que de joie. Ils prolongèrent encore cet entretien assez long-tems. Diaulas apprit à Isambard, que la malheureuse Célanire lui ayant recommandé de ne jamais révéler l'affreux secret qu'elle emportoit au tombeau, il ne l'avoit même pas confié à Ordalie; ils convinrent qu'il ne reverroit pas Olivier, cette entrevue ne pouvant être que déchirante pour l'un et l'autre; et après avoir pris encore quelques autres arrangemens, Isambard fut retrouver son ami avec tout l'empressement, que lui inspiroit la douce certitude de lui porter une première consolation. En effet, lorsqu'il

lui rendit compte de son entretien avec Diaulas, il eut le plaisir inexprimable de voir un rayon de joie briller dans les yeux d'Olivier! Au moment où ce dernier témoignoit à son ami sa vive reconnoissance, ils furent interrompus par le jeune Mirva envoyé par Diaulas, pour attendre une lettre qu'Olivier devoit écrire à Vitikind; Mirva sachant qu'Olivier étoit le libérateur de son père adoptif, se jetta dans ses bras et baisoit en pleurant les mains généreuses, qui avoient désarmé Rotbold et brisé les fers de Diaulas. Olivier reçut avec une profonde sensibilité les caresses de cet aimable enfant, car pendant qu'il le tenoit dans ses bras, Isambard lui contoit son histoire. Après avoir écouté ce récit touchant, Olivier écrivit à Vitikind, et donna sa lettre à Mirva qui la porta sur le champ à Diaulas. On trouva des prétextes pour empêcher Ordalie et Diaulas de faire leurs adieux à Olivier; on donna des chevaux aux deux époux et tout ce qui leur étoit nécessaire pour leur voyage, et ils partirent le jour même, emmenant avec eux

leur enfant d'adoption et quelques autres captifs de leur pays qu'on avoit trouvés dans les prisons du château. Isambard fit des informations sur Triphon cet indigne écuyer de Rotbold et complice de ses crimes, comme on l'a vu dans l'histoire de la malheureuse Azoline, mais ce scélérat s'étoit sauvé avec son maître. Rien ne retenant plus les deux amis dans ce lieu, ils résolurent de continuer leur route; Giaffar qui se rendoit aussi dans le duché de Clèves, désira faire le reste du voyage avec eux, et quoiqu'il fut engagé dans le parti de Gérold, ils y consentirent; car alors la différence d'opinions ne produisoit ni animosité, ni haine; on combattoit avec une intrépide valeur; mais hors du champ de bataille, on ne voyoit plus dans ses ennemis que des hommes, que ses semblables, et l'on mettoit sa gloire à les traiter avec générosité. (17)

CHAPITRE XIII.

LES TABLETTES.

O, touchante simplicité!
Console ici mes yeux et reçois mon hommage;
De l'aimable hospitalité
J'y retrouve l'antique usage.
Dans les discours, la vérité,
Les graces sans frivolité,
Le sentiment sans étalage.

THOMAS.

Giaffar et les chevaliers du cygne après six jours de marche entrèrent dans une forêt et s'y égarèrent; ils étoient dans le duché de Clèves et très près du château de la princesse, mais s'étant détournés de la route, ils ne pouvoient plus retrouver leur chemin; fatigués d'une recherche jusqu'alors inutile, ils prirent le parti de s'arrêter et d'envoyer leurs écuyers à la découverte d'un sentier; les

écuyers se partageant s'enfoncèrent dans la forêt, et les trois chevaliers descendant de cheval s'établirent sous un chêne. Olivier et Giaffar restèrent debout appuyés contre le tronc de l'arbre, et Isambard s'assit sur un monceau de feuilles mortes, car on étoit aux derniers jours de l'automne et déjà les arbres avoient perdu toute leur verdure. On parla de Béatrix et de Gérold, et Giaffar témoigna le chagrin extrême qu'il éprouvoit d'être engagé dans le parti de ce dernier; combien il me seroit doux, ajouta-t-il au lieu de combattre pour une cause que je trouve injuste, de suivre deux amis qui me sont si chers et d'aller défendre avec eux une personne si intéressante. D'autant mieux, dit Isambard, que Béatrix est dit-on, la plus belle princesse de l'univers. La plus belle! reprit Giaffar, ah! je ne puis le croire si..... Il s'arrêta en poussant un profond soupir et ses yeux se remplirent de larmes. Isambard n'osa le questionner et Giaffar changea de conversation. Pendant que Giaffar parloit, Isambard crut sentir une pierre

sous lui parmi les feuilles sur lesquelles il étoit assis, il voulut l'ôter, et fut très surpris en regardant ce qu'il tenoit, de voir au lieu d'une pierre de fort belles tablettes d'or. Elles étoient ouvertes, les chevaliers regardant avec curiosité ce qu'elles contenoient virent qu'on avoit écrit quelques pensées détachées sur les premières feuilles; ils y lurent celles qui suivent:

« Si les princes sont ingrats et en gé-
« néral peu capables d'amitié, c'est que
« pour peu qu'ils ayent lu, ou regardé
« autour d'eux, ils acquièrent facilement
« l'idée qu'on ne les aime point pour
« eux-mêmes; de là, ils ne cherchent que
« des liaisons agréables, désespérant de
« trouver des amis. »

« La grande fortune et le rang élevé
« privent souvent ceux qui les possèdent
« de la douceur d'être aimés; on s'attache
« à eux par intérêt et cette vue occupant
« seule l'esprit, empêche de s'appliquer
« à connoître ce qu'ils ont d'attachant.
« Comme on veut leur plaire, les séduire
« et les mener, on met plus d'attention

« à découvrir leurs foibles, que leurs bon-
« nes qualités; on ne se soucie guères de
« les trouver aimables, et cela seul sou-
« vent empêche de leur rendre cette jus-
« tice quand ils le méritent. Tel prince
« qui n'a jamais eu d'ami en auroit eu
« de sincères s'ils n'eut pas été prince.

« Les mauvais exemples donnés par les
« princes et les grands, corrompent les
« moeurs publiques, mais c'est la stupidité
« des peuples qui produit les vices et les
« crimes de ceux qui les gouvernent. Quand
« la multitude connoîtra bien sa force et
« tous ses droits, on trouvera les contes de
« fées plus raisonnables que l'histoire, et
« les conquérans et les despotes paroî-
« tront des êtres plus monstrueux et plus
« fabuleux que les magiciens, les ogres
« et les géants.

« Que penseroit-t-on d'un père de
« famille qui diroit à ses enfans: j'ai en-
« vie d'avoir la moitié du champ d'un de
« mes voisins, je voudrois en humilier
« un autre, et me venger d'un troisième;
« allez donc ravager leurs terres et en
« outre donnez-moi l'argent nécessaire

« pour cette entreprise, allez, car il n'y « a rien de plus héroïque et de plus « juste que de sacrifier sa fortune, d'ex- « poser sa vie, et d'égorger ses semblables, « pour satisfaire mes passions ou seule- « ment mes caprices. Tous les souverains « répètent qu'ils sont les pères de leurs « peuples ; mais qu'exigent-ils de leurs « enfans?.....

L'auteur de ces pensées, dit Giaffar, s'exprime avec une franchise qui me plaît. Oui, reprit Isambard, je suis sûr que cet auteur n'aime que la vérité, et qu'il n'a jamais flatté personne: je voudrois bien savoir si c'est un homme ou une femme..... Mais, voici des vers qui peut-être vont satisfaire ma curiosité; à ces mots Isambard lut tout haut les vers suivans:

Secret ennui, sombre langueur,
Dégoût du monde et de la vie,
Poison, qu'une main ennemie
Semble répandre dans mon coeur,
Vous avez détruit mon bonheur!
Illusion enchanteresse,
Douces erreurs de la jeunesse,
Charmes regrettés et perdus,
Pour moi vous ne renaîtrez plus!

Il est un tems pour la sagesse,
Cet instant où les passions
Cessent enfin d'agiter l'ame
Est fait pour les réflexions;
Mais dans cet âge tout de flamme
Où, consumé par le désir
Le coeur ne cherche qu'à jouir,
Qu'il est dangereux, téméraire,
De vouloir tout approfondir;
Et d'anéantir la chimère
Qui donne ou promet le plaisir!
Telle est la source malheureuse
De cette inquiétude affreuse
Qui me dévore et me poursuit.
Oui, c'est la raison qui me nuit.
Moi-même cause de ma peine
J'ai creusé l'abyme où m'entraîne
Un désir vain et curieux:
J'ai déchiré le voile heureux
Dont le prestige favorable
Par un mensonge utile, aimable,
Nous cache l'âpre austérité
De l'affligeante vérité.
Une cruelle indifférence,
Un froid mortel, un noir venin
Glacent mon esprit incertain;
Ce dernier des biens, l'espérance
N'est pour moi qu'un phantôme vain,
Et je supporte avec chagrin
Ma triste et pénible existence!

Eh!

Eh! que fais-je dans l'univers
Au milieu des objets divers
Dont je me trouve environnée!
Dans ce tourbillon entraînée
Sans soins, sans desseins, sans désirs,
Insensible à tous les plaisirs,
Des jours brillans de ma jeunesse
Je vois l'éclat s'évanouir:
Le tems s'enfuit et ne me laisse
Qu'un insipide souvenir.

Ah! c'est une femme s'écria Isambard, j'en suis charmé. C'est sans doute, dit Giaffar, une des dames de la cour de la duchesse; ou peut-être Béatrix elle-même, interrompit vivement Isambard, que je le voudrois! Avec quel plaisir je combattrois pour une personne qui pense et s'exprime ainsi! Il n'est guères vraisemblable, dit Olivier, qu'une princesse ait écrit les pensées que nous venons de lire. Eh quoi! répondit Isambard, est-il donc impossible qu'une princesse ait de la raison? D'ailleurs, on vante tant l'esprit de Béatrix, ses lumières, son goût pour les sciences et les arts!.....,

Remarquez que ces vers annoncent un femme qui s'est livrée dès sa jeunesse à des études sérieuses, et qui n'a point encore aimé; tout cela ressemble bien à tout ce que la renommée publie de la duchesse de Clèves. Mon cher Isambard, dit Giaffar, je vous prédis que vous serez passionnément amoureux de Béatrix. J'ai déjà observé plus d'une fois que vous ne parlez jamais d'elle avec tranquillité. Je crois pouvoir vous assurer, répondit Isambard, que l'amitié sera toujours ma passion dominante; d'ailleurs comment pouvez-vous me supposer assez insensé, pour m'attacher à une personne de son rang et qui a dédaigné l'hommage de Gérold et de tant d'autres princes? Cependant j'avoue que si ces tablettes lui appartenoient, il me paroît très-possible de l'aimer sans espérance. Comme Isambard achevoit ces mots, il vit arriver Zemni qui dit aux chevaliers qu'en sortant de la forêt, il avoit apperçu sur le penchant d'une colline une grande maison, qu'il y avoit été afin d'y prendre des informations sur les différens chemins

qui conduisoient au château de la duchesse et au camp des princes confédérés, que le maître de la maison qui étoit un vénérable vieillard, invitoit les chevaliers à venir chez lui, promettant de leur donner des guides et toutes les informations dont ils auroient besoin. Les chevaliers acceptèrent cette proposition et conduits par Zemni, ils se rendirent sur le champ dans l'habitation du vieillard. Ils la reconnurent de loin aux signaux d'hospitalité qui la décoroient. (18) C'étoient suivant l'usage de ces tems des casques attachés sur des lances et posés sur le haut des toits, afin d'avertir les voyageurs égarés que cette demeure appartenoit à un chevalier qui leur offroit un hospice. (a) Les chevaliers trouvèrent une maison vaste, mais simple, entourée de beaux jardins et dans la situation la plus agréable. Théobald, (c'étoit le nom du maître de la maison) vint les recevoir; ce vénérable

(a) J'espère que par la suite en France dans les campagnes le drapeau tricolore placé de même, signifiera la même chose.

vieillard suivi de la jeune Sylvia sa fille unique conduisit ses nouveaux hôtes dans une grande galerie; l'aimable Sylvia désarma les chevaliers et fut ensuite leur chercher des rafraichissemens qu'elle leur apporta elle-même. (a) Les chevaliers ayant instruit le vieillard de l'objet de leur voyage; Seigneurs, dit Théobald, en s'adressant aux deux amis, j'apprends avec joie que les illustres chevaliers du cygne vont combattre pour la plus vertueuse et la plus charmante princesse de l'univers; je suis son sujet, j'ai eu la gloire d'être son instituteur, et vous devez concevoir à quel point je suis profondément affligé de la persécution qu'elle éprouve! Retiré depuis long-tems de sa cour, je me suis fixé dans cette agréable demeure voisine du château de la princesse, qui avant le rassemblement des troupes venoit souvent dans ma solitude! Je suis maintenant séparé d'elle par le camp des

(a) Tous ces petits détails sont puisés dans les moeurs du tems de la chevalerie. — Voyez l'ouvrage de Mr. de Ste. Palaye.

princes confédérés. Cependant ces princes ont eu la générosité de déclarer que ma maison seroit toujours respectée, même pendant la guerre si elle a lieu, et que tous les chevaliers qui s'y rendroient y trouveroient un asile sûr comme en tout autre tems; même ceux qui viendroient avec l'intention de combattre pour la duchesse de Clèves. Gérold et les autres chefs ont défendu à tous leurs soldats sous les peines les plus sévères d'approcher de mon habitation, et j'y vis aussi tranquille que je puis l'être maintenant. Je suis même souvent honoré de la visite des princes confédérés et des chevaliers de leur parti, qui rencontrent presque toujours ici d'autres chevaliers défenseurs de Béatrix, et ces entrevues se passent avec une politesse égale de part et d'autre. Dans ce moment même, continua le vieillard, plusieurs chevaliers des deux partis se promènent dans mes jardins, et vous voyez sur ces lambris leurs armures suspendues avec les vôtres..... Oui, dit Giaffar, je reconnois l'armure et le panache vert de Gérold..... A ces mots,

Isambard curieux de connoître la devise de ce prince, se leva et prenant le bouclier de Gérold, il y vit un cheval prêt à franchir une haute barrière, et ces mots étoient écrits autour: *l'obstacle et le péril accroissent mon ardeur.* Cette autre armure blanche et couleur de feu, dit le vieillard, est celle du duc de Spolette ami de Gérold et comme lui plein de courage et de fierté, ainsi que l'exprime sa devise qui représente une haute cascade tombant d'une roche escarpée avec ces paroles: *éclat, élévation, activité.* Ce prince ennemi mortel de Charlemagne et des françois, jouit dans ce moment de la double satisfaction de ne voir dans le parti des princes aucun chevalier de cette nation, et de savoir qu'il y en a beaucoup parmi ses adversaires. Et cette armure grise si simple et si modeste, demanda Isambard, à qui appartient-elle? A Roger, un jeune chevalier françois, répondit Théobald. A ce nom Isambard se rappella que l'amant de l'infortunée Azoline s'appelloit ainsi; il regarda la devise qui représentoit un roseau au des-

sous duquel on lisoit ces mots: *toujours agité, jamais abbatu.* Après cet examen, Isambard désirant vivement s'éclaircir d'une chose plus intéressante, mais embarrassé sans savoir pourquoi, et craignant d'être désabusé, se rapprocha du vieillard, et lui conta, en rougissant, l'aventure des tablettes qu'il lui montra. Aussitôt, Théobald s'écria qu'il les reconnoissoit et qu'elles appartenoient à la duchesse. A ces mots un violent battement de coeur avertit Isambard que la prédiction de Giaffar pourroit bien s'accomplir..... J'avoue, dit Isambard, que j'ai eu l'indiscrétion de lire ces tablettes, mais, seigneur, regardez cette écriture, est-ce bien celle de la princesse? Oui, répondit Théobald, et sans doute elle aura écrit ces vers dans la forêt, où souvent elle alloit se promener seule en sortant d'ici; mais, seigneur, vous lui remettrez vous-même ces tablettes, et elle s'applaudira du hasard qui les a fait tomber entre les mains d'un de ses défenseurs. Oserois-je encore, reprit Isambard, vous faire une question? Vous

parliez tout à l'heure de la guerre, comme d'un événement encore incertain; on croit donc que la princesse finira par choisir un époux, parmi tant de princes rassemblés pour la conquérir? Seigneur, répondit Théobald, Béatrix se conduit à cet égard avec tant de discrétion, que même les chevaliers accourus pour la défendre et qui sont dans sa cour depuis plusieurs mois, ignorent encore si tous ces préparatifs se termineront par la guerre, ou par des tournois et des noces. La trève expire dans huit jours, la duchesse alors sera sommée par les princes de déclarer ses intentions; jusques-là c'est un secret impénétrable. Isambard alloit continuer ses questions, lorsque les portes de la galerie s'ouvrirent et l'on vit paroître le Comte de Bavière et le Duc de Spolette. Le premier fit une exclamation de joie en appercevant Giaffar; il s'avança précipitamment vers lui et l'embrassa avec toutes les démonstrations d'une vive amitié. Giaffar lui présenta les chevaliers du cygne en lui disant qu'il leur devoit la vie. Quoique Gérold fut

instruit du motif de leur voyage, il les traita avec autant de grâces que de politesse; Isambard même, quoiqu'excessivement prévenu contre lui, ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de son maintien et de ses manières et le charme répandu sur toute sa personne. Ce prince vouloit emmener Giaffar dans son camp, mais Giaffar déclara que les chevaliers du cygne ayant promis à Théobald de rester trois ou quatre jours chez lui, il désiroit passer ce tems avec eux. Quand les princes furent partis, Théobald et les chevaliers se mirent à table; aussitôt après le souper le vieillard se retira. Comme il n'étoit que huit heures du soir, les chevaliers se réunirent dans la chambre de Giaffar avec l'intention d'y veiller ensemble jusqu'à dix heures.

CHAPITRE XIV.

L'ORIGINE DE L'ORGUE.

The imprison'd winds, released, with joyful sound
Proclaim their liberty all around.

ANONIME.

Il n'est ame si revêche qui ne se sente touchée de quelque révérence, à considérer cette vastité sombre de nos églises et ouir le son dévotieux de nos orgues.

MONTAGNE.

Olivier un peu moins absorbé dans sa douleur depuis l'aventure d'Ordalie, se prêtoit davantage à la conversation; la figure intéressante de Giaffar et sa profonde mélancolie, avoient disposé son coeur à l'aimer dès le premier jour de leur rencontre, et la singularité de sa dévise (a) excitoit sa curiosité. Il lui parla

(a) Une plante étrangère sur le sommet d'une montagne et ces mots : *la trouver ou mourir.*

du voeu qu'il avoit fait de voyager toujours, (19) et il lui témoigna le désir qu'il éprouvoit d'en connoître le motif. Giaffar répondit qu'il ne pouvoit rien refuser à des amis qui lui étoient si chers; mais qu'un devoir sacré l'obligeoit à cacher ses malheurs, et qu'il leur demandoit leur parole de ne jamais révéler les secrets qu'il alloit déposer dans leur sein. Les deux amis firent le serment qu'il exigeoit; et Giaffar reprenant la parole commença de la sorte son étonnante histoire.

J'ai trente six ans, et ma carrière est finie!..... Je l'ai parcourue avec éclat, avec gloire peut-être; la fortune et l'amour la semèrent de fleurs, jusqu'au terme fatal où je trouvai l'abyme affreux qui devoit m'engloutir..... J'ai tout perdu jusqu'à mon nom; l'Orient le bénit encore, l'amour d'un peuple reconnoissant en conserve la mémoire, et je ne puis le porter! Condamné à l'obscurité, ma renommée m'est devenue étrangère, je n'en puis jouir, et mort pour l'univers, c'est dans le silence éternel du tombeau que je recueille l'approbation et

les éloges de mes contemporains! enfin victime infortunée du despotisme et funeste exemple des vicissitudes humaines, je suis Barmécide.....(20)... A ce nom si grand, si fameux, les chevaliers du cygne se levèrent..... Un profond sentiment d'admiration et de respect les rendit immobiles pendant quelques minutes; pour les belles ames, la proscription et l'infortune ajoutent à l'intérêt que doivent inspirer le génie et la vertu! Les deux amis considéroient Barmécide avec une avide curiosité, comme s'ils le voyoient pour la première fois. L'émotion et le saisissement qu'ils éprouvoient se peignoient sur leurs visages d'une manière si touchante, que Barmécide en fut vivement attendri. O! mes amis, s'écria-t-il, vous me rendez mon existence!..... En disant ces mots, il se jetta dans leurs bras et après avoir reçu leurs tendres embrassemens, il reprit ainsi son récit.

Mon père né dans les états de Gérold avoit la passion des voyages, il inspira ce goût à ma mère qui fut toujours son inséparable compagne; je naquis dans la

Perse, mon père fut mon seul instituteur, et m'instruisit par des faits et des observations fondées sur l'expérience, et non en puisant ses leçons dans des livres; il me fit étudier la nature dans les campagnes et dans les déserts que nous parcourions sans cesse, et il m'apprit à connoître les hommes en les jugeant en masse d'après leurs loix et leurs institutions sociales; aussitôt que nous arrivions dans un pays nouveau, mon père s'informoit avec soin de la nature du gouvernement et de ses loix générales et particulières: ces lumières acquises, mon père connoissoit avec précision, les moeurs, les vertus et les vices de la nation, il me communiquoit ses conjectures à cet égard, et l'examen que nous faisions ensuite en étudiant les hommes confirmoit toujours son premier jugement. J'eus le malheur de perdre à vingt ans cet excellent père; depuis long-tems ma mère n'existoit plus, j'avois trois frères; nous avions toujours vécu dans la plus parfaite union; nous ne voulûmes point nous séparer; il fut décidé que nous

voyagerions encore deux ans, et qu'ensuite nous retournerions dans la patrie de notre père. Nous avions souvent entendu parler de l'extrême magnificence de la cour d'Aaron Raschid, et la curiosité nous conduisit à Bagdat. Arrivés dans cette superbe ville, nous y fîmes connoissance avec quelques européens de notre âge, et nous nous logeâmes tous ensemble dans la même maison. Mes frères avoient beaucoup de talens agréables et jouoient de plusieurs instrumens, quelques uns de nos nouveaux compagnons avoient le même goût, et comme nous ne pouvions jouir dans Bagdat du libre exercice de notre religion, nous convînmes que les jours solemnels, nous nous rassemblerions dans une chambre pour y chanter l'office divin, ce que nous fîmes en effet; les uns chantoient les pseaumes, les autres jouoient de divers instrumens, ce qui formoit un concert très bruyant; ma chambre donnoit sur la rue, le peuple s'arrêtoit pour nous écouter, on sut bientôt le motif de ces chants religieux; l'intolérance mahome-

tane s'en allarma, et elle obtint du Calife un édit qui fut publié dans toute la ville, et qui défendoit sous peine de la mort à tous les chrétiens, de s'assembler pour chanter leurs prières, laissant cependant à chacun la liberté de les réciter en musique si le chant faisoit partie de leurs rites religieux; mais n'accordant cette permission qu'individuellement, proscrivant sans exception tout rassemblement ne fut-il que de deux ou trois personnes. Cette défense me révolta tellement que je ne m'occupai plus que des moyens de l'éluder. J'avois toujours eu beaucoup de goût pour la méchanique et après quelques réfléxions je conçus l'idée de composer un instrument qui pût imiter tous ceux que je connoissois et même la voix humaine. Je voulois qu'en même tems il eut un son si prodigieux, qu'il, pût produire à l'oreille l'effet d'un concert. J'y travaillai nuit et jour et en moins de six mois, je fis un instrument d'une grandeur énorme, auquel je donnai le nom d'orgue et qui remplissoit parfaitement mes vues. Alors je l'établis près

de ma fenêtre et j'en jouai régulièrement soir et matin en chantant des pseaumes. Au bout de peu de jours on avertit le Calife, que les chrétiens malgré la rigueur de ses défenses recommençoient leurs concerts religieux et avec plus d'éclat que jamais. Le Calife donna des ordres en conséquence et un matin que je jouois de mon orgue à mon heure ordinaire, on vint frapper à ma porte à coups redoublés; je fermai mon orgue, ensuite je me levai et je fus ouvrir; au moment même une troupe de gens armés envoyée par le Calife entra dans ma chambre, et montra le plus grand étonnement de me trouver seul. Le chef de la troupe me demanda ce qu'étoient devenus mes complices, je répondis que je n'en avois point. Il ne fit nulle attention à cette réponse et chercha vainement dans mes cabinets les autres musiciens; il passa dix fois devant mon orgue, sans se douter que ce fut un instrument, d'autant plus que je lui avois donné la forme d'un buffet; enfin ne comprenant pas comment mes compagnons avoient

pu s'échapper, il m'ordonna de le suivre; je demandai à être conduit en présence du Calife, il me répondit qu'il m'y menoit. En effet ce prince avoit voulu me voir et m'interroger lui-même. Il me reçut avec un air sombre et sévère, et m'examina quelque tems en silence, et frappé de la sérénité de mon maintien, Jeune insensé, me dit-il, qui peut t'inspirer une telle audace et tant de mépris pour la vie? Seigneur, répondis-je, rien ne rassure l'innocence comme l'aspect d'un juge équitable..... Mais, reprit-il, tu ne peux nier ta désobéissance, j'ai moi-même été sous ta fenêtre; j'ai moi-même entendu le bruit des instrumens et des voix, et cependant on n'a trouvé que toi dans ta chambre, que sont devenus tes compagnons?..... Je n'en ai point.—Écoute; ta phisionomie me plaît et m'intéresse, et ta jeunesse me fait pitié, je puis te faire grace, mais je veux un aveu sincère.....Non, seigneur, répondis-je, vous ne la feriez pas à celui qui seroit assez vil pour dénoncer ses amis..... Eh bien! s'écria le Calife avec

emportement, tous les chrétiens qui existent dans Bagdat seront aujourd'hui dans les fers. Ils n'y seront tout au plus que quelques heures, répondis-je du ton le plus tranquille.....—Et qui les délivrera? —Moi, seigneur. A cette réponse le Calife resta muet d'étonnement, ne sachant s'il devoit prononcer ma sentence ou me renvoyer comme un homme en délire. Je repris la parole: Seigneur, lui dis-je, j'ose vous protester que je n'ai point désobéi à vos ordres et que j'étois seul, c'est ce qu'il m'est facile de démontrer, si vous daignez envoyer chercher le buffet qui est dans ma chambre; j'ouvrirai devant vous ce meuble mystérieux, et vous y trouverez la preuve positive de ma parfaite innocence. Le Calife dont ce discours augmentoit encore la surprise, donna sur le champ l'ordre que je sollicitois, et mon orgue fut transporté dans son appartement; pendant que je m'occupois à le mettre en ordre, le Calife qui attendoit avec autant de curiosité que d'impatience le dénouement de cette scène singulière, fut chercher la

princesse Abassa sa soeur; il lui rendit compte de notre entretien et il revint avec elle. Cette princesse enveloppée dans un grand voile qui cachoit entièrement sa taille et son visage, s'assit sur des carreaux à côté de son frère, à peu de distance et en face de l'orgue. Alors je demandai au Calife la permission de m'asseoir vis-à-vis mon buffet, et à l'instant même je me mis à chanter et à jouer. Aussitôt que le Calife entendit ce bruit éclatant et harmonieux imitant si parfaitement des flûtes, des cors, des hautbois et la voix humaine, il se leva avec transport; Est-il possible! s'écria-t-il, ce buffet est un instrument!..... Oui, seigneur, repris-je, et je l'ai inventé et composé pour adoucir la sévérité de vos défenses. En proscrivant les rassemblemens, dit le Calife, je ne voulois qu'empêcher l'éclat et la solemnité que donnoient à vos cérémonies la réunion de différens instrumens et de plusieurs voix; je n'avois pas prévu ce merveilleux moyen d'annuller mon édit; mais il est juste, ajouta-t-il, que ceux qui sont forcés d'obéir, soient

plus ingénieux que ceux qui commandent. En disant ces paroles, il se retourna vers Abassa pour lui demander ce qu'elle pensoit de cette avanture. Alors j'entendis la plus charmante et la plus douce voix qui eut encore frappé mon oreille, l'inviter dans les termes les plus obligeans pour moi, à récompenser l'auteur d'une invention si extraordinaire. Le Calife se rapprocha de moi: Jeune homme, me dit-il, j'aime les talens et les arts et ta personne me plaît; je veux que tu m'expliques la méchanique de cette merveilleuse machine, et je me charge de ta fortune; ainsi poursuivit-il en s'adressant à sa soeur, vous serez contente, Abassa, car je garde l'instrument et l'inventeur. En effet le jour même je fus installé dans le palais; on me donna un vaste appartement, plusieurs esclaves, et je reçus de magnifiques présens. Je n'avois point de fortune et je fus charmé d'en faire une aussi rapide et aussi singulière, mais je n'en fus pas moins frappé du despotisme que ce prince joignoit à ses faveurs, même les plus distinguées; car il avoit

disposé de moi comme d'un esclave, sans me consulter, sans daigner s'informer si quelque engagement particulier ne mettoit pas d'obstacle au désir qu'il éprouvoit de m'attacher à lui. Je fis sur ce sujet plusieurs réflexions qui m'attristèrent; mais j'étois jeune, sans expérience, je fus ébloui des grandes qualités de ce prince. (En effet il en a d'éminentes.) (21) Je m'étourdis sur les conséquences terribles de son caractère, et je me livrai aux brillantes espérances que m'offroient l'ambition et la fortune. Dès le lendemain le Calife me fit appeller pour lui expliquer la méchanique de mon orgue; en la lui démontrant, je m'apperçus au bout de quelques minutes, qu'il n'avoit aucune notion des connoissances nécessaires pour comprendre facilement le méchanisme d'une machine un peu compliquée, et qu'en même tems il avoit l'amour propre de vouloir me cacher cette ignorance. Comme il a beaucoup d'esprit et d'intelligence, j'aurois pu en lui donnant l'idée des premiers principes et en éclaircissant ses doutes,

lui démontrer clairement ce qu'il désiroit connoître; mais il vouloit une explication savante, il feignoit d'entendre ce qu'il étoit impossible qu'il comprit, de sorte que ma démonstration lui fut absolument inutile; il n'en remporta que la persuasion secrette de m'en avoir imposé sur son instruction, et il me laissa le chagrin de connoître jusqu'où peut aller la puérilité de l'orgueil de l'homme le plus éclairé, lorsqu'il a été corrompu par l'usage et l'habitude d'un pouvoir sans bornes. Cependant il fit de mon orgue un usage qui me fut très agréable. Les ambassadeurs de Charlemagne étoient alors à sa cour, et le Calife mit mon orgue au nombre des présens dont il les chargea pour leur maître. (22) Dans cette endroit du récit de Barmécide, Isambard observa qu'il étoit plus de dix heures, parcequ'on avoit employé beaucoup de tems à la conversation; on convint de se rassembler le lendemain à la même heure, et de consacrer la soirée entière à écouter une narration, que l'amitié et la célébrité de Barmécide rendoient si intéressante.

CHAPITRE XV.

L'AMITIÉ D'UN DESPOTE.

Toujours son amitié traîne un long esclavage.

RACINE.

Théobald le jour suivant se retira à sept heures du soir; les trois chevaliers se rendirent aussitôt dans la chambre de Barmécide qui reprit ainsi son histoire: Ma faveur auprès du Calife augmentoit chaque jour; ce prince aimoit véritablement la lecture; un jour qu'il vouloit lire avec moi un excellent ouvrage de morale sur les devoirs de l'homme, il se leva dans l'intention de s'enfermer dans son cabinet; Que faites-vous, seigneur! lui dis-je; ah! faites plutôt ouvrir toutes les portes; une lecture utile est un bienfait dont un prince ne doit pas priver ses sujets. (23)

Barmécide, répondit-il, croyez qu'il est dangereux d'apprendre à raisonner à la multitude, l'obéissance en souffriroit bientôt. Votre ami, seigneur, repliquai-je, votre héros, Charlemagne enfin ne pense pas ainsi. Vous savez avec quel zèle il cherche à répandre les lumières..... Sa magnanimité l'égare, interrompit Aaron. Écoute, poursuivit-il, crois-tu que nous dussions désirer de l'esprit et de l'intelligence aux animaux qui supportent paisiblement notre joug? Penses-tu, qu'il nous fût avantageux que les chameaux et les éléphans (doués d'une force si prodigieuse et si utiles à nos besoins et à nos plaisirs) sussent réfléchir et raisonner?.... La noire profondeur de ce discours qui renfermoit toute la politique du despotisme, me glaça; j'apprenois enfin à connoître ce que sont aux yeux d'un souverain despote, les hommes qu'il gouverne. Cet égoïsme barbare me fit horreur; je me promis intérieurement de quitter un prince que je ne pouvois plus estimer, aussitôt qu'il me seroit possible de m'échapper sans péril, car je ne me flattois

pas

pas d'obtenir de lui la permission de me retirer. La fuite seule pouvoit m'affranchir de l'esclavage de sa faveur, ou du danger de sa disgrace. Plût au ciel que j'eusse persévéré dans ce dessein! Mais un attrait plus puissant que l'ambition vint bientôt me fixer dans cette cour orageuse. Le Calife aimoit passionnément la princesse sa soeur; il avoit l'habitude de passer auprès d'elle tous les momens qu'il pouvoit dérober aux affaires; mais depuis que j'étois en faveur auprès de lui, il la voyoit beaucoup moins, nos entretiens particuliers absorbant la plus grande partie de son tems; les moeurs austères de l'orient ne permettoient pas que je fusse admis en tiers entre cette princesse et son frère; le Calife s'étoit même permis à cet égard une très-grande irrégularité, en l'amenant dans l'appartement où j'étois le jour où je jouai de l'orgue; il avoit cru pouvoir sans conséquence enfreindre une seule fois cet usage sacré, en faveur d'une chose si extraordinaire; mais rien n'auroit pu l'engager à renouveller l'exemple d'une semblable

licence. Il s'en affligeoit souvent avec moi, il gémissoit de ne pouvoir rassembler en même tems deux personnes dont la société lui étoit si agréable: ce prince a trop d'esprit et de lumières pour ne pas sentir combien cet usage est absurde: mais comme tous les tyrans, il évite avec soin de donner l'exemple des innovations, à moins que ses passions ou un intérêt puissant ne l'emportent sur sa politique; il méprise les préjugés, cependant les croyant utiles à son autorité, il feint de les respecter, et il ne néglige rien de ce qui peut les rendre vénérables à la multitude. Il me parloit sans cesse de sa soeur, il me vantoit sa beauté, son esprit, son innocence et sa sensibilité. Ces discours n'étoient pas sans intérêt pour moi, bientôt la reconnoissance en augmenta le charme et le danger. Un jour il me fit appeller plutôt qu'à l'ordinaire; Barmécide, me dit-il, le Visir est mort subitement cette nuit; j'ai consulté ce matin Abassa sur le choix que je devois faire pour le remplacer, en lui nommant ceux qui peuvent prétendre à cette place;

elle les a tous exclus, et m'a dit que l'ami d'Aaron lui paroissoit le seul homme qui dût l'obtenir; ainsi, Barmécide, c'est vous qu'elle a nommé. Moi, seigneur! m'écriai-je..... Oui, vous-même, reprit le Calife, et j'adopte son conseil. Je sais que votre jeunesse fera paroître ce choix surprenant, mais elle y donnera plus d'éclat; en voyant ce que je fais ponr vous, tout le monde vous supposera les qualités qui peuvent justifier une telle grâce..... Je n'en suis pas digne, répliquai-je, non, seigneur, je n'ai ni les talens ni l'expérience nécessaires..... Barmécide, interrompit le Calife, d'un ton impérieux, quand je vous juge capable de remplir cet emploi, une telle défiance ne vous est pas permise..... Mais, seigneur, ma religion?..... — Je n'exige point que vous l'abjuriez; tout culte public vous est interdit, c'est tout ce que je prescris; d'ailleurs, renfermé désormais dans l'intérieur de ce palais, vous serez moins que jamais exposé aux regards du peuple; on ne connoîtra de vous que vos travaux, et l'on ne s'embarrassera pas de

votre croyance. En un mot, je vous le répète, mon choix et ma volonté justifient tout aux yeux du public. Après un semblable discours, il falloit bien consentir à ce que désiroit un prince, dont il n'étoit pas plus facile de refuser les grâces, que d'éviter la vengeance; et ce fut ainsi que je me trouvai à vingt-deux ans premier ministre d'un vaste empire. Le Calife qui avoit déjà étendu ses bontés jusqu'à mes frères, acheva de les combler de bienfaits, dans cette occasion. Il ne les revêtit d'aucun emploi public, mais il voulut que les frères du visir vécussent dans une extrême opulence. Mes frères firent un digne usage de leurs fortunes; ils placèrent toute leur économie dans leurs dépenses personnelles, et ne montrèrent de magnificence que dans leurs dons et leurs aumônes. Je pensois comme eux, je distribuois aux gens de lettres, aux artistes, aux infortunés, les trésors que je tenois de la libéralité du Calife, et en peu de tems *les Barmécides* devinrent célèbres et chers à la nation. Je connus bientôt toute la pesanteur du

fardeau dont je m'étois chargé. Le Calife (comme sont en général tous les souverains absolus) n'aimoit ni le travail ni les affaires; il n'étendoit pas ses vues au delà de son règne, et certain d'obtenir toujours avec un édit l'argent qu'il voudroit avoir, il s'embarrassoit peu de l'état de ses finances; je les trouvai dans un affreux délabrement, je m'appliquai surtout à les rétablir, à soulager le peuple et à maintenir dans les différens tribunaux une exacte justice. Les succès les plus heureux et l'approbation publique me récompensèrent de mes soins. C'est au peuple seul à distribuer la gloire; il y a je ne sais quel enchantement dans l'enthousiasme de sa reconnoissance, qui saisit, qui transporte, surtout les grandes ames! Je m'attachai passionnément à celui que je gouvernois, et ce sentiment ne fut pour moi qu'une source inépuisable de peines et de vains regrets. Je ne pouvois jouir du bonheur que je rendois à la nation, en pensant qu'aucune loi inviolable, aucune forme stable de gouvernement n'en assuroit

la solidité, en pensant enfin que la mort d'Aaron ou la mienne détruiroit en un moment mon ouvrage! J'essayai plus d'une fois, mais toujours vainement, d'inspirer au Calife une sollicitude qui me paroissoit si naturelle; son coeur corrompu par l'orgueil, ne put ni la partager, ni même la concevoir. Un jour, qu'il paroissoit attendri des hommages que le peuple venoit de lui rendre; Peuple sensible, m'écriai-je, que deviendras-tu quand Aaron n'existera plus!..... A ces mots je vis briller la joie dans les yeux du Calife. Oui, oui, dit-il, c'est alors qu'ils sentiront véritablement le prix de tout ce que je fais pour eux..... Mais, seigneur, repris-je, si votre successeur abuse du pouvoir absolu dont vous faites un digne usage!..... Si ce peuple que vous aimez devoit gémir dans l'oppression?..... Il m'en regrettera davantage, répondit le Calife. Ce mot affreux me ferma la bouche, il détruisit sans retour le foible espoir que j'avois conçu, et je murmurai contre la providence, qui m'enchaînoit dans la cour de cet infléxible

despote, au lieu de m'avoir placé auprès d'un prince tel que Charlemagne.

Cependant deux ans s'étoient écoulés depuis l'époque où j'avois été revêtu de l'emploi de visir; mais les travaux auxquels je me livrois sans relâche, les veilles continuelles et une mélancolie insurmontable finirent par altérer ma santé, de manière à faire craindre pour ma vie; le Calife me montra dans cette occasion toutes les inquiétudes de l'amitié; ce prince aimoit vivement tout ce qui lui étoit agréable ou nécessaire; l'amuser, ou se rendre utile étoient les seuls moyens de l'attacher; alors il étoit capable des procédés et des soins les plus aimables; il supposoit un tel prix à son affection, qu'il pensoit qu'elle pouvoit seule élever jusqu'à lui celui qui en étoit l'objet, et qu'en même tems elle devoit inspirer un dévouement sans bornes; je ne savois que trop que l'orgueil et l'intérêt personnel, étoient les mobiles et les seules bases de ses actions et de ses sentimens; cependant il avoit pour moi une bonté si constante qu'il m'étoit impossible de

n'en être pas touché; je l'aimois et ne pouvant m'abuser sur ce qu'il étoit, je me plaisois souvent à me représenter ce qu'il auroit pu être avec une autre éducation et dans une situation différente; alors je le voyois l'homme que j'aurois choisi pour mon ami le plus intime, car la nature lui avoit prodigué tout ce qui peut intéresser et séduire; il avoit tellement corrompu des dons si précieux qu'avec des lumières étendues, un esprit supérieur et beaucoup de grâces, il n'étoit même pas aimable dans la société intime. Il rapportoit tout à lui, ne parloit que de lui, son ami étoit condamné au rôle éternel de confident et d'admirateur; ses entretiens particuliers n'eurent jamais d'attrait pour moi, excepté lorsqu'il étoit question de la princesse sa soeur, et il m'en parloit sans cesse; pendant assez long-tems j'écoutai avec plaisir les éloges qu'il lui donnoit, ensuite cette conversation me fit éprouver je ne sais quoi de pénible que je ne pouvois définir, en même tems elle m'attachoit davantage; je saisissois toujours les moyens de la

faire naître ou de la prolonger. J'avois été vivement ému de la manière dont cette princesse m'avoit désigné pour la place de visir, et j'attribuois à la reconnoissance l'intérêt extrême qu'elle m'inspiroit; souvent depuis cette époque le Calife me contoit qu'elle lui parloit de moi, qu'elle étoit fière, disoit-il, de mes succès et de ma conduite. Ces discours se gravoient dans ma mémoire, ils s'y retraçoient sans cesse; je me rappellois encore le son de voix si doux, que j'avois entendu le jour où je me trouvai avec elle dans le même appartement; je pensois avec plaisir, qu'après le Calife j'étois le seul homme au monde qu'elle eut jamais vu; j'osai croire qu'elle avoit conservé ce souvenir, les preuves d'intérêt et d'estime qu'elle m'avoit données depuis, confirmoient cette idée; enfin je me la représentois avec tous les charmes que le Calife me dépeignoit, et bientôt Abassa devint l'objet de toutes mes rêveries. Lorsqu'il ne me fut plus possible de m'abuser sur l'espèce de sentiment que j'éprouvois, je déplorai avec amertume une folie si

étrange; ma tristesse s'en accrut, et c'est alors que le dépérissement de ma santé donna les plus vives inquiétudes au Calife. On consulta des médecins qui déclarèrent qu'ils croyoient mon état mortel; cependant je travaillois toujours, et comme à l'ordinaire, je me rendois aux heures prescrites chez le Calife: car dans le commerce des princes, le courtisan le plus aimé est le plus assujetti: méthodiques en amitié, parce qu'ils ne peuvent connoître cette aisance, cette précieuse indépendance qui fait tout le charme d'une liaison intime, ils commandent les rendez-vous; ils ont leurs heures de confiance et d'épanchemens de coeur, aussi invariablement fixées que leurs heures d'audience.

Barmécide en étoit là de son récit, lorsqu'on frappa à la porte de la chambre; Isambard se leva et en ouvrant la porte, il pardonna l'interruption qui l'avoit impatienté, en reconnoissant Lancelot, qui leur apprit qu'étant depuis un mois à la cour de Béatrix, cette princesse ce jour même l'avoit chargé d'une commission importante pour Théobald;

Lancelot ajouta qu'il étoit arrivé au moment où le vieillard alloit se mettre au lit, et qu'après avoir fait sa commission, sachant que ses amis étoient dans le château, il n'avoit pu résister au désir de les embrasser avant de partir. Isambard questionna beaucoup Lancelot sur la cour de Béatrix. Vous y trouverez, dit Lancelot, plusieurs chevaliers françois; Angilbert, le jeune Roger, Archambaud et quelques autres; vous y verrez aussi le célèbre Ogier le Danois arrivé depuis peu de jours. A ces mots, Isambard se mit à rire en se rappellant la chaumière d'Ogier et son histoire. Nous avons encore un guerrier, reprit Lancelot, qu'on pourroit mettre au nombre des françois par son attachement pour Charlemagne, c'est Grimoald, duc de Bénévent. Quoique beau frère d'Adalgise, (a) et quoique prince, il est reconnoissant. Jadis otage à la cour de France, devant à la générosité de l'empereur et son éducation et ses états,

(a) Ainsi que Tassillon, duc de Bavière; il avoit épousé une fille de Didier.

il sent comme il le doit de si rares bienfaits; et loin de s'être uni aux ennemis de Charlemagne, il les a toujours combattus jusqu'ici. (24) Vous trouverez encore dans notre parti quelques autres princes; Theudon, roi de Pannonie, et les quatre fils du duc Aimon. (25) Après ce détail sur les guerriers on parla de la duchesse et des dames de la cour. Lancelot fit un tel éloge de Béatrix que les trois chevaliers jugèrent qu'il en étoit amoureux. Je n'ai point une telle témérité, répondit Lancelot, l'insensibilité dont elle a donné tant de preuves et qui même nous rassemble tous près d'elle, préserve du danger de ses charmes; parmi nous jusqu'ici, le seul roi de Pannonie, Theudon a osé se déclarer son amant, (car les rois ne doutent de rien;) je soupçonne encore le dernier des quatre fils d'Aimon, le jeune Guichard de l'aimer en secret; mais il est si timide, que la guerre, quelle que soit sa durée, finira certainement avant qu'il se décide à faire connoître son amour. Pour moi, je me suis déclaré le chevalier de la jeune et

charmante Délie, c'est le nom de la favorite de Béatrix; avec une figure dont tous les traits expriment la plus touchante sensibilité, avec une douceur enchanteresse, son coeur est aussi inaccessible à l'amour que celui de Béatrix; j'ai plusieurs rivaux et nous sommes tous traités avec une égale et constante indifférence. Les autres jeunes personnes attachées à la duchesse sont toutes distinguées par les agrémens de leurs figures ou par le charme des talens. Mais vous y retrouverez une personne célèbre par sa beauté, sa vertu, et par la gloire d'avoir su résister à la passion du plus grand prince de la terre..... Comment, interrompit Isambard, la belle Amalberge est à la cour de Béatrix? Elle a pris le parti le plus sûr, reprit Lancelot, celui de la fuite; mais si, comme on le croit, elle aime en secret Charlemagne, comment pourra-t-elle l'oublier? La renommée de ce héros la poursuivra partout. (26) Olivier fit à son tour quelques questions sur les princes ligués. J'ai été deux fois dans leur camp, répondit Lancelot, ils

nous sont bien supérieurs en nombre; et ils ont parmi eux plusieurs chefs très redoutables par leurs talens et leur valeur. Entr'autres Gérold et le duc de Spolette, et deux autres princes amans passionnés de Béatrix, Henri duc de Frioul, et l'ambitieux Hartrade comte de Thuringe: ils attendent encore Constantin, prince de Grèce, le fils de la fameuse Irène. (27) Après toutes ces explications Lancelot assura les deux amis, que Béatrix prévenue de leur arrivée les attendoit avec impatience; ils promirent de se rendre auprès d'elle le surlendemain, et Lancelot prit congé d'eux et repartit le soir même.

CHAPITRE XVI.

L'HERBE D'OR.

. . . . . All blest secrets
All you unpublish'd virtues of the earth
Spring with my tears; be aidant and remediate
In the good man's distress.

King Lear SHAKESPEARE.

La visite de Lancelot ayant employé le reste de la soirée, Barmécide promit d'achever son histoire le lendemain, et il la reprit en effet dans ces termes: J'étois dans l'état de langueur que je vous ai dépeint, et comme je vous l'ai dit, je me rendois toujours chez Aaron aux heures accoutumées. Un jour après un assez long entretien, au moment où j'allois prendre congé de lui, il m'arrêta. J'allois oublier de vous conter, me dit-il, une chose qui me paroît si chi-

mérique qu'elle ne vaut pas la peine de vous en entretenir; mais elle vous prouvera du moins l'intérêt que prend ma soeur à la peine que me cause votre maladie. Il faut que vous sachiez, poursuivit-il, qu'Abassa quoique née avec beaucoup d'esprit, a toute la crédulité qu'une grande innocence et l'éducation d'un sérail peuvent donner. Elle a été élevée par une vieille esclave nommée Nouraha en qui elle a toute confiance. Nouraha sachant l'état où vous êtes, a fait consulter je ne sais quel empirique, qui dans son opinion est un homme merveilleux. Cet homme a dit, qu'il existe sur le sommet de la haute montagne voisine de Bagdat une plante miraculeuse, très difficile à trouver, qui vous guériroit infailliblement. Il seroit possible en effet qu'une plante peu connue pût avoir des propriétés utiles à votre mal; mais ce qui détruit totalement tout espoir à cet égard, est la description extravagante que l'empirique a fait de cette plante fabuleuse..... Ma soeur m'a donné cette description dont je vous fais grâce..... Ici j'inter-

rompis le Calife pour lui montrer beaucoup de curiosité à cet égard. Eh bien! dit-il, puisque vous voulez vous amuser de cette folie, je vais vous la lire; à ces mots il lut tout haut ce qui suit:.

« Par la permission du Dieu tout puissant et de son divin prophète, il existe « sur la haute montagne à l'orient de « Bagdat une plante merveilleuse nommée « *l'herbe d'or*, parce qu'elle a la vertu de « changer en or les plus vils métaux. « Elle peut de même guérir tous les « maux des enfans des hommes, en la « touchant seulement; mais elle est invisible pour l'homme; la femme chaste et « pure a seule le droit de l'arracher de « sa tige sans danger; celle qui n'auroit « pas conservé son innocence, recevroit « la mort en essayant de la cueillir. On « ne doit chercher *l'herbe d'or* que durant le calme de la nuit, elle brille « alors comme un flambeau lumineux; on « ne la trouve que dans les lieux plantés « de cédres. » (28)

Vous voyez, dit Aaron, quelle confiance peut inspirer un médecin, qui indique

un tel remède; cependant ma soeur ne doute pas de l'efficacité de cette recette; en conséquence elle veut faire chercher cette admirable plante, et elle m'a demandé la permission d'envoyer cette nuit même la vieille Nouraha sur la montagne, guidée par Nasuf le chef de ses esclaves. J'y ai consenti pour cette nuit seulement, voyant qu'il étoit absolument impossible de lui ôter sa crédulité. Après avoir exprimé ma reconnoissance d'une bonté si touchante, je quittai le Calife. Mon coeur étoit si plein, qu'aussitôt que je me trouvai seul je ne pus retenir mes larmes. Mille sentimens différens m'agitoient à la fois; après beaucoup de réflexions, entraîné par un désir que je ne pouvois vaincre, j'envoyai chercher Nasuf; je connoissois cet esclave, il me devoit sa place et m'étoit entièrement dévoué. Il vint sur le champ; après lui avoir dit ce que le Calife m'avoit appris, je lui demandai si Nouraha le connoissoit, il me répondit que Nouraha étant toujours enfermée dans l'intérieur de l'appartement de la princesse, il ne l'avoit jamais vue. Alors

je lui dis que j'avois une fantaisie bizarre, celle d'examiner comment cette esclave s'y prendroit pour chercher la plante merveilleuse. Nasuf m'objecta que je ne pourrois la voir, parce qu'elle me quitteroit au pied de la montagne, nul homme ne devant être présent à la recherche de l'herbe d'or. Je prétendis que je me cacherois pour l'épier, et enfin je lui demandai de me substituer à sa place; nous nous promîmes un secret inviolable, et il consentit à ce que je souhaitois si ardemment, bien certain que Nouraha croiroit toujours avoir été conduite par Nasuf. J'attendis la nuit avec une impatience inexprimable, et à l'heure prescrite, revêtu des habits de Nasuf, je me rendis à une petite porte du palais qui donne sur la campagne. Je frappai deux coups; quelques minutes après, la porte s'entr'ouvrit doucement; une femme couverte d'un long voile parut; une autre femme qui la suivoit me demanda qui j'étois, je répondis tout bas: *je suis Nasuf*: à ces mots l'une des deux femmes sortit, la porte se referma et nous nous mîmes en

marche. Ma compagne étoit si tremblante qu'elle chanceloit à chaque pas, j'étois mille fois plus troublé qu'elle, mais je gardois un profond silence. Nous cotoyâmes pendant près d'un quart d'heure l'une des rives du Tigre, ensuite nous traversâmes un petit bois, à la sortie duquel nous nous trouvâmes au pied de la montagne. Ma timide compagne retira le bras qu'elle avoit passé sous le mien, et me fit signe avec sa main de m'éloigner. J'obéïs aussitôt. La nuit étoit claire et brillante; j'apperçus à peu de distance un énorme rocher, je tournai mes pas de ce côté et je me cachai derrière cette roche couverte d'arbustes; je me plaçai de manière à pouvoir observer à travers les branches, celle dont tous les mouvemens m'inspiroient un si vif intérêt..... Elle étoit restée immobile à sa place; au bout de quelques minutes, je vis qu'elle cherchoit à relever son voile..... O pressentiment de l'amour! le seul entretien du Calife m'avoit fait pénétrer ce que n'eussent jamais osé imaginer l'orgueil et la présomption, mais ce que l'amour devoit

deviner! Oui, je m'attendois à trouver Abassa substituée à son esclave, cette Abassa dont je n'avois jamais vu le charmant visage..... et en effet c'étoit elle-même!..... Elle leva son voile! la lune répandoit assez de clarté pour qu'il me fût possible de distinguer ses traits, je ne la vis que de profil, mais je n'en fus pas moins frappé de sa beauté ravissante. Je m'attendois à la voir; mais il y a si loin d'une entière certitude à l'espoir le mieux fondé, que j'éprouvai presqu'autant de surprise que de saisissement et de joye. Elle étendit ses deux bras vers le ciel et se mettant à genoux: Etre suprême, s'écria-t-elle, ô toi, souverain arbitre de nos destinées, daigne m'exaucer et me conduire! Mes mains sont innocentes; mon coeur est sensible, tu le sais! ..... Ou si tu veux une victime, je me dévoue sans regret et sans effort; prens ma vie, elle est inutile; mais prolonge les jours précieux du bienfaiteur de cet empire..... A peine avoit elle achevé de prononcer ces mots, qu'emporté par un mouvement impossible à réprimer, je

m'élançai vers elle et je fus tomber à ses genoux; elle me reconnut à l'instant, et se reculant avec effroi, ô Barmécide, s'écria-t-elle, à quel affreux péril oses-tu t'exposer? (a) En disant ces paroles elle baissa précipitamment son voile, et elle voulut s'éloigner; je la retins, et je lui dis tout ce que la reconnoissance et l'amour peuvent inspirer de plus passionné: elle ne me répondoit que par des larmes et des sanglots; je tenois fortement sa robe, et je la conjurois de m'écouter, mais elle faisoit toujours de vains efforts pour m'échapper. Ah! je le vois trop, lui dis-je, la seule compassion vous a conduit ici; eh bien! Abassa, si je ne suis pas le plus heureux de tous les hommes, punissez en moi le plus téméraire. Oui, j'ose vous adorer, oui, j'ai osé penser que le sentiment qui m'entraînoit ici, vous avoit guidé vous-même..... Je me suis cruellement abusé, mais après avoir joui

(a) On sait que celui qui voyoit sans voile une des femmes ou une des parentes du Calife, devoit être condamné à mort.

pendant quelques instans d'une semblable erreur, puis-je en la perdant, supporter la vie? Laissez, laissez une vaine recherche, puisque je ne suis point aimé, du moins par pitié laissez-moi mourir. En parlant ainsi, je quittai sa robe; Abassa resta immobile et poussant un profond soupir: Ingrat! s'écria-t-elle! A ce mot si cher à mon coeur, je saisis sa main tremblante que je baisai avec transport; O ciel, dit Abassa éperdue, suis-je digne encore de trouver la plante qui peut sauver tes jours!..... L'amour seul avoit le droit de dissiper les craintes de la crédule et sensible Abassa; je parvins à lui persuader, que l'herbe d'or ne pouvoit guérir une mélancolie dont elle étoit la véritable cause; et elle se livra au bonheur d'exprimer sans contrainte, des sentimens renfermés depuis si long-tems dans le fond de son ame. Mais bientôt l'affreuse idée d'une éternelle séparation vint corrompre tout le charme d'un si doux entretien; le Calife n'avoit permis la recherche de l'herbe d'or, que pour cette nuit seulement. Abassa dans peu d'instans

alloit rentrer dans le sérail, et s'y renfermer pour toujours!..... Cependant nous étions moins malheureux qu'avant cette entrevue; nous n'avions nulle espérance, mais nous étions certains d'être aimés!..... Nous inventâmes une manière de correspondre ensemble, (non par lettres, cela étoit impossible,) mais en convenant de différens signes, qui exprimoient l'assurance de la fidélité, de l'amour, et du désir de se revoir; et le Calife lui-même, sans pouvoir s'en douter, devoit être chaque jour l'interprète de nos sentimens. Il fallut enfin se séparer deux heures avant le jour; nos adieux furent aussi douloureux que tendres, et si vous avez aimé, vous devez concevoir ce que nous éprouvâmes, lorsque parvenus à la porte du sérail, et forcé de donner le signal de notre arrivée, je vis ouvrir cette porte fatale, qui devoit aussitôt se refermer sur Abassa, et me séparer d'elle pour jamais! ..... Depuis ce moment l'amour devint le sentiment dominant de mon coeur; l'agitation violente qu'il me causa, l'occupation si douce qu'il me procuroit dans

tous

tous les instans, me tirèrent bientôt de l'état de langueur dans lequel m'avoient plongé le travail, l'inquiétude, et l'ennui. Dès qu'on est aimé, on n'est jamais sans espérance; et quelque malheureux qu'il puisse être, un amour mutuel répand sur la vie entière un intérêt, qui en remplit tous les vuides et que rien ne peut remplacer. J'allois souvent les soirs au bas de la montagne où j'avois vu Abassa, et là, plongé dans une mélancolie délicieuse, je jouissois de mes souvenirs et même de mes regrets!.... Tous les matins je passois devant une fenêtre du sérail; j'y contemplois avec délices un voile suspendu que je pouvois distinguer à travers les barreaux de fers, malgré la prodigieuse élévation des fenêtres; c'étoit un des signaux mystérieux d'Abassa; j'y répondois en lançant une pierre contre le mur; et j'étois certain que ce bruit exprimeroit le sentiment que j'éprouvois, et que l'amour sauroit l'interpréter. A un jour fixé dans chaque semaine, j'allois sur le Tigre avec une nombreuse suite de musiciens: je savois qu'Abassa d'une

des terrasses de son palais, prêtoit une oreille attentive à ce concert dont elle étoit l'objet; mes musiciens remplissoient un grand bâteau, pour moi j'étois seul dans une petite barque, ou pour mieux dire j'étois avec Abassa, je croyois l'entendre et la voir, et sans doute je l'entendois; j'imaginois ses sentimens durant cette promenade, qui avoit ainsi pour moi une partie du charme, qu'un rendez-vous peut avoir pour un amant heureux. Je me rendois chez le Calife chaque jour à la même heure, et cette visite avoit acquis pour moi le plus vif intérêt; Aaron ne me recevoit qu'en sortant de chez sa soeur, et j'étois sûr que sans qu'il pût le soupçonner, il m'apporteroit de doux témoignages du souvenir de l'ingénieuse et tendre Abassa; enfin tandis que j'étois avec lui, un esclave venoit offrir au Calife de la part de la princesse une corbeille remplie de fleurs; Aaron recevoit l'envoi, mais je savois que j'étois le seul objet du message. L'amour me fournissoit encore des plaisirs plus purs et plus doux; Abassa m'a-

voit honoré du titre glorieux de *bienfaicteur de l'empire*! il falloit justifier un tel titre! combien cette idée mêloit de charme à mes travaux! Chaque édit bienfaisant étoit publié dans les rues, et dans les cours du palais; j'osois me flatter qu'en entendant ces proclamations, Abassa s'applaudissoit en secret de son choix. Elle avoit fondé plusieurs aziles d'hospitalité: (a) je me plaisois à les augmenter, à les enrichir et à les rendre dignes par leur magnificence et leur utilité, du nom de celle qui les avoit établis.

Quatre mois s'étoient écoulés depuis l'heureuse nuit où j'avois vu Abassa; et nous étions au milieu de l'automne; un matin le Calife m'envoya chercher, et lorsque j'entrai chez lui, il vint à moi, me prit sous le bras et me dit, qu'il vouloit faire une petite promenade avec moi. Quand nous fûmes hors du palais, je

(a) On voit dans l'histoire des Arabes et des Turcs, que presque toutes les princesses et les sultanes ont employé une partie de leurs trésors à former des établissemens publics de ce genre.

vais vous faire voir, me dit-il en riant, quelque chose de très-curieux, et dont on m'avoit fait un mystère, car je n'en suis instruit que d'hier au soir..... Le ton du Calife devoit éloigner toute inquiétude; cependant remarquant qu'il me conduisoit vers la montagne, j'éprouvai une vive émotion; je le priai de s'expliquer. Non, répondit-il, je veux que vous ayez le plaisir de la surprise. Comme il disoit ces mots, je jettai les yeux vers la montagne, et j'apperçus avec une extrême étonnement un superbe obélisque en marbre blanc, posé à l'endroit même, où j'étois venu me jetter aux pieds d'Abassa; en approchant plus près, je vis à côté du rocher une grande tente ouverte de notre côté, dans laquelle étoit un seul siége!..... Tout ceci, me dit Aaron, est l'ouvrage de ma soeur; elle a voulu immortaliser la promenade nocturne de sa Nouraha, car elle ne pense pas que jamais femme ait pu tenter une entreprise plus périlleuse et plus hardie, que celle de parcourir seule, et sans voile durant la nuit, une montagne escarpée.

Abassa a fait faire cet obélisque, et cette tente hospitalière pour les voyageurs fatigués, ou pour ceux qui voudront chercher *l'herbe d'or*, et par ses ordres une multitude d'ouvriers a placé ici cette nuit ces glorieux monumens du courage de Nouraha. Après cette explication si touchante pour moi, je remarquai sur l'obélisque une assez longue inscription; je voulus m'en approcher, mais le Calife me retenant: Avant de lire cette inscription, me dit-il, je dois vous instruire de quelques petits détails dont je ne vous ai pas fait part dans le tems, parce qu'ils ne pouvoient intéresser que la seule Abassa, de qui je les tiens. Vous saurez donc, que Nouraha (sans doute pour se faire valoir auprès d'elle) lui a fait un pompeux récit de ses courses sur la montagne; Nouraha prétend qu'elle a vu briller l'herbe d'or, mais qu'au moment de la saisir, cette plante merveilleuse a soudain disparu; enfin Nouraha après un moment de la plus vive joie a quitté la montagne avec une extrême douleur; elle s'arrêta près de ce rocher et y répandit des

larmes; l'inscription dans un style figuré rend compte de ces divers événemens; à présent vous pourrez la comprendre, lisez-la, et souvenez-vous que c'est Nouraha qui parle. A ces mots je m'approchai et je lus des vers arabes, dont voici la traduction littérale:

« Je vins ici le quinze de la lune de « Saphar, guidée par le plus pur de tous « les sentimens. Mon bonheur d'abord « surpassa mon attente, mes yeux ont « contemplé ce que je n'osois espérer « de voir! Transportée alors, je connus « que le bien suprême n'est point une « chimère! Mais cet enchantement n'a « duré qu'un instant, il est passé, et m'a « laissé un regret éternel, un souvenir « ineffaçable! O toi! qu'un même senti- « ment amène ici, repose-toi dans cet « asile et n'oublies pas dans tes voeux « celle qui te l'a préparé.

J'éprouvai un tel attendrissement en lisant cette ingénieuse et touchante inscription, que l'excès de mon trouble auroit pu me trahir, si le Calife m'eut observé; mais il étoit si loin de soupçonner

la vérité, qu'il n'y fit pas la moindre attention. Il remarqua seulement qu'on avoit oublié, disoit-il, d'inscrire le nom de Nouraha sur l'obélisque, et de mettre plusieurs siéges dans la tente, ce qu'il n'attribua qu'à la négligence des ouvriers.

Cependant je dis le soir même au Calife, qu'ayant réfléchi à l'importance que la princesse attachoit à l'entreprise de Nouraha, et cette action ayant été faite avec l'intention de me rendre la santé, je croyois devoir aussi la célébrer; Aaron répondit qu'en effet c'étoit un moyen certain de faire ma cour à sa soeur. Ainsi autorisé par le Calife, j'envoyai chercher des artistes qui passèrent la nuit, à faire sous mes yeux le dessin d'un superbe temple, sur le frontispice duquel j'écrivis ces mots: *à la reconnoissance.* Le lendemain suivi d'un nombreux cortége je me rendis au pied de la montagne, et j'y posai moi-même la première pierre du temple. Ensuite je fus chez le Calife, je lui remis le dessin de ce monument en le suppliant de l'offrir à la princesse. Cette réponse ne valoit pas la

lettre qu'elle m'avoit écrit sur l'obélisque, je n'avois pu parler que d'un seul sentiment et elle avoit su les exprimer tous, mais je tâchai du moins que le temple que je lui consacrois, devint un des plus beaux monumens de la superbe capitale de ce grand empire; ce temple d'une grandeur immense, est intérieurement revêtu de marbre jaune-antique, coupé par des colonnes de prime d'améthiste; en y entrant, le premier objet qui frappe les regards, est une statue de marbre blanc représentant une femme entièrement voilée et posée sur un magnifique pied-d'estal, orné de bronzes dorés: au pied de la statue, est un autel sur lequel brûlent des parfums renfermés dans une cassolette d'albâtre, et qui forment un nuage odoriférant et mystérieux qui s'élève jusqu'à la hauteur de la statue; c'étoit le feu sacré, et je le faisois entretenir jour et nuit avec un soin religieux: entre les colonnes sont placés de grands vases de porphyre remplis de fleurs; profitant des sources abondantes et des torrents qui tombent des rochers de la

montagne, j'ai fait construire plusieurs fontaines jaillissantes dans l'intérieur du temple; cet édifice a six grandes portes, dont les battans de bois de cédre ne sont fermés que la nuit, et rentrant dans l'épaisseur des murs restent cachées, tant que le soleil éclaire l'horison. Mais six nappes légères d'une eau limpide, tombant du sommet des portes, forment durant le jour des espèces de stors transparens, que l'on baisse ou que l'on arrête à volonté, en touchant un simple ressort. Ces brillans rideaux d'un cristal mouvant entretiennent dans le temple une fraicheur délicieuse; enfin persuadé que toute magnificence, quel qu'en soit le motif, n'est qu'une vaine décoration lorsqu'elle n'offre aucune utilité publique, pensant d'ailleurs qu'une institution bienfaisante seroit l'hommage le plus digne d'Abassa, j'établis dans le péristile du temple une espèce de tronc, sur lequel on lisoit une inscription dont voici le sens:

« S'il existe encore des infortunés et « des opprimés, sous les loix du plus juste

« et du plus généreux de tous les princes, « qu'ils accourent ici déposer leurs dou- « leurs. On lira leurs plaintes chaque « jour, et ils seront consolés. Car Bar- « mécide veut que désormais tous ceux « qui viendront au pied de cette mon- « tagne, y soient conduits par l'espoir, « et y trouvent le bonheur. »

Les dernières lignes de cette inscription retraçoient ma propre aventure; je me flattai qu'Abassa comprendroit mon intention; en effet elle ne s'y méprit pas, le Calife me dit qu'elle avoit loué cette dernière phrase avec attendrissement. Afin d'achever de rendre ce lieu célèbre, j'instituai une fête publique pour le peuple, le jour de l'anniversaire *de la recherche de l'herbe d'or*; on l'a toujours célébrée chaque année jusqu'à l'époque de ma fuite, en mémoire de l'événement qu'elle consacroit; elle ne commençoit que la nuit, et ne finissoit que trois heures avant la naissance du jour. Le Calife ne fut point étonné de tout ce que je fis à cet égard; il savoit que par goût je menois un genre de vie simple et même

frugal, mais que je mettois la plus grande magnificence dans toutes les choses de bienfaisance et d'utilité publique. Il lui paroissoit d'ailleurs fort naturel, que connoissant mieux que personne sa tendresse extrême pour Abassa, et l'ascendant extraordinaire que cette jeune princesse avoit sur son esprit, j'eusse saisi avec empressement une occasion unique, de rendre un hommage éclatant à la soeur de mon souverain et de mon bienfaicteur; enfin on ne doit pas craindre que les princes soient surpris de ce qu'on fait pour eux; l'attachement le plus passionné, ou la flatterie la plus outrée, ne produiront jamais un acte de dévouement ou de magnificence qui puisse les étonner. Malgré la prodigieuse quantité d'artistes et d'ouvriers que j'employois à la construction de mon temple, cet ouvrage au bout de cinq mois n'étoit pas encore achevé; à cette époque la guerre se ralluma; j'avois depuis plus de deux ans mis tous mes soins à prolonger la paix si nécessaire au bonheur du peuple; mais quand je connus que la guerre étoit iné-

vitable, je désirai la faire ; j'avois un double motif d'aimer la gloire, puisqu'il me sembloit qu'elle seule pouvoit rapprocher l'effrayante distance, qui me séparoit d'Abassa. Peu de tems avant d'entrer dans le ministère, j'avois fait dans la dernière guerre une seule campagne sous les yeux du Calife; ce prince justement célèbre par ses talens militaires avoit jugé les miens d'une manière si favorable, qu'il m'auroit dès lors élevé aux premiers grades, si les ennemis n'eussent pas accepté la paix aux conditions qu'il lui plut d'imposer. Encouragé par ce souvenir, et sachant que le Calife ne feroit pas la première campagne, j'osai lui demander le commandement de l'armée et je l'obtins. Cette campagne dura trois mois, elle fut pour nous une suite continuelle de victoires et de triomphes, et ce qui la rendit encore plus glorieuse c'est que la paix en fut le fruit. Le Calife avoit eu des succès trop éclatans et trop multipliés dans ce genre, pour pouvoir les envier dans un autre; il fut au contraire très-flatté qu'un jeune homme

de vingt-cinq ans, qu'il avoit choisi de préférence à tant de vieux militaires, eut fait une expédition aussi brillante; mon entrée à Bagdat fut triomphante; le peuple en foule accourut à ma rencontre, et m'escorta jusqu'aux portes du palais; les cris d'allégresse de ce peuple sensible m'enivrèrent d'une joie d'autant plus vive, qu'il étoit impossible qu'Abassa ne les entendit pas!.... O! que j'aimois ce peuple qui me procuroit un triomphe si doux, ce peuple dont la reconnoissance illustroit à jamais le nom de Barmécide! ..... Les louanges des poëtes n'immortalisent que leurs propres talens; les grâces des souverains ne donnent qu'une grandeur artificielle qui s'évanouit avec leur faveur, et ce ne sont que les acclamations du peuple qui font la renommée. Comme je montois les premières marches qui conduisent au palais, j'apperçus le Calife au haut de l'escalier. Il tenoit une couronne de laurier, et descendit à ma rencontre. Quand je fus près de lui, je m'arrêtai et suivant l'usage oriental je mis un genou en terre. Voilà,

me dit-il, en regardant mon attitude, un hommage rendu à la naissance, en voici un rendu à l'héroïsme; en disant ces paroles, il posa sur ma tête la couronne de laurier. Le peuple applaudit cette action avec des transports inexprimables; le Calife me releva, et me prenant sous le bras, m'emmena dans le palais. Quand nous fûmes dans son cabinet, Barmécide, me dit-il, je viens de couronner en vous la valeur et les talens militaires; mais l'innocence et la sensibilité veulent aussi présenter un juste tribut, à celui dont les exploits donnent la paix à cet empire; recevez cette couronne d'olivier formée par les mains d'Abassa; elle m'a chargé de l'offrir au *Héros pacificateur*. A ces mots, je me prosternai, je saisis la main du Calife et je l'arrosai de larmes!..... Il étoit lui-même profondément ému; nous gardâmes le silence pendant quelques instans, ensuite le Calife reprenant la parole, Allez vous reposer, me dit-il, revenez demain à la même heure.....Demain!.... Barmécide, vous connoîtrez toute l'estime

et toute l'amitié que j'ai pour vous. Il prononça ces dernières paroles avec un attendrissement qui me pénétra jusqu'au fond du coeur; n'osant le questionner, je sortis comme il l'ordonnoit, mais dans un état impossible à décrire. Dans l'yvresse de la gloire et du bonheur, je passai la nuit entière à réfléchir aux dernières paroles du Calife, à son attendrissement, et à cette précieuse couronne d'olivier présentée par lui!..... Il devoit me donner la plus grande preuve *d'estime et d'amitié*!..... J'étois revêtu des plus éminens emplois, je tenois de lui une fortune immense; que pouvoit-il donc faire de plus?..... Mon coeur osoit le prévoir et ma raison rejettoit envain cette idée: mille souvenirs, mille circonstances, que je me rappellois successivement, affermissoient en moi la plus chère et la plus audacieuse espérance: enfin je ne doutai point que le Calife n'eût le projet de me donner Abassa pour épouse. Cette pensée m'inspira pour lui une reconnoissance véritablement passionnée; je me reprochai avec amertume

l'opinion, que j'avois eue de son caractère jusqu'à ce moment; je m'accusois d'injustice et d'ingratitude; je ne concevois plus comment j'avois pu juger ainsi un prince, qui me paroissoit le modèle le plus parfait des amis et des souverains. Je trouvois des excuses à tout ce qui m'avoit révolté en lui; je ne sentois plus que ses grandes qualités et ses bienfaits. Enfin il me devenoit aussi cher que mon amour même; ô! si les princes connoissoient tout le parti qu'ils pourroient tirer des hommes qu'ils gouvernent, s'ils savoient à quel point d'enthousiasme et d'idolatrie ils pourroient les conduire, peut-être attacheroient-ils plus de prix à ce genre de domination!

Vous imaginez facilement l'ardente impatience avec laquelle j'attendis l'heure du rendez-vous que m'avoit donnée le Calife. Il me fut impossible de ne pas la devancer; il n'en parut pas surpris, il me fit asseoir près de lui et me tint ce discours: Vous m'avez rendu de grands services; vos soins et vos travaux m'ont débarrassé du poids des affaires; votre

entretien m'a fait goûter les charmes si doux d'une société intime; ennuyé de la représentation, fatigué de la dissipation et des amusemens bruyans et tumultueux, blasé sur les plaisirs et même sur la gloire, l'amitié est devenue nécessaire à mon bonheur; je n'aime que vous et ma soeur; et depuis long-tems, vous le savez, je gémis de ne pouvoir réunir à la fois près de moi deux personnes qui me sont si chères. Abassa ne peut se montrer qu'à mes yeux ou à ceux de son époux; je vous offre sa main, Barmécide, mais à une condition qui sans doute vous paroîtra sévère..... Ici le Calife s'arrêta, j'étois si violemment ému, que je craignis de me trahir en lui répondant; je m'étois promis d'avance de contenir mes transports, et de ne montrer qu'une respectueuse reconnoissance; ainsi je m'inclinai profondément en baissant les yeux et je gardai le silence. Aaron reprenant la parole; Je vais vous ouvrir mon coeur, me dit-il, Abassa me paroît une personne si accomplie, que si elle n'eut pas été ma soeur, l'hymen l'auroit à jamais

unie à mon sort; mais puisque la plus aimable et la plus belle femme de l'Orient ne peut être l'épouse d'Aaron, nul autre ne doit la posséder; d'ailleurs je ne puis ni ne dois souffrir, que la pureté du sang d'Ali soit souillée par une alliance étrangère, et vous concevez que les neveux de vos frères ne sauroient être les miens. (a) (29) Ainsi je donne à mon ami la main de ma soeur, mais je ne puis accorder à Barmécide les droits d'un époux; j'exige au contraire sa parole la plus sacrée, qu'il ne sera jamais pour Abassa que ce que je suis moi-même; un ami et un frère; et ce n'est qu'à cette condition que je puis former un tel lien. Parlez Barmécide, me le promettez-vous? ..... A cette question il fallut enfin répondre; glacé d'étonnement et d'indignation, et cependant transporté de l'idée que je verrois Abassa chaque jour, et que malgré les caprices d'un tyran elle seroit à moi, j'éprouvois autant d'é-

(a) Tout ce discours du Calife est tiré de l'histoire. Voyez la note (29) à la fin du volume.

motion que de dépit et de surprise, autant de joie que de colère, mais je sus dissimuler tout ce qui se passoit au fond de mon coeur. Je promis tout; le Calife exigea des sermens terribles, je les fis: ensuite, il me dit, qu'il avoit obtenu le consentement de la princesse et que je l'épouserois publiquement le lendemain, et avec la plus grande pompe. Il finit par me déclarer qu'Abassa prévenue de ses volontés les approuvoit entièrement, et il ajouta que malgré sa confiance en ma parole, je ne verrois jamais la princesse qu'en sa présence, et qu'il me surveilleroit avec autant de sévérité que de vigilance. Je répondis très froidement, qu'étant entièrement livré aux affaires, l'amour n'égareroit jamais ma raison, que cette passion n'étoit à mes yeux qu'une foiblesse, et que je m'en garantirois sans effort. Après cette protestation, je me retirai dans un état que je n'entreprendrai point de décrire, mais que vous concevrez facilement..... Mais bientôt occupé d'une seule idée, je cessai de haïr la tyrannie du Calife, en pensant

que dans quelques heures Abassa prononceroit publiquement le serment, qui devoit pour jamais unir nos destinées. Le temple, que j'avois élevé au pied de la montagne, étoit enfin achevé; et le lendemain, jour fixé pour mon hymen, étoit aussi celui de la fête que j'avois instituée dans ce temple. Aussitôt que parut l'aurore, je me revêtis des habits magnifiques que le Calife m'avoit envoyés, et je fis porter au sérail les présens, que suivant l'usage je devois offrir à la princesse; à huit heures je reçus l'ordre de me rendre à la mosquée, et à peine y étois-je entré, que la princesse arriva. Elle étoit voilée, conduite par le Calife, et environnée de toutes ses esclaves; elle n'ota point son voile, et après la cérémonie, le Calife la reprit par la main, et me dit de le suivre au temple de la montagne, en ajoutant que la fête du peuple ne commençant qu'à la nuit, nous y passerions la journée. Arrivés au temple, les esclaves formèrent autour une enceinte, afin d'empêcher qu'aucun homme en approchât; nous entrâmes tous les

trois dans le temple, le Calife, la Princesse et moi; j'éprouvois une si violente palpitation de coeur, qu'il m'auroit été impossible de proférer une seule parole, je désirois et je craignois également l'instant, où Abassa ôteroit son voile, l'instant, où je verrois au grand jour ce visage adoré. Je jugeois de son trouble par le mien. Je concevois facilement tout ce qu'elle éprouvoit, en se retrouvant au pied de cette montagne, et dans ce temple dont elle étoit la divinité, et moi je n'imaginois pas comment je pourrois soutenir son premier regard, et comment nous pourrions dérober aux yeux pénétrans d'Aaron, et tant de trouble, et tant d'amour!..... Enfin parvenus à l'extrémité du temple, le Calife se retournant vers sa soeur: Allons ma chère Abassa, lui dit-il, levez à présent votre voile. A ces mots, la princesse ne répondit rien et resta immobile, et le Calife reprenant la parole: Je conçois, lui dit-il, tout votre embarras, et combien il doit vous paroître étrange de vous montrer sans voile; mais plus vous hésiterez, et

plus cette timidité s'accroître; il faut cependant la surmonter; Barmécide est votre époux et songez qu'il n'a reçu votre main, que pour me procurer le bonheur de vous réunir tous deux ici, et pour vous débarrasser de ce voile importun. En parlant ainsi, Aaron voyant qu'Abassa ne pouvoit se résoudre à lui obéir, s'approcha d'elle pour lever son voile; ce mouvement la fit tressaillir, elle opposa quelque résistance à la volonté du Calife; mais le voile fut enlevé, et parée de tous les dons de la nature, et de tous les charmes de la jeunesse et de la pudeur, Abassa parut à mes yeux! La modeste rougeur de son visage, ses beaux yeux baissés, ses longues paupières noires, mouillées de larmes, dont la couleur plus foncée que l'ébène relevoit encore le vif incarnat de ses joues, la douceur de sa phisionomie, sa fraicheur, la majesté de sa taille, tout, jusqu'à l'immobilité de son maintien, donnoit à toute sa personne quelque chose de si touchant et de si noble, et elle avoit en même tems un éclat si éblouissant, que le Calife

même en fut trop frappé, pour pouvoir observer l'impression qu'elle produisoit sur moi; mais tandis que nous la regardions avec une admiration muette, nous la vîmes tout à coup pâlir, au même instant sa tête se baissa sur son sein, elle tendit la main à son frère, et elle tomba évanouïe dans ses bras. Le Calife m'ordonna de sortir et de lui envoyer les esclaves de la princesse; j'obéis; éperdu, hors de moi, et dévoré d'inquiétudes, je fus attendre sous la tente le moment où je serois rappellé; je craignois mortellement que cet évanouissement n'eut donné quelques soupçons au Calife; mais au bout d'une demie heure il vint me retrouver et dissiper toutes mes terreurs; Cette scène a du vous effrayer, me dit-il, et doit en effet surprendre un Européen; pour moi je m'attendois bien à quelque chose de semblable; tel est l'empire de l'habitude, et vous avez vu ce qu'il en coûte à la plus rare beauté de l'Orient pour ôter le voile qui cachoit ses charmes à tous les yeux. Cependant Abassa a repris l'usage de ses sens, elle

assure qu'elle saura vaincre sa timidité, et consent à vous revoir. Allons la rejoindre; mais ne la regardez pas, et ne parlez point de ce qui s'est passé. En disant ces mots, le Calife me prit sous le bras et nous retournâmes dans le temple: la princesse en nous appercevant renvoya ses esclaves; Aaron nous fit asseoir et se plaça entre nous deux, de sorte que je pouvois à peine entrevoir Abassa, mais je ne rencontrai jamais ses regards, même dans le reste de la journée, car ses yeux furent toujours baissés; d'ailleurs elle prit quelque part à la conversation, et trouva plusieurs fois le moyen de me dire des choses touchantes, qui ne pouvoient être entendues que de moi, et dont il étoit impossible que le Calife pût pénétrer le véritable sens. Nous dinâmes dans le temple, et le Calife se plaça de même à table entre la princesse et moi. Après le diner Aaron proposa une promenade sur la montagne. Abassa reprit son voile, et de cet instant, elle parla avec beaucoup plus d'aisance et de liberté, et elle m'adressa souvent

la

la parole; au déclin du jour nous revinmes dans le temple, et nous y restâmes jusqu'à l'heure où le peuple devoit s'y rendre pour la fête; alors le Calife prit Abassa par la main et sortit; j'avois fait illuminer la montagne, et placé des musiciens derrière les rochers; le Calife et la princesse s'arrêtèrent près d'une demie heure, pour jouir de ce spectacle et pour entendre la musique; ensuite ils me quittèrent pour retourner au palais. Ce moment fut affreux pour moi! Malgré la contrainte que m'imposoit la tyrannie la plus bizarre, le jour qui venoit de s'écouler avoit été le plus beau de ma vie; pouvois-je n'être pas heureux en voyant celle que j'adorois, et dont la figure, le maintien, les manières avoient pour moi tout l'intérêt de la nouveauté? En pensant qu'un lien sacré nous unissoit, et que du moins je n'aurois jamais la douleur de voir un autre prétendre à sa main? Mais en me quittant, elle emportoit avec elle cet enchantement si doux causé par sa présence, je me retrouvai seul; mon bonheur ne me parut

plus qu'une vaine illusion, et le titre si cher de son époux, qu'une cruelle imposture, qui loin de satisfaire l'amour, ne pouvoit que l'irriter en le désespérant. Trop violemment agité pour goûter le repos, je passai la nuit presque entière dans un endroit écarté de la montagne; là, tristement assis sur la pointe d'un rocher, je me livrois aux plus douloureuses réflexions, j'entendois de loin les cris du peuple, dont la joie toujours franche et naïve est si bruyante; j'éprouvois quelque consolation en pensant que ce peuple au milieu de sa gaieté bénissoit Barmécide; plusieurs fois j'entendis les échos de la montagne répéter mon nom, et je m'écriois: O peuple reconnoissant, c'est à toi seul qu'il faut consacrer ses travaux; c'est toi qu'il faut servir; et non les despotes insolens et barbares, qui se font un jeu cruel d'assujettir à leurs caprices les droits les plus sacrés de la nature et de l'amour!..... C'est ainsi que j'exhalois un chagrin dont chaque pensée augmentoit l'amertume; cependant cette sombre mélancolie s'évanouit presqu'en-

tièrement, aussitôt que j'apperçus les premiers rayons de l'aurore; ce jour que je voyois naître avec ravissement m'annonçoit, que dans quelques heures j'allois revoir Abassa, et j'oubliai mes peines pour me livrer à tous les charmes d'une si douce espérance. N'osant montrer trop d'empressement je ne me rendis chez le Calife qu'à l'heure accoutumée; j'y trouvai la princesse, elle rougit en m'appercevant et garda le silence pendant quelque tems, mais se remettant peu à peu de son trouble, elle s'enhardit non-seulement jusqu'à m'adresser la parole, mais jusqu'à lever les yeux sur moi; ce premier regard plein de sentiment et de confusion produisit sur mon coeur un effet inexprimable!..... O! quel charme inconcevable la pudeur donne à la beauté! et quelles jouissances pures comme elle! quels plaisirs nouveaux elle procure à l'amour. Elle sait multiplier les faveurs, et répandre un prix inestimable sur ce qu'elle refuse et sur ce qu'elle craint d'accorder!..... Ce regard furtif et timide me rendit heureux et satisfait pour le

reste du jour. Le lendemain je désirai passionnément qu'Abassa put se résoudre à fixer ses yeux sur les miens; j'attendis long-tems cette faveur, et je ne l'obtins jamais sans voir les beaux yeux d'Abassa se remplir de larmes, et la plus vive rougeur colorer son visage. Le Calife se plaçoit toujours entre nous deux, ce qui nous donnoit la facilité de nous regarder, sans qu'il put s'en appercevoir; Aaron aimoit la lecture et les vers, il nous en lisoit souvent de sa composition. Un jour qu'il s'étoit engagé dans une longue lecture, je passai une de mes mains derrière son fauteuil, et par un geste suppliant je conjurai la princesse de me donner la sienne; je n'oublierai jamais l'expression que prit sa phisionomie dans ce moment; l'amour, le désir, l'embarras, la crainte, s'y peignirent avec tant de naïveté et d'énergie que j'en fus effrayé, je me hâtai, de renoncer à mon dessein, je me levai et je restai debout en face du Calife tout le tems de la lecture. Les jours suivans je vis facilement, qu'Abassa remarquoit que j'avois l'air triste et rêveur,

et je m'apperçus qu'elle formoit le projet de me consoler, en m'accordant d'elle-même ce qu'elle m'avoit refusé, mais elle hésita long-tems avant de s'y décider; enfin un soir, elle avança doucement sa main tremblante, je la saisis avec transport!..... Il n'appartient qu'à l'amour vertueux de consacrer à jamais une telle action! combien d'amans ne pourroient concevoir que ce moment fut si délicieux pour moi, qu'il fait époque dans ma vie, et que depuis, nul autre instant de bonheur n'a pu diminuer le charme du souvenir que j'en conserve! Le Calife, qui m'avoit attentivement observé les premiers jours, ne concevoit pas le moindre soupçon de notre intelligence, il n'attribuoit qu'à l'embarras et à la modestie, les vives émotions que la rougeur d'Abassa manifestoit si souvent; et j'avois su lui persuader qu'entièrement dominé par l'ambition et l'amour de la gloire, j'étois inaccessible à toute autre passion. Il le crut et par un raffinement incompréhensible d'orgueil et de tyrannie, il me sut en quelque sorte mauvais gré, de

n'être pas plus sensible aux charmes de celle qu'il jugeoit la femme la plus accomplie de l'univers; il auroit trouvé une sorte de jouissance à me voir amoureux sans espoir, et je connus qu'il pensoit que le sacrifice d'une passion violente auroit pu seul m'acquitter envers lui.

Cette situation duroit depuis deux mois, lorsqu'enfin je hazardai d'écrire à la princesse et de lui remettre mon billet; elle y répondit, et je ne crois pas avoir jamais plus souffert, que le jour où je reçus cette première réponse, car un instant après le Calife s'engagea dans une lecture, qui dura trois mortelles heures; possesseur de la première lettre d'Abassa, j'aurois donné la moitié de ma vie pour une demie heure de liberté, mais combien je fus dédommagé de cette affreuse contrainte, lorsqu'il me fut possible de lire cette lettre touchante et passionnée!..... qui exalta tellement mon amour et mon imagination, que le lendemain dans mon second billet j'osai demander un rendez-vous; il falloit mettre dans la confidence Nouraha et Nasuf,

mais nous pouvions compter sur la fidélité de ces deux esclaves; je détaillois tout le plan des précautions qu'il falloit prendre pour faire cette périlleuse démarche. Abassa consentit à tout, et la nuit suivante au pied de cette montagne consacrée par notre amour, dans le temple bâti sur le lieu même témoin de nos premiers sermens, je reçus dans mes bras cette épouse adorée..... Abassa trouvant qu'il y auroit moins de danger à nous voir dans le sérail même, et en ayant imaginé tous les moyens, il fut convenu qu'à l'avenir je m'y rendrois la nuit, une ou deux fois chaque mois. Rien ne peut se comparer au bonheur, que je goûtai depuis ce premier rendez-vous pendant près de six mois; les difficultés, le mystère, donnoient à notre union ce charme piquant qui manque ordinairement à l'hymen le plus heureux; enfin il falloit tout braver, tout risquer pour nous voir en secret, ainsi le danger même ajoutoit à l'amour, le doux sentiment d'une reconnoissance passionnée. Mais que je payai cher cette félicité suprême!

..... Abassa portoit dans son sein le gage funeste de notre union!..... Lorsqu'il ne me fut plus possible d'en douter, concevez s'il se peut, quel dut être l'excès de mon embarras, de mon trouble, et ma mortelle anxiété! Comment espérer de cacher au Calife un état, qu'on ne peut se flatter de dérober aux yeux les moins attentifs..... Occupé nuit et jour de cette seule idée, je n'entrevoyois aucun moyen de nous soustraire à ce péril pressant! je connoissois trop l'infléxible orgueil d'Aaron et la férocité de ses premiers mouvemens, pour n'être pas certain qu'en découvrant notre secret, il exerceroit sur nous une vengeance aussi barbare qu'insensée. Je frémissois, en pensant que j'entraînerois Abassa dans ma chûte, je me reprochois avec désespoir la passion fatale qui causoit sa perte! O! combien je maudissois alors le tyran cruel, dont les caprices inhumains, bouleversant les loix éternelles de la raison et de la nature, me ravissoient tout le bonheur attaché aux titres sacrés d'époux et de père, et dans le sein

de l'union la plus légitime me causoient les remords déchirans d'un coupable séducteur!..... Enfin un événement aussi heureux pour moi qu'inattendu, vint pour cette fois nous tirer de ce profond abyme. Un des princes tributaires du Calife se révolta. Aaron voulut aller lui-même le soumettre et le punir; jugez de la joie que me causa cette résolution, car je savois que cette expédition ne pourroit se terminer promptement; le Calife voulut m'emmener avec lui; je fus donc forcé de confier mes plus chers intérêts à deux esclaves, Nasuf et Nouraha, mais ces esclaves avoient des ames sensibles et reconnoissantes! je leur laissai les instructions les plus détaillées, et tout fut heureusement exécuté comme je l'avois prescrit. Tandis qu'à la suite du Calife à trois cents lieues de Bagdat, nous assiégions le prince rebelle dans sa capitale, Abassa devint mère d'un enfant, que Nasuf envoya suivant mes ordres à la Mecque; ceux qui le portèrent et celui qui le reçut ne soupçonnèrent jamais sa naissance. (30) Hélas! ignorant dans quel tems, il

me seroit possible de revoir cet enfant et me flattant de le conserver, j'avois voulu m'assurer de pouvoir un jour le reconnoître avec certitude. J'avois appris dans mes voyages un secret que je communiquai à Nasuf, et avec lequel il peignit ou pour mieux dire il grava d'une manière ineffaçable sur l'épaule droite de cet enfant, une petite couronne d'olivier semblable en miniature à celle que j'avois reçue de sa mère; on ne l'envoya à la Mecque qu'après cette opération qui réussit parfaitement. (a) Je n'entrerai point dans le long détail des précautions que j'avois prises pour assurer le secret de l'accouchement d'Abassa, je me contenterai de vous dire qu'elles furent si bien combinées, que ce mystère fut toujours ignoré. Je reçus à l'armée les nouvelles de cet heureux événement, et trois mois après le Calife victorieux

(a) On sait que les sauvages possèdent de tout tems ce secret, et peignent ainsi sur leurs corps des plantes, des fleurs, des serpens etc. que cette peinture dure toute la vie, et que rien n'en peut effacer le dessin et les couleurs.

revint à Bagdat. Avec quelle joie et quel profond attendrissement je revis Abassa! ..... mais l'affreux danger qu'elle avoit couru, les mortelles inquiétudes que nous avions éprouvées, me firent prendre la résolution de renoncer au bonheur de la voir en secret; l'amour qui s'étoit révolté contre les défenses d'un tyran pouvoit seul se sacrifier ainsi lui-même; j'aurois tout bravé pour moi, mais ce douloureux devoir m'étoit imposé par l'intérêt si cher d'Abassa, et celui des deux fidèles esclaves, dont chacun de nos rendez-vous exposoit l'existence. Abassa pénétrée des mêmes sentimens acheva de m'affermir dans ma résolution; je la revis une seule fois la nuit, pour jurer à ses pieds de ne plus la revoir!..... Avec quelle rapidité cette nuit s'écoula!..... Avec quelle amertume j'en goûtai la félicité!..... Situation violente et bizarre, où l'amour, à la fois heureux et désespéré, ne se livroit qu'en gémissant aux plus doux transports, et trouvoit la cause de ses tourmens et la mesure de ses regrets dans l'excès même de son bonheur!..... Cette

entrevue fut en effet la dernière!..... Depuis cette époque, je n'ai revu mon épouse durant sept années entières qu'en présence du tyran!..... Nous nous écrivions tous les jours, et pendant les deux premières années, le soin de donner à Abassa des nouvelles de son fils ajoutoit un intérêt de plus à notre correspondance. Cet enfant toujours à la Mecque étoit élevé dans l'obscurité chez un homme qui le croyoit le neveu de Nasuf; non-seulement je paroissois n'avoir nul rapport avec Nasuf, mais par un excès de précaution, nous étions convenus que Nasuf auroit l'air mécontent de moi; il me demanda publiquement une grâce, que je lui refusai séchement, et il s'en plaignit au Calife en ajoutant, que je le haïssois et que j'avois même prévenu la princesse contre lui. Le Calife qui estimoit son zèle et sa fidélité nous en parla, nous répondîmes légèrement, et le Calife pour terminer cette petite discussion domestique, attacha Nasuf à sa personne, et donna un autre chef d'esclaves à sa soeur. Nasuf affecta de triompher

avec insolence, je montrai beaucoup de dédain pour lui, le Calife jouissoit en secret, de voir son esclave oser braver son favori. Les princes ont une infinité de plaisirs de ce genre, qu'on ne peut deviner qu'en vivant avec eux, et dont le vulgaire n'a pas même l'idée. Au reste, Aaron fut bien persuadé que Nasuf me détestoit, et que j'étois violemment piqué de son audace; cette erreur m'ôtoit toute crainte à l'égard de mon fils, dans le cas où le Calife découvriroit par hasard, que Nasuf faisoit élever un enfant à la Mecque; j'étois certain qu'alors il croiroit sans examen, que cet enfant étoit en effet le neveu de Nasuf, et qu'il ne feroit aucun rapprochement dangereux pour nous. Cependant j'avois le plus vif désir de voir enfin cet enfant qui m'étoit si cher. Nasuf opposoit une résistance opiniâtre à ce désir, mais au bout de deux ans je lui déclarai, que je voulois absolument aller à la Mecque dans quatre mois. Nasuf concerta avec moi les moyens de faire ce voyage, et de voir mon fils sans exciter de soupçons, mais hélas! au bout

de deux mois il vint m'annoncer, que cet enfant objet d'une si douce espérance et d'une si tendre affection, avoit été attaqué d'une maladie contagieuse, et qu'il n'existoit plus!..... Je fus profondément affligé de cette perte que notre situation rendoit irréparable, je n'avois d'autre consolation dans la contrainte affreuse qui nous étoit imposée, que celle de penser qu'il me restoit du moins un gage de notre union! Nasuf me proposa de cacher ce malheur à la princesse, il me représenta qu'elle n'auroit jamais la force de dissimuler sa douleur, qu'elle y succomberoit peut-être, et que ne devant jamais voir cet enfant, il étoit facile de l'abuser à cet égard et de lui laisser à jamais une erreur si nécessaire à son repos: je cédai d'autant plus facilement à ces raisons, qu'il me sembloit qu'elle devoit m'aimer moins, en apprenant que ce lien si cher qui nous unissoit étoit brisé. Ainsi elle a toujours ignoré ce funeste événement. Mais combien ses lettres devinrent déchirantes pour moi! elle m'y parloit sans cesse de son fils, chaque

instant sembloit ajouter à son amour pour lui, j'étois forcé de répondre, et en pleurant la mort de mon fils, il falloit tous les jours écrire de longs détails sur son éducation, ses progrès et sa santé: ainsi le tems qui ne guérit les peines du coeur, qne par l'oubli qu'il amène nécessairement, ne pouvoit produire un tel effet sur moi. Cependant je trouvai des distractions et des consolations dans la vive et constante tendresse d'Abassa; le Calife, parfaitement convaincu que nous n'avions l'un pour l'autre que de l'estime et de la confiance, ne nous surveilloit plus et nous laissoit infiniment plus de liberté. Je pouvois me placer près d'elle, lui parler avec le ton de l'amitié sans qu'il en prit d'ombrage; souvent nous allions nous promener tous les trois ensemble. La princesse se mettoit entre son frère et moi et s'appuyoit sur mon bras, quelquefois le Calife ayant quelques ordres à donner nous laissoit seuls ensemble pendant quelques minutes; combien ces momens étoient précieux! quel enchantement ils répandoient sur le reste

de la journée! quel délicieux souvenir ils nous laissoient!..... Les devoirs de ma place remplissoient tous les momens où j'étois séparé d'Abassa; je sentois vivement la gloire et le bonheur de rendre tout un peuple heureux, d'avoir ranimé son industrie, assuré la paix et fait fleurir le commerce et les arts; entouré de savans, d'artistes et de gens de lettres, vivant avec mes frères dans la plus intime union, je goûtois toutes les douceurs que l'amitié et la société peuvent offrir. Tous mes frères étoient mariés; au sein d'une famille nombreuse et chérie, je ne pouvois me croire expatrié; je voyois croître les enfans de mes frères, et leur existence me dédommageoit de la perte du mien. Dans cet endroit du récit de Barmécide, Isambard observa qu'il étoit onze heures, on se sépara en convenant de se rassembler le lendemain matin, pour entendre avant de se quitter la fin de l'histoire de Barmécide.

FIN DU SECOND VOLUME.

NOTES

DU SECOND VOLUME.

(1) Ogier le Danois vivoit en effet sous Charlemagne. Les auteurs du dictionnaire des hommes illustres disent: qu'après s'être signalé par beaucoup d'exploits guerriers, il se retira dans une profonde solitude, et y finit ses jours dans le repos et l'obscurité. On ne sait pas bien, dit Mr. Gaillard, d'où venoit à Ogier ce surnom de Danois, s'il étoit ainsi nommé, parce qu'il étoit né en Dannemarck, ou si c'étoit un titre de gloire, qui attestat ses victoires, et s'il fut nommé *le Danois*, comme Scipion étoit nommé l'Africain, et Métellus, le Numidique. Quant à la retraite d'Ogier à la cour du roi des Lombards, elle paroit avoir quelque fondement dans l'histoire; on peut voir ce détail dans l'histoire de Charlemagne de Mr. Gaillard, dernier volume.

(2) Il est dit dans le vieux roman historique intitulé: *Ogier le Danois*, que ce héros combattant sous Didier roi des Lombards, rencontra sans le reconnoître Charlemagne au milieu de la mêlée, l'attaqua, le renversa, et l'ayant ensuite reconnu, l'aida à se relever et à monter à cheval. Plusieurs

autres vieux romanciers s'accordent aussi à donner à Ogier, la gloire d'avoir sauvé les jours de Charlemagne.

(3) Il y a dans toute cette histoire d'Ogier, des rapports si frappans avec les événemens actuels, qu'on pourroit croire, que je me suis permis d'altérer dans mes notes la vérité historique; cependant je n'ai de ma vie fait une citation infidèle, et c'est une chose qu'on n'a jamais pu m'imputer dans les nombreuses satyres, qu'on a faites de mes ouvrages. Mais afin qu'on puisse vérifier sur le champ les singulières citations de ces notes, j'indiquerai exactement le volume et la page. Et je vais comme dans l'extrait relatif à Charlemagne, copier littéralement Mr. Gaillard;

Sigefroy roi des Normands..... étoit l'ami de Vitikind; sa cour avoit été la retraite de ce général saxon dans toutes ses disgraces, et les états de Sigefroy servoient d'asile à tous les saxons chassés de leur pays. *tome 2, page 271* ----..... Godefroy successeur de Sigefroy suivit la même politique. *même tome, page 272.*

Une chose assez singulière c'est que ce fut dans un parlement assemblé à *Worms*, que Charlemagne fit résoudre la guerre contre les saxons, parce qu'ils vouloient être libres, et l'on sait que ce fut à Worms, que pour la même raison on commença les intrigues, qui ont enfin produit la coalition et la guerre contre la France.

(4) On sait que tous les peuples de ces tems

célèbroient leurs exploits guerriers dans des chants militaires. Les françois avoient leurs chansons de Roland et d'Olivier. (a) Les saxons avoient leurs Bardes ou poëtes qu'ils menoient à la guerre, et qui chantoient pendant les combats; on les entouroit de troupes qui leur formoient un rempart, afin que l'ennemi ne put pas les enlever. Charlemagne fit faire un recueil de toutes les oeuvres des Bardes des saxons, mais on ne sait pas ce que cette collection est devenue. On ne peut douter que les saxons n'eussent des hymnes en l'honneur du grand Arminius, puisqu'ils en avoient fait un Dieu; car, dit Mr. Gaillard, l'opinion la plus raisonnable sur leur fameuse idole d'Irminsul, est qu'elle représentoit le célèbre Arminius divinisé par ce peuple libre, pour avoir défendu la liberté germanique contre la tyrannie romaine. *tome 2, page 219 et suivante.* Les républicains saxons chantoient sans contrainte leurs hymnes à la liberté dans les états

---

(a) Le souvenir des exploits de ces deux héros s'est long-tems conservé dans ces chants militaires, que les soldats chantoient avant de combattre. Cet usage a duré sous toute la seconde race et bien avant encore sous la troisième. Le jour de la bataille de Poitiers, le roi Jean entendant des soldats chanter la chanson de Roland et d'Olivier, leur dit avec humeur: *Il y a long-tems qu'on ne voit plus de Rolands parmi les françois.* Un vieux soldat blessé de ce reproche, lui répondit fièrement: *C'est qu'ils n'ont plus de Charlemagne pour les conduire.*

de Sigefroy, et les français aujourd'hui, ont la permission de chanter tant qu'ils veulent, l'hymne marseilloise dans le même pays. Que produit cette tolerance? La plus grande confiance pour le gouvernement qui montre cette noble sécurité, et qui ne l'auroit pas sans les justes droits qu'il s'est acquis à la reconnoissance et à l'amour du peuple.

(5) Dans ces expéditions guerrières, dit Mr. Gaillard, les saxons massacroient tout sans distinction de sexe ni d'age. Ils égorgeoient les femmes; ils brûloient les enfans dans leurs berceaux, les vieillards et les malades dans leurs lits. etc. *tome 2, page* 236. Quelles horribles cruautés! mais elles furent commises par un peuple ignorant et barbare, et dans le huitième siècle; et le nôtre nous a présenté des crimes plus affreux encore. Les atrocités qui ont souillé les murs ensanglantés de Paris, de Lion, de Nantes, et de tant d'autres villes surpassent en horreur, tout ce que l'histoire peut retracer en ce genre!.....

(6) Godefroy roi de Dannemarck avoit conservé les impressions, qu'il avoit reçues de Vitikind son ami, et l'ami de Sigefroy son prédécesseur, et quoique Vitikind se fut soumis, quoiqu'il fut devenu le disciple et l'ami de Charlemagne, Godefroy n'avoit pas changé comme lui de sentimens. *tome 2, page* 362.

Ogier dans le cours de sa narration dit: que Vitikind finit par devenir suspect aux saxons, et l'histoire dit aussi, que Charlemagne profita de la

jalousie, que la gloire de Vitikind et d'Albion inspiroit à tous les autres chefs, pour attirer ceux-ci dans son parti. Il s'adressa directement à ses illustres ennemis, Vitikind et Albion, il entreprit de changer leurs coeurs et de désarmer leur haine par des procédés nobles, et de traiter avec eux comme un grand homme traite avec de braves gens, qu'il a eu la gloire de vaincre. Il leur prodigua ces égards et ces honneurs, qui peuvent seuls flatter les grandes ames; il leur fit sentir les douceurs de la vie civile, les charmes de la paix, la sainteté du christianisme, qui tend à faire de tous les hommes un peuple de frères; enfin Vitikind et Albion vinrent le trouver au milieu de ses états, où ils reçurent le baptême, ainsi qu'une foule de saxons qu'ils menoient à leur suite; ils donnèrent à tous l'exemple d'embrasser sincèrement le christianisme, et d'y rester constamment attachés. *tome 2 page 258.* Cependant depuis cette époque les saxons se révoltèrent continuellement, ce ne fut qu'en 804 que Charlemagne parvint à couper entièrement la racine de ces guerres, par une transplantation générale des saxons, exécutée sous ses yeux par son armée victorieuse, dont toute la puissance et toute la violence suffisoient à peine, pour arracher ces malheureux, à une patrie qu'ils regardoient comme le seul véritable asile de la liberté. La Flandre et le Brabant étoient alors presqu'entièrement couverts de forêts; dix mille familles saxonnes y furent transplantées et furent employées à les dé-

fricher. On prétend que le caractère dominant des saxons, leur amour pour l'indépendance et pour la liberté, inspiré par eux aux naturels du pays, fut dans la suite le principe de tant de révoltes des flamands contre leurs souverains; (a) et c'étoit un proverbe commun du tems de Philippe le Bel et de Philippe de Valois, que Charlemagne en mêlant les saxons avec les flamands, *d'un diable en avoit fait deux.* Eh! pourquoi, s'écrie l'impartial historien de Charlemagne, pourquoi exterminer et transplanter un peuple, pour conquérir un désert, au-delà duquel on trouve encore la guerre et la haine? *tome 2, page 268 et suivantes.*

(7) Comme les tournois m'ont paru nécessaires dans un roman de chevalerie, j'en ai mis plusieurs dans cet ouvrage, mais j'ai un peu avancé l'époque de leur institution, car il n'est point parlé de tournois dans l'histoire, avant le règne de Charles le Chauve. Les étrangers attribuent aux françois cette invention, excepté les allemands qui la réclament. Le premier auteur françois qui en parle est Nithard petit fils de Charlemagne, et il n'en parle que sous le règne de Charles le Chauve et même il décrit les tournois, mais ne les nomme pas. Ce n'est que depuis Geoffroy de Preuilli, mort en

(a) Il étoit bien juste qu'un tel acte de despotisme devint funeste au despotisme, et l'on retrouve cette leçon de la providence, dans l'histoire de tous les conquérans et de tous les despotes.

1066, et qui passa pour l'inventeur des tournois, qu'on trouve dans les auteurs le nom de tournoi. Les principaux réglemens des tournois, (appellés *écoles de prouesses*) consistoient à ne point frapper de la pointe, mais du tranchant de l'épée, à ne plus frapper un chevalier dès qu'il avoit ôté la visière de son casque; et le juge de paix, choisi par les dames, étoit toujours prêt à interposer son ministère pacifique, lorsqu'un chevalier, par inadvertance, avoit violé les loix du combat; ce juge de paix (nommé aussi champion des dames) armé d'une longue pique surmontée d'une coëffe, n'avoit pas plutôt abbaissé sur le heaume ou casque de ce chevalier le signe de la clémence et de la sauvegarde des dames, que l'on ne pouvoit plus toucher au coupable; il étoit absous de sa faute, lorsqu'on la croyoit en quelque sorte involontaire; mais si on avoit la certitude, qu'il l'eut commise à dessein, on la lui faisoit expier par une rigoureuse punition. Ces jeux guerriers se terminoient toujours, par ce qu'on nommoit *le coup* ou *la lance des dames*, et cet hommage ou tribut se répettoit en combattant pour elles, à l'épée, à la hache d'armes, et à la dague. Voyez mémoires sur l'ancienne chevalerie, par Mr. de Ste. Palaye.

(8) Ce Meinrad vivoit en effet sous le règne de Charlemagne, il fut le fondateur du superbe monastère d'Einsidlen en Suisse, couvent si fameux par la magnificence de ses bâtimens et les nombreux pélérinages, qui s'y font sans interruption

depuis plus de cinq cents ans. (a) Meinrad eut pour père Bertold de la maison des comtes d'Hohenzollern. Il naquit dans une ville de Souabe nommée Sulsen. Il se fit hermite, se retira sur le mont Etrel et s'y construisit une cabane de feuillages. Une pieuse veuve d'Altendorf l'y découvrit et lui fit bâtir une cellule et une chapelle. Cette solitude devint célèbre, le saint fut accablé de visites et pour s'y soustraire, il s'échappa et fut dans une forêt, près du lieu où est aujourd'hui le monastère d'Einsidlen. L'abbesse d'un couvent voisin devint, comme la veuve d'Altendorf, son amie et sa bienfaictrice; elle lui fit bâtir une cellule et une chapelle à laquelle il donna le nom de *chapelle notre-dame*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Meinrad avoit passé sept ans dans son premier hermitage, il vécut trente-deux ans dans celui-ci; au bout de ce tems il fut assassiné par des voleurs; deux corbeaux qu'il avoit élevés poursuivirent ces scélérats, et s'acharnèrent sur eux d'une si étrange manière, qu'ils les firent reconnoître, car on savoit que le saint nourrissoit des corbeaux; sur cet indice on arrêta ces brigands qui confessèrent leur crime. J'ai trouvé ces détails dans un livre en un gros volume, qui a pour titre, *chronique du monastère d'Einsidlen*. Quant à *Gérold*, j'ai vu dans le même livre qu'un prince allemand de ce nom, désabusé des grandeurs humaines, fut un des successeurs

(a) Ce monastère est près de Zurich.

cesseurs de Meinrad dans cet hermitage. Si je me suis permis de représenter le pieux Meinrad amoureux, c'est une licence autorisée par les moeurs de ces siècles reculés; (a) car alors on ne connoissoit guères d'autre remède à une passion malheureuse, que de se faire hermite ou religieux. En renonçant à l'objet de son amour il en coûtoit peu de renoncer à tout. On savoit aimer; et les grands sacrifices naissent naturellement des grands sentimens. J'observerai encore que d'après les moeurs de ce tems, un saint n'est point un personnage déplacé dans un roman de chevalerie; d'ailleurs la religion donne aux passions un caractère sublime et l'intérêt le plus attachant, lorsqu'elle les combat et qu'elle en triomphe sans les détruire.

(9) Vitikind eut en effet un fils nommé Diaulas. Les romanciers font jouer un grand rôle à ce Diaulas; ils lui font faire beaucoup d'exploits; mais dans une bataille il propose un duel à Charlemagne, ce dernier l'accepte, et Diaulas est vaincu. L'histoire dit

---

(a) On sait que les discours et la conduite des anciens chevaliers offroient un mélange bizarre de dévotion et de galanterie; les premières leçons qu'on leur donnoit, (dit Mr. de Ste. Palaye) regardoient principalement *l'amour de Dieu et des Dames*, et suivant la chronique de Jean de Saintré, c'étoient ordinairement les dames qui se chargeoient d'apprendre en même tems aux jeunes gens leur catéchisme et l'art d'aimer.

Mémoires sur l'ancienne chevalerie.

seulement, que Diaulas combattit vaillamment pour la liberté sous les ordres de son père; ensuite elle ne dit point ce qu'il devint. Lorsque Vitikind fit alliance avec Charlemagne, il ne semble pas que Diaulas ait suivi cet exemple; ainsi j'ai pu avec vraisemblance supposer qu'il resta parmi les saxons, car il paroît par l'histoire qu'en effet il y resta.

(10) On trouve dans l'histoire de Charlemagne un personnage nommé Rotbold, qui fut célèbre par ses vices et sa férocité, et qui entra dans une conspiration contre Charlemagne.

(11) Lorsqu'un chevalier alloit combattre pour une dame, il étoit armé par elle, et elle lui donnoit ce qu'on appelloit *faveur*, *joyou*, *nobloy* ou *enseigne*. C'étoit une écharpe, un voile, une coiffe, un bracelet, un noeud ou une boucle de cheveux, en un mot quelque pièce détachée de son habillement, et quelquefois un ouvrage tissu de ses mains, dont le chevalier favorisé ornoit le haut de son casque, ou de sa lance, ou de sa cotte d'armes. Lorsqu'un chevalier partoit pour une expédition faite en faveur d'une dame, il recevoit d'elle des chaînes d'or dont elle ornoit son écu; et quand il alloit au combat pour elle, il la prioit de lui donner ce qu'on appelloit alors, *cri de combat*, *cri de guerre*; c'étoit une phrase qui varioit suivant les circonstances et la volonté des dames, et pendant le combat le chevalier ne manquoit pas de répéter souvent à haute voix, les mots que la dame avoit dictés. Lorsqu'il étoit vainqueur, les

héraults proclamoient la victoire au son des instrumens. La formule d'acclamation n'étoit pas uniforme, une des plus usitées étoit celle-ci: *honneur aux fils des Preux.* D'autres fois on crioit *l'amour des Dames, la mort des Héros.* Aux escrimes où le danger étoit moins grand qu'aux tournois, on se contentoit de crier: *l'amour aux Dames, la mort aux Chevaux.* Mais toujours mille cris perçans faisoient retentir à plusieurs reprises le nom du vainqueur, usage qui dans notre langue a formé le mot de *renommée*, ainsi que celui de *grido* dans celle des Italiens, qui disent *un cavaliere di gran grido*, pour signifier un homme d'une grande réputation.

Plusieurs jours avant la célébration d'un tournoi, on suspendoit dans un lieu préparé exprès, tous les écus armoriés de ceux qui prétendoient entrer dans les lices, afin qu'ils fussent exposés à l'examen des dames et demoiselles. Un hérault ou poursuivant d'armes nommoit aux dames ceux auxquels ils appartenoient, et si parmi les prétendans, il s'en trouvoit quelqu'un dont une dame eut à se plaindre, elle touchoit le timbre ou écu de ses armes; alors les juges du tournoi faisoient des informations, et si la plainte de la dame étoit fondée, le chevalier étoit exclus du tournoi. Il suffisoit pour cela qu'elle put seulement prouver, que le chevalier avoit mal parlé d'elle, car les loix de la chevalerie défendoient expressément *de médire des dames.*

Quand j'ai représenté Olivier dans le premier volume volant au secours du jeune Zemni et de sa mère sans les connoître, lorsque je représente une multitude de chevaliers rassemblés se disputant la gloire de défendre une femme opprimée, je peins fidellement les moeurs de ce tems. La plupart des loix de la chevalerie, dit Mr. de Ste. Palaye, (dont j'ai tiré tout ce qu'on vient de lire) auroient pu être adoptées par les plus sages législateurs et les plus vertueux philosophes de toutes les nations et de tous les siècles; en vertu de ces loix, les veuves, les orphelins et hommes *mes-aisés* et *non puissans*, tous ceux que l'injustice faisoit gémir dans l'oppression, étoient en droit de réclamer la protection d'un chevalier, et d'exiger pour leur défense, non seulement le secours de son bras, mais encore le sacrifice de son sang et de sa vie; se soustraire à cette obligation c'étoit manquer à une dette sacrée, c'étoit se déshonorer pour le reste de ses jours. Avec une telle générosité il n'est pas surprenant, qu'un sexe foible et sans défense fût traité avec tant d'égards et de respect, et qu'on se disputât l'honneur de le protéger même au péril de ses jours. Mais cependant l'assistance qu'on devoit à son frère-d'armes l'emportoit sur celle que les dames étoient en droit d'exiger; une demoiselle ayant en vain réclamé la protection d'un chevalier, celui-ci se disculpa en prouvant qu'il s'étoit trouvé pour lors dans la nécessité de voler au secours de son frère-d'armes. Voyez *mémoires de*

l'ancienne chevalerie par Mr. de la Curne de Ste. Palaye. Ouvrage en 3 volumes pleins de recherches savantes et curieuses.

(12) Une chose assez remarquable, c'est qu'en général tous les chefs des révolutions populaires n'ont eu ni grands talens, ni génie. Rienzi en Italie, Cromwell en Angleterre, l'exécrable Roberspierre en France, et tant d'autres en sont des preuves. C'est que les talens supérieurs excitent toujours l'envie et la haine des esprits médiocres et bornés, qui forment la multitude. D'ailleurs on craint l'ascendant d'un homme de génie, on lui suppose facilement des desseins artificieux, et une profonde ambition; on croit aisément, que celui que la nature élève éminemment au-dessus des autres doit prétendre à la première place; on applaudit ses discours mais on s'en défie; on se ligue contre lui, on se venge de ses succès en le calomniant, on le rend suspect, on l'éloigne, on le perd dans l'opinion publique; tandis qu'un homme médiocre en tout, s'il est intriguant, si tous les moyens lui sont bons, s'il joint à un grand fonds d'hypocrisie beaucoup de souplesse et de persévérance, est assuré d'arriver à son but, et de réussir du moins pour un tems.

(13) Si des décrets n'avoient pas donné solemnellement à tous les françois les manières et le langage des Quakers, ils n'auroient jamais supporté deux mois la tyrannie de Roberspierre. Mais cet infame despote ne portoit ni sceptre ni couronne; tout le monde pouvoit le tutoyer, il ne parloit que

de la *souveraineté du peuple*. Comment se douter qu'il fut un tyran? Afin de *s'élever à la hauteur des circonstances*, il falloit croire alors, que la dignité et la politesse sont incompatibles avec la liberté, et selon Roberspierre et ses complices, la définition d'un véritable républicain se réduisoit à ces quatre mots: *grossier, impie, implacable et sanguinaire.*

Diaulas reproche aux chefs saxons d'avoir flatté le peuple; on pourroit de nos jours renouveller ce reproche. On a beaucoup déclamé contre la flatterie des cours, on avoit raison; mais là cependant elle a des bornes, et la flatterie populaire n'en a point. Un souverain quelqu'enivré qu'il puisse être de sa puissance et de son rang, a toujours assez de lumières et de raison pour rejetter une flatterie outrée. Louis quatorze rougit, en apprenant que l'académie françoise proposoit pour le prix d'éloquence cette question: *quelle est celle des vertus du Roi qui mérite la préférence.* Cette flatterie déplut au roi, il défendit de traiter ce sujet. On a souvent souffert en silence les crimes des despotes, mais du moins on ne faisoit pas l'apologie de leurs forfaits. (a) Comment les chefs populaires ont-ils parlé au peuple sur les incendies des châteaux, sur les massacres du

(a) Je n'ignore pas qu'un prêtre imbécille et sanguinaire fit l'apologie de l'assassinat commis par un duc de Bourgogne; mais un fait isolé et relatif à un seul individu ne prouve rien.

mois de septembre, sur les pillages, et enfin sur tous les excès qui se sont commis? On se contentoit de dire *qu'on avoit égaré le peuple*, et on ne manquoit jamais d'ajouter que le peuple, quelque chose qu'il fasse, est *toujours bon, toujours juste*. La plus abominable cruauté n'étoit jamais en lui qu'une *erreur excusable*; on *l'avoit trompé*, on avoit *abusé de sa bonne foi*. A quels tyrans, les plus vils flatteurs ont-ils jamais osé tenir un pareil langage? Les courtisans qui flattent un roi sont certainement très coupables; mais après tout ils ne corrompent qu'un seul homme, et si cet homme devient un tyran, on peut le déposer; mais les flatteurs du peuple corrompent la nation entière; quel crime que celui-là! Un roi, quelque défectueuse qu'ait été son éducation, en a cependant recueilli quelque instruction. Il a une idée générale de l'histoire, et s'il aime la lecture, il peut avoir autant et même plus de connoissances acquises que ceux qui l'entourent. Il est souvent impossible, et du moins il est toujours très difficile, de l'égarer en lui persuadant, qu'une mauvaise action est un acte d'héroïsme consacré par l'exemple qu'en ont donné les plus grands hommes, et par l'admiration de tous les siècles. (a) On ne

---

(a) Je sais que les brigandages d'Alexandre surnommé le grand, ont été trop long-tems admirés; mais depuis plus d'un siècle on a reconnu l'abus politique des conquêtes, et l'on a senti combien elles sont odieuses aux yeux de la morale. Enfin Télémaque fut

lui persuadera jamais, par exemple, qu'il est des cas où le meurtre et l'assassinat sont des actions sublimes; si on veut l'engager à commettre un crime, du moins il saura que c'est un crime qu'on lui conseille; c'est beaucoup. Mais le peuple étant d'une ignorance absolue, il est bien facile d'abuser de l'histoire pour l'égarer, et c'est ce qu'on a fait; on lui a présenté sans cesse le second Brutus assassinant son père, comme le plus parfait modèle de la vertu; mais on lui a dissimulé, que même parmi les anciens, tous les grands hommes véritablement vertueux ont blamé cette action atroce. (b) On lui a dit que les romains abolirent la royauté, que Tarquin fut détrôné; mais on ne lui a pas dit, que les romains le renvoyèrent sans l'outrager, et qu'ils lui rendirent tous ses biens, et ces biens étoient immenses. Quel affreux cours d'histoire on a fait au peuple de Paris dans les tribunes des Jacobins, surtout depuis trois ans! Les orateurs dans un langage digne des maximes qu'ils débitoient ne cherchoient dans l'histoire, que les traits qui la souillent, et n'ont jamais cité une action vertueuse. Lorsqu'on répétoit au peuple que son intérêt justifie tout, auto-

---

écrit dans le siècle dernier. Ce livre immortel est entre les mains de tous les princes, et certainement nul ouvrage depuis, n'a présenté avec autant de force et d'éloquence, tout ce que la raison et l'humanité peuvent dire contre l'esprit de conquête et la guerre.

(b) Voyez Bayle au mot *Brutus*.

rise tout, qu'eut-on pensé, si un citoyen montant à la tribune eut conté le trait suivant: les Athéniens se trouvoient dans un grand danger. Thémistocle dit au peuple assemblé, qu'il avoit imaginé un moyen certain de les tirer de cette situation; mais que le secret étant nécessaire au succès, il ne pouvoit le dire publiquement, et qu'il demandoit au peuple de nommer quelques personnes qui pussent juger de son projet. Le peuple nomma le seul Aristide dont il connoissoit la vertu. Aristide entendit Thémistocle, et dit ensuite au peuple qu'en effet le moyen lui paroissoit infaillible, mais qu'il étoit injuste, et le peuple d'une voix unanime rejetta le projet. L'histoire ancienne est remplie de traits semblables; et l'on s'est bien gardé de les faire connoître au peuple françois, dont on vouloit dénaturer l'heureux caractère; et pour pouvoir impunément lui prêcher le meurtre et l'assassinat, pour pouvoir sans contradiction déclarer hautement, que la justice doit être sacrifiée à nos intérêts, que la clémence et la générosité sont des foiblesses, que la modération est un vice, que la vengeance est un devoir, il falloit renverser le seul appui de la morale, il falloit détruire la religion, et proscrire l'évangile. Mais ceux qui gouvernent maintenant la France paroissent détester ces horribles excès, et ils ont déjà donné d'éclatantes preuves de modération et d'équité; et quoique puissent dire les ennemis de la république françoise, s'ils persévèrent, si la liberté de la presse n'est plus supprimée, si

l'on abolit des décrets sanguinaires, si l'on reprend des sentimens d'équité pour les restes infortunés de la famille des Bourbons, (a) si l'on ouvre les églises, si l'on rétablit le culte divin, si enfin l'on rend au peuple l'humanité, les moeurs et la morale, seules bases inébranlables du bonheur et de la liberté, les législateurs actuels, malgré les cris et les efforts de l'envie et de la haine, se couvriront de gloire, et sauveront la France; et ils ne peuvent la sauver qu'à ce prix; (car les crimes seuls produisent l'anarchie, tandis que l'ordre et la paix sont les heureux fruits de la vertu.) ainsi il faut nécessairement que les représentans du peuple françois soient désormais, ou libérateurs de la patrie ou victimes des factions.

(14) Les Saxons perdirent en effet une bataille décisive qui s'appelle *la bataille du torrent*, et voici pourquoi: les françois que la soif consumoit, et qu'elle alloit forcer à la retraite, furent sauvés par un torrent, qui ayant été à sec jusques là, roula tout à coup des eaux abondantes, ce qui produisit le double effet de désaltérer les françois, et de les encourager en leur persuadant, que le ciel faisoit un miracle en leur faveur. L'événement est consacré par une médaille, qui représente un trophée élevé en

---

(a) Et les personnes de ce malheureux nom, qui existent en France, sont si intéressantes! les uns par leurs vertus et leur conduite irréprochable, les autres par leur âge, et toutes par leur profonde infortune, et les maux affreux qu'elles ont soufferts! ....

face d'un torrent avec cette inscription: *les Saxons vaincus devant un torrent.* (Voyez histoire de Charlemagne.)

(15) La bataille du torrent précéda la prise d'Éresbourg. Cette forteresse passoit pour imprenable; le temple d'Irminsul fut en effet pillé et la forteresse livrée aux flammes, la statue d'Irminsul qui étoit de bois fut consumée. Charlemagne, pour enlever aux saxons un objet d'idolatrie, fit enterrer la colonne de pierre, sur laquelle avoit été élevée la statue du dieu: elle fut déterrée sous Louis le débonnaire et transportée dans l'église d'Hildesheim. On célèbre encore tous les ans dans cette ville la mémoire de la destruction de l'Idole d'Irminsul. (Histoire de Charlemagne.)

(16) Cet incident du mur n'est point hors de vraisemblance. L'histoire du bas empire présente un exemple semblable. Vers l'an 1145 l'empereur Manuel fit enfermer dans un cachot Andronic son cousin. Ce dernier trouva le moyen de faire une ouverture à la muraille, mais qui ne le mena que dans un cachot plus obscur. Il y resta résolu de se laisser mourir de faim, afin de se soustraire à l'horreur d'une mort ignominieuse; et dans cette intention il reboucha soigneusement le trou qu'il avoit fait à son premier cachot. On accusa sa femme d'avoir facilité sa fuite, et cette princesse fut enfermée dans la prison qu'il avoit quittée. Ses cris percèrent bientôt le mur qui la séparoit de son époux, et le malheureux Andronic reconnoissant sa

voix retira doucement la pierre, et parut tout à coup devant son épouse. Il la vit ainsi long-tems sans qu'on le sut, recevant d'elle la nourriture qu'elle se retranchoit pour le faire subsister. Dans cette même prison il eut d'elle un fils, qui monta depuis sur le trône.

(17) Suivant *l'Edda* ou la Mythologie des anciens peuples du nord, les ames des méchans souffroient des maux éternels dans un séjour affreux nommé *Nastran*, et les justes transportés dans le *Valhalla*, y trouvoient leurs persécuteurs et tous leurs ennemis livrés sans défense à la vengeance, qu'il vouloient exercer sur eux. Leurs principales divinités étoient leur grand dieu *Alfader* ou *Odin*, *Frigga* ou la terre sa femme, *Gésione* déesse de la chasteté, *Vanadis* ou *Freya* déesse de l'amour et de l'espérance etc.

(18) On trouvera dans l'ouvrage de Mr. de Ste. Palaye des exemples sans nombre de cette ancienne générosité françoise. Je n'en citerai qu'un trait: Lalain et Piétois en 1450 combattirent à pied dans des joutes publiques; un riche bracelet devoit être le prix du vainqueur; les deux combattans se renversèrent l'un sur l'autre. Ils furent relevés et amenés aux juges. Lalain déclara qu'ayant été renversé, le prix appartenoit à Piétois, et celui-ci soutint qu'étant aussi tombé à terre, il n'avoit pas plus de droit au prix que Lalain. Ce combat d'honnêteté finit par former une étroite liaison d'amitié entre ces généreux ennemis. Au reste, (ajoute Mr. de Ste.

Palaye) la modestie étoit aussi une des principales vertus de ces braves chevaliers, et suivant la maxime de Perceforets (un ancien auteur) *le chevalier est ravisseur des biens d'autrui, qui les vaillances d'autrui tait, et celui est réprouvé vanteur qui révèle les siennes.* Ces principes de modestie inspiroient aux chevaliers vainqueurs des attentions particulieres pour consoler les vaincus. Ces exemples de générosité tant de fois répétés dans les tournois ne pouvoient être oubliés même à la guerre, au milieu du carnage; les chevaliers n'y perdoient jamais de vue la maxime générale, d'être aussi compatissans après la victoire, que téméraires pour l'obtenir. (*Mémoires sur l'ancienne chevalerie. tome 1er.*)

(19) Un grand nombre de seigneurs et de gentils-hommes, dit Mr. de Ste. Palaye, avoient fait placer des heaumes ou casques sur les portes de leurs châteaux, pour servir comme de fanal à tous ceux qui paroissoient aux environs, et leur annoncer qu'ils trouveroient là un hospice agréable et sûr, dans une maison dont le maître se trouveroit honoré de les recevoir. J'ai encore vu, ajoute l'auteur que je copie, de ces heaumes placés sur le faîte de nos plus anciens édifices, particulièrement à la campagne. Non seulement on recevoit ses hôtes avec empressement, mais lorsqu'ils partoient on les combloit de présens; on leur donnoit de riches habits, des armes, des chevaux, et souvent de l'argent. Aussi l'hospitalité reçue inspiroit-elle une éternelle reconnoissance. Si un chevalier, dans ses

voyages ou dans ses expéditions, avoit reçu l'hospice ou quelque assistance de l'homme de la plus basse condition, il ne le regardoit plus que comme un généreux bienfaiteur, il se déclaroit à jamais son chevalier, et juroit de renoncer à tout ce que la gloire lui pourroit offrir de plus brillant, pour s'acquitter de cette dette. Ce serment étoit inviolable. (*Mémoires sur l'ancienne chevalerie de Mr. de Ste. Palaye, tome 1er.*)

(20) Tant qu'a duré la chevalerie, ce fut une coutume générale parmi les chevaliers, de s'engager continuellement par des voeux presque toujours téméraires et souvent extravagans et bizarres. Soit, (dit Mr. de Ste. Palaye) que l'on s'enfermât dans une place pour la défendre, soit qu'on en fît l'investissement; soit qu'en pleine campagne on se trouvât en présence de l'ennemi, des sermens inviolables et des voeux, dont rien ne pouvoit dispenser, obligeoient également les chefs et ceux qu'ils commandoient, à répandre tout leur sang, plutôt que d'abandonner l'intérêt de l'état. Outre ces voeux généraux, on en faisoit aussi beaucoup de particuliers, soit dans les batailles, soit dans les autres circonstances de la vie. La valeur en dictoit de singuliers; tels que d'être le premier à placer son pennon sur les murs ou sur la plus haute tour de la place, dont on vouloit se rendre maître, de se jetter au milieu des ennemis, de leur porter le premier coup, en un mot de faire tel exploit, de donner telle preuve d'audace et souvent de témérité.

Le plus authentique de tous les voeux étoit celui qu'on appelloit le voeu du paon ou du faisan. Le jour où l'on devoit prendre un engagement solemnel, un paon, ou un faisan roti, mais toujours paré de ses plus belles plumes, étoit apporté par des Dames et des Demoiselles, dans un grand bassin d'or ou d'argent, au milieu de la nombreuse assemblée des chevaliers convoqués. On le portoit à chacun d'eux, et chacun faisoit son voeu sur l'oiseau; ensuite on le reportoit sur une table pour être enfin distribué à tous les assistans.

Dans un ancien poëme historique, intitulé *le voeu du héron*, on voit en Angleterre un comte de Salisbery, au moment de partir pour la guerre, demander à sa Dame dans une assemblée de lui appliquer *un doigt de sa belle main sur l'oeil droit, de manière qu'il fut entièrement fermé.* Au lieu d'un doigt la Dame en appliqua deux, et le comte fit voeu sur un héron, (sur lequel d'autres chevaliers avoient prononcé différens voeux) de ne point ouvrir cet oeil, jusqu'à ce qu'il fut entré sur les terres de France, pour venger Edouard trois, (en 1338) et qu'il n'eut combattu l'armée de Philippe en bataille rangée. En effet, tout le tems que dura la guerre, le comte ne se permit pas de voir de cet oeil; toute l'armée témoin de ses exploits le fut aussi de sa fidélité à remplir son engagement. Du Guesclin fit voeu de ne manger que *trois soupes au vin*, jusqu'à ce qu'il eut combatu un anglois qui l'avoit défié. Étant devant la place de Mont-

contour, il jura de ne point manger et de ne point se déshabiller, qu'il ne l'eut prise. Une autre fois il fit voeu de ne prendre aucune nourriture après le souper qu'il alloit faire, jusqu'à ce qu'il eut vu les anglois, pour les combattre. Son écuyer au siége de Bressière en Poitou fit voeu, de planter dans la journée sur la tour de cette ville la bannière de son maître, en criant *du Guesclin*, et de mourir plutôt que d'y manquer. On voyoit encore en France, il y a quelques années, un monument singulier de cette coutume des anciens chevaliers. Près de la ville de Moutiers, entre Riez et Senez sont deux majestueuses montagnes, séparées par un espace d'environ 250 pieds; aux deux sommets des montagnes se trouvoit (il y a 5 ans) une chaîne de fer tendue en l'air, au milieu de laquelle étoit une grande étoile à 5 rays. On prétend que c'est un de ces voeux ordinaires dans les siècles de chevalerie. On croit qu'un chevalier fit le voeu d'enchaîner deux montagnes, que l'étoile est le symbole de la devise du chevalier. On ajoute que celui qui fit ce voeu étoit de la maison de Blaccas; la ville de Moutiers a pris de cette chaîne le blason de ses armes, elle porte d'azur à deux montagnes d'argent attachées par une chaîne d'or, à un chaînon de laquelle tient une étoile. Ces voeux étoient d'autant plus inviolables, qu'ils s'adressoient à dieu. La religion les sanctifioit tous, et c'eut été à la fois une impiété et une lâcheté que de ne les pas accomplir; aussi on ne voit pas d'exemple dans l'histoire, qu'un chevalier y ait ja-

mais manqué. La mort seule pouvoit les empêcher de remplir ces engagemens sacrés.

(21) Giaffar le Barmécide, ou fils de Barmec, fut en effet un très grand homme. Il naquit dans la Perse, et devint le visir et le favori du célèbre Calife Aaron Alraschid. Je suppose dans mon conte, que sa famille étoit européenne, que son seul nom étoit celui de Barmécide, et qu'il ne prit celui de Giaffar qu'après les infortunes dont on verra le détail. Il suffit de dire ici, qu'Aaron dut à son génie et à ses vertus toute la gloire de son règne. Barmécide se fit adorer des peuples qu'il gouverna, et reçut de la reconnoissance publique le beau surnom de généreux.

(22) Aaron Alraschid 25ème Calife étoit fils de Mahadi, Calife de la race des Abassides. Son père le déclara son successeur au préjudice de son fils aîné; mais Aaron respectant les droits de son frère *Hadi Musa* refusa, et lui fit prêter serment de fidélité par tous les grands. Le nouveau Calife fut insensible à ce bienfait, et résolut la mort d'Aaron. Mais la propre mère de l'ingrat Musa, ayant à se plaindre de lui, le fit assassiner et Aaron fut proclamé Calife. Ce prince étoit d'une très belle figure, il fut renommé pour sa libéralité et son goût pour les arts et les talens. On prétend que les Arabes inventèrent l'algèbre sous son règne. L'histoire dit aussi que lorsqu'Aaron alloit à la guerre, il se faisoit suivre par cent hommes de lettres, afin de se délasser dans leurs entretiens de ses travaux guerriers.

(Voyez Encyclopédie et *l'histoire des Arabes* par l'abbé de Marigni.)

Il faut publier à la gloire des souverains, dit Mr. Gaillard, qu'on vit alors régner une amitié sincère et personnelle entre les deux plus illustres monarques, entre les deux Héros, l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, le Calife Aaron et Charlemagne. Ces deux princes, qui ne se virent jamais, avoient conçu l'un pour l'autre sur leur réputation une inclination mutuelle, bien supérieure aux liaisons intéressées de la politique. Ils cherchoient à se prévenir dans les moindres choses; les présens qu'ils se faisoient l'un à l'autre étoient toujours par le choix, par le moment, par les circonstances, une marque d'estime et un témoignage d'amitié. Plusieurs historiens prétendent même, que le Calife céda à Charlemagne en pur don et en toute souveraineté Jérusalem et les lieux saints, ne s'y réservant que le titre de son lieutenant. Charlemagne et Aaron aimoient les arts; tous deux faisoient des vers. Aaron étoit si sensible aux charmes de la poësie, que souvent en entendant de beaux vers, il s'attendrissoit jusqu'aux larmes; non moins sensible à la musique, il avoit composé plusieurs airs qu'on chante encore dans l'Orient. Aaron avoit surtout en recommandation, comme Charlemagne, la justice et la vérité; mais un conquérant peut-il toujours être juste! Une femme vint lui porter des plaintes sur quelques vexations de ses soldats. Aaron lui dit: n'avez-vous pas lu dans l'alcoran, que les princes désolent tous les

lieux, par où passent leurs armées? Oui, mais j'y ai lu aussi, répondit cette femme, que les maisons des princes seront détruites à cause de leurs injustices. Le Calife aprouva cette réponse hardie et le dommage fut réparé. Aaron faisoit comme Charlemagne d'abondantes aumones; il mourut cinq ans avant Charlemagne, l'an 809, après un règne de 23 ans, et agé de 46 ans. (*Voyez histoire de Charlemagne.*)

(23) On sait que le premier orgue qu'on ait vu en Europe, fut envoyé à Charlemagne par le Calife Aaron. Je n'ai ajouté que *l'origine de l'orgue* qui nous est inconnue.

(24) Cette réponse de Barmécide, (lorsque le Calife voulut s'enfermer pour lire un ouvrage, qui traitoit des devoirs de l'homme) est purement historique. Mais l'histoire dit seulement *qu'il alloit lire avec un sage*, sans nommer ce personnage, et je supose que c'étoit Barmécide.

(25) Arichise duc de Bénévent, et ennemi de Charlemagne, mourut ainsi que Romuald son fils aîné. Il ne laissoit qu'un fils nommé Grimoald, alors en la puissance de Charlemagne, auquel on l'avoit donné en otage. Charlemagne avoit (ce qu'on appelloit alors) des droits très fondés sur le duché de Bénévent, et les Bénéventins vouloient se donner à lui; mais Charlemagne rendit au jeune Grimoald et la liberté, et le duché. Il osa croire (dit son historien) au pouvoir des bienfaits, en voyant quel est dans toute la terre le pouvoir des injures.

Grimoald touché de la générosité de ce prince, ne songea qu'à s'en rendre digne, et l'Empereur n'eut point alors de sujet plus fidèle. Il combattit les ennemis de Charlemagne, Adalgise, quoiqu'il fut son beau frère, (il avoit épousé une soeur d'Adalgise) et les Grecs, et ce fut avec autant de succès que d'activité. C'est après cette défaite d'Adalgise, que l'histoire ne parle plus de lui. On croit que depuis cette époque il retourna à Constantinople, où il vécut et mourut dans l'obscurité.

(26) Il y avoit en effet dans ce tems un Theudon, l'un des petits rois qui partageoient la Pannonie. L'histoire représente ce prince sous les traits que je lui ai conservés; il étoit ambitieux, dissimulé, hypocrite, mais distingué par ses talens militaires; il se fit chrétien pour plaire à Charlemagne, qu'il trahit ensuite. La Pannonie étoit ce qu'on appelle aujourd'hui la Hongrie et l'Autriche.

Le duc Aimon étoit parent ou allié de Charlemagne, avec lequel suivant les vieilles chroniques il eut plusieurs démêlés; ses quatre fils s'appeloient Renaud, Richard ou Richardet, Alard et Guichard, dont l'ainé et le plus illustre étoit le fameux Renaud dit de Montauban. Ces quatre frères, disent les romans, n'avoient qu'un cheval qui se nommoit *Bayard*. Bayle dit que Renaud, ce Héros si célèbre par les poëmes et les romans, souffrit le martyre, qu'on lui bâtit une église à Cologne sous le nom de St. Renaud.

(27) Amalberge, que l'église a canonisée, étoit une jeune et belle personne de la cour de Charlemagne. Ce prince fut amoureux d'elle, et la vertu d'Amalberge résista à la double séduction de l'homme le plus aimable de son tems, et du Héros le plus renommé. L'histoire rapporte qu'étant un jour seule sur le haut d'une terrasse, elle vit venir Charlemagne, et que pour éviter un tête à tête qu'elle jugea dangereux, elle se jetta en bas de la terrasse et se cassa un bras. Elle finit par se retirer dans un monastère, et y passa le reste de ses jours. (*Voyez histoire de Charlemagne.*)

(28) Le duc de Spolette, Henri duc de Frioul, Hartrade comte de Thuringe, sont des personnages de ce tems. Le dernier entra dans une grande conspiration contre Charlemagne.

Constantin Porphirogénète fils de l'impératrice Irène, avoit dû épouser Rotrude une des filles de Charlemagne; et ce dernier ayant rompu ce mariage, Constantin unit son ressentiment à celui d'Adalgise, mais sans aucun succès.

(29) L'idée de cette plante fabuleuse n'est pas de mon invention; je l'ai trouvée dans le dictionaire d'histoire naturelle de Bomare, édition en 15 volumes. Voici la description que donne ce naturaliste: „*Baaras* nom d'une plante qu'on trouve sur le mont „Liban en Sirie. L'historien Josèphe dit qu'elle luit „pendant la nuit comme un petit flambeau; que sa „lumière s'éteint au jour, que ses feuilles enve„lopées dans un mouchoir s'échappent et disparois-

„ sent; que cette plante est obsédée par les démons, „ qu'elle a la vertu de changer les métaux en or, „ que par cette raison les Arabes l'appellent *l'herbe* „ *d'or;* qu'elle tue ceux qui la cueillent, sans les „ précautions nécessaires, qui sont malheureusement „ inconnues; qu'elle se nourrit de bitume, que son „ odeur bitumineuse suffoque, quand on l'arrache; „ qu'il faut la chercher dans les endroits plantés de „ cèdres. "

(30) En effet l'histoire rapporte qu'Aaron maria sa soeur Abassa à Barmécide, en imposant cette étrange condition; qu'il fit ce mariage afin de rassembler à la fois près de lui ces deux personnes qu'il aimoit, et qu'il dit à Barmécide que si la princesse n'eut pas été sa soeur, il l'auroit épousée lui-même. (*Voyez l'histoire des Arabes par l'abbé de Marigni.*) L'histoire dit que Barmécide malgré les ordres et la surveillance du Calife eut d'Abassa un fils, qu'il envoya secrétement à la Mecque.

FIN DES NOTES DU SECOND VOLUME.

TRADUCTION

DES

ÉPIGRAPHES ANGLOISES ET ITALIENNES.

DU

SECOND VOLUME.

CHAPITRE I. Page 1. *Pianger dee etc.*

Il doit pleurer celui qui s'est fait l'esclave de deux beaux yeux et d'une belle chevelure, qui cachent une ame noire et perfide! L'infortuné fuit en vain; comme le cerf blessé, il emporte avec lui le trait qui le déchire; il a honte de lui-même et de son amour, il n'ose l'avouer et il désire en vain s'en guérir.

CHAPITRE II. Pag. 40. *This devil beauty etc.*

Ce lutin, cette beauté dangereuse et facile, est composée d'une étrange manière; c'est un point subtil, une question difficile à résoudre, de décider si elle a en elle plus de force attractive que de penchant à céder, tant elle séduit et se rend aisément.

CHAPITRE III. Pag. 51. Solo e pensoso etc.

Seul et pensif, je cherche les solitudes écartées et les lieux déserts, pour fuir des humains jusqu'à la trace de leurs pas.

CHAPITRE IV. Pag. 56. *Ingiustissimo Amor etc.*

Injuste amour! pourquoi rends-tu la sympathie si rare? pourquoi fais-tu que nos désirs et nos sen-

timens correspondent si difficilement? Pourquoi te faire un jeu cruel de diviser les coeurs, et d'y jetter la discorde?

Chapitre VII. Pag. 114. *O memory! thou soul etc.*

O mémoire! ame de nos plaisirs et de nos peines! éternel mobile de nos passions! Pourquoi aggraves-tu les douleurs de l'infortuné? pourquoi envenimes-tu sans cesse, les blessures de son coeur?

Chapitre VIII. Pag. 127. *Thy wife that never slept etc.*

Ton épouse, qui jamais près de toi ne goûta les charmes d'un doux repos, maintenant trouble ton sommeil, et remplit tes nuits de trouble, d'épouvante et d'horreur!

Chapitre X. Pag. 148. *World, world, o world etc.*

O monde! combien tes étranges vicissitudes, te rendent haïssable?

Chapitre XIV. Pag. 202. *The imprison'd winds etc.*

Les vents dégagés de leur prison proclament leur liberté avec des sons mélodieux.

Chapitre XVI. Pag. 231. *All blest secrets etc.*

O naissez de mes larmes, plantes inconnues et bienfaisantes, pour guérir l'homme vertueux!

Fin des épigraphes du second volume.

TABLE

DES

CHAPITRES DU TOME II.

Chapitre		page
I.	Histoire d'Ogier le Danois.	1
II.	Un Philosophe amoureux.	40
III.	La piété.	51
IV.	Histoire de Meinrad.	56
V.	Le vice humilié.	88
VI.	Funeste erreur.	97
VII.	Les offrandes.	114
VIII.	Le châtiment	127
IX.	Le voile.	135
X.	Histoire d'Ordalie.	148
XI.	Suite de l'histoire d'Ordalie.	160
XII.	Une première consolation	181
XIII.	Les tablettes.	187
XIV.	L'origine de l'orgue.	202
XV.	L'amitié d'un despote.	215
XVI.	L'herbe d'or.	231
Notes		281
Traduction des épigraphes		311

AVIS AU PUBLIC.

Quelques papiers publics ayant annoncé, qu'on se disposoit à faire à Paris une nouvelle édition complette des *Oeuvres de Madame* DE GENLIS, elle déclare, que tous ses ouvrages lui appartiennent et que personne n'a le droit de les réimprimer sans son consentement, et en outre elle annonce qu'elle en va faire elle-même une nouvelle édition complette, revue et corrigée par elle, avec des augmentations très considérables. On donnera incessamment un Prospectus de cette entreprise.

OUVRAGES DE MADAME DE GENLIS, actuellement sous presse.

PENSÉES ET MAXIMES MORALES sur divers sujets, et particulièrement sur la révolution françoise; *un volume in*-8. *ou* 2 *petits volumes in*-12. — Ces pensées sont entremêlées de *portraits*.

FRAGMENS DE VOYAGES faits avant et depuis la révolution, en Italie, en France, en Hollande, en Angleterre, en Suisse, et dans les pays du Nord. *Un volume in*-8. *ou* 2 *volumes in*-12.

La Botanique historique, littéraire et mythologique; *2 volumes in-8. ornés d'estampes coloriées, d'après les desseins originaux faits par l'auteur.*

Porte-feuilles moraux et littéraires; *4 petits volumes in-16.* — Ce dernier ouvrage n'est qu'une compilation, mais faite dans un ordre absolument neuf. On donnera le Prospectus de cet ouvrage qui se continuera et aura 30 ou 35 petits volumes même format in-16.

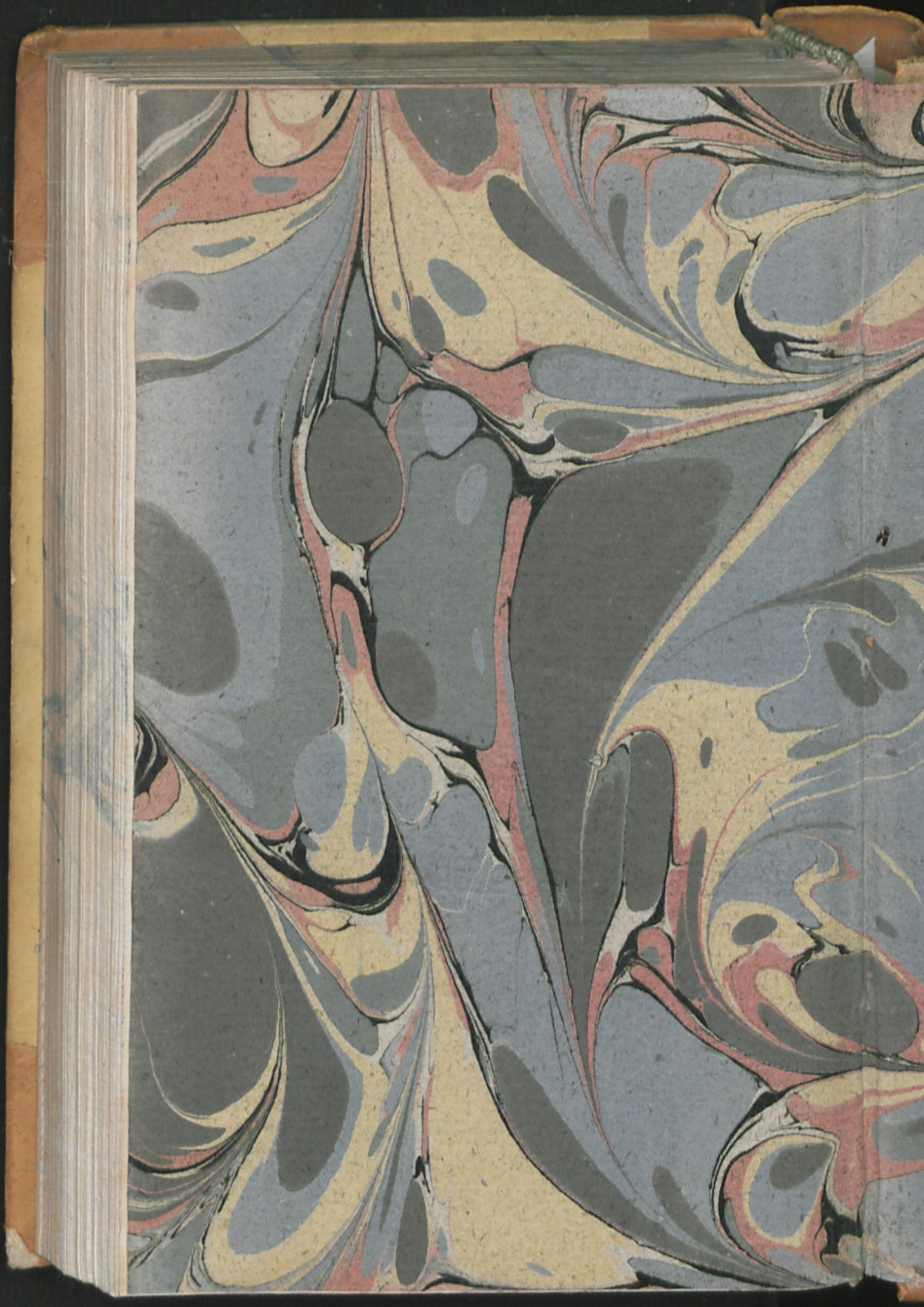
Le même auteur donnera dans le cours de l'année un ouvrage en 2 volumes in-8. intitulé: Les Emigrés, roman historique en lettres, comprenant tous les événemens les plus remarquables de la révolution Françoise, avec des notes historiques placées à la fin de chaque volume.

5

PRI = B 4542 (2)

Dl 2707 c/5

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-631455-p0329-7



Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-631455-p0330-9

LES

CVALIERS

U CYGNE,

OU

R DE CHARLEMAGNE.

TOME II.

Farbkarte #13
B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Inches Centimetres

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-631455-p0333-5